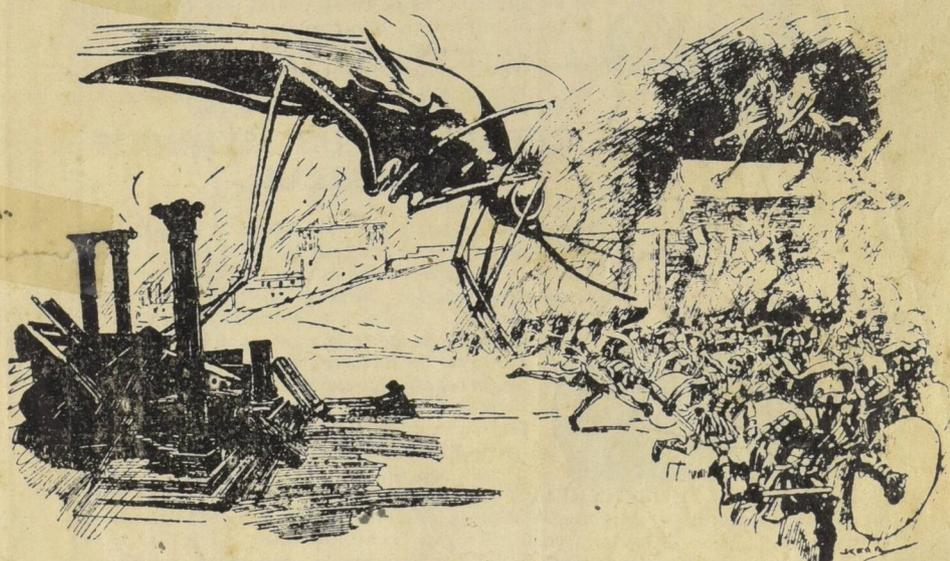


Vol. 14, No 4

AVRIL 1921

20 CENTS

La Revue Populaire



Le fléau d'un empire. (Voir intérieur).

Magazine littéraire illustré mensuel

POIRIER, BESSETTE & Cie., édit.-prop., 131, rue Cadieux, Montréal

GRATIS POUR VOUS MESDAMES !

EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE EN 25 JOURS

TOUTES LES FEMMES DOIVENT ETRE BELLES ET TOUTES PEU-
VENT L'ETRE. AVOIR UNE BELLE POITRINE, ETRE GRASSES,
RETABLIR LEURS NERFS. CELA EN 25 JOURS AVEC LE

Réformateur Myrriam Dubreuil



Approuvé par les meilleurs médecins du monde, les hôpitaux, etc. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du REFORMATEUR. Il mérite la plus entière confiance car il est le résultat de longues études consciencieuses; approuvé par les sommités médicales. Le

REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL

est un produit naturel, possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine, en même temps que, sous son action, se comblent les creux des épaules. Seul produit véritablement sérieux, garanti absolument inoffensif, bienfaisant pour la santé générale comme Tonique. Le Réformateur est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convient aussi bien à la jeune fille qu'à la femme dont la Poitrine a perdu sa forme harmonieuse par suite de Maladies ou qui n'était pas développée.

Le REFORMATEUR MYRRIAM DUBREUIL jouit dans le monde médical d'une renommée universelle et déjà ancienne comme reconstituant et aliment de la beauté, tout en restaurant ou en augmentant la vitalité sans oublier qu'il contribue, en même temps, à chasser la nervosité, migraine neurasthénie.

ENGRAISSERA LES PERSONNES MAIGRES EN 25 JOURS

Envoyez 5c en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages, avec Echantillons du Réformateur Myrriam Dubreuil. Notre Réformateur est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, etc., quel que soit leur âge. Toute correspondance strictement confidentielle. Les jours de consultation sont : Jeudi et Samedi de chaque semaine de 2 à 5 heures p.m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL

250, PARC LAFONTAINE.

MONTREAL

Dept. 1 — Boîte postale 2353

La plus importante Librairie et
Papeterie Française du Canada

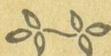


Nous enverrons sur demande nos

CATALOGUES

- D'Articles de Bureaux (6 différents)
- Articles Religieux (3 " ")
- Livres Religieux (7 " ")
- Littérature et Science (5 " ")
- Livres et Articles de Classe (8 " ")
- Jeux, Cartes, Décorations (7 " ")
- Livres Canadiens (2 " ")
- Pièces de Théâtre (1 complet)

Vu le grand nombre de nos catalogues, il faut mentionner les articles désirés et il est important de donner sa profession ou occupation + + + + +



GRANGER FRÈRES

Libraires, Papetiers, Importateurs
43 Notre-Dame, Ouest, Montréal

EDMOND-J. MASSICOTTE

SI VOUS DEMENAGEZ ?

Envoyez-nous votre nouvelle et votre ancienne adresse. Le Bureau de Poste ne fait pas suivre les magazines comme les lettres. Surtout, envoyez-nous ces renseignements pour le **15 au plus tard du mois précédent**, date à laquelle nous révisons nos listes, car nous sommes dans l'impossibilité d'envoyer des numéros duplicata.

Nom.....

Rue.....

Localité.....

Ancienne Adresse.....

Localité.....

LA REVUE POPULAIRE

131 rue Cadieux,

Montréal.

La Revue Populaire

Vol. 14, No 4

Montréal, avril 1921

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$2.40 — Six Mois: - - - \$1.20

Montréal et banlieue excepté

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

Paraît tous
les mois

POIRIER, BESSETTE & CIE,
Editeurs-Propriétaires.
131 rue Cadieux. MONTREAL.

La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 1er et le 5 de chaque mois.

LE PRINTEMPS ET L'AMOUR

"L'enlèvement se fait un peu dans tous les prix".

Edmond ROSTAND.

Avec l'automobile, qui file à 60 milles à l'heure, et la vie chère, l'enlèvement devrait être populaire.

Lorsqu'on épouse, à l'insu de tous, la jeune fille que l'on aime, on reçoit la bénédiction de monsieur le curé et celle des parents qui n'ont pas à nous faire de cadeaux.

Lorsque l'on réfléchit et que l'on songe que c'est généralement le père de la jeune fille qui paie tous les frais de la noce, en temps ordinaire, on peut être assuré d'obtenir facilement son pardon lorsqu'on lui montrera la facture du mariage se chiffant à \$0.00.

Puisque le mariage se fait au ciel, il est inutile de le rendre trop dispendieux. L'enlèvement est encore le meilleur moyen de se débarrasser des compliments du vieil oncle et des prédictions de la vieille tante; et puis, on se marie suivant ses goûts. Ça peut aller très mal après, mais le jour même, ça va très bien. Le jour du mariage est donc le plus beau jour de la vie.



Il n'est pas plus difficile pour une jeune fille qui se laisse enlever, par un clair de lune, de descendre l'échelle qui va de sa fenêtre au jardin, que de descendre la grande allée de la grande nef sous les regards curieux des parents et amis qui se sont fait un devoir d'accompagner les jeunes gens au sacrifice.

Dans l'enlèvement, le nuage de poussière de l'automobile remplace l'orage de confettis et les nouveaux pneus, les vieilles bottines; et vous filez dans le vent pendant que le moteur ronfle la Marche Nuptiale de Mendelssohn.

La meilleure chose que nous puissions dire en faveur de l'enlèvement c'est que lorsque vous vous mariez publiquement, tout le monde rit de vous; si vous vous mariez clandestinement, vous êtes seuls à rire. C'est quelque chose.

C'est pourquoi les enlèvements augmentent tous les jours.

Paul Coullée.

Le coin des vrais poètes

Tu m'aimes

A ma Mie.

Tu m'aimes. Ne mens pas, le mensonge est un crime,
S'il fait croire à l'amour que l'on éprouve point.
Tu m'aimes. Cet aveu, c'est l'étoile qui point,
Au ciel noir de mon coeur, que le dégoût opprime.

Tu m'aimes. Dis-le-moi, que mon âme l'écoute,
Comme le prisonnier écoute son pardon.
Tu m'aimes. C'est l'espoir qui tombe goutte à goutte,
Dans mon âme qu'allait engloutir l'abandon.

Tu m'aimes. C'est l'amour et la joie et la vie,
Qui s'allument encore aux foyers presque éteints.
Tu m'aimes. C'en est fait des rêves incertains,
Car, du doute à la foi, l'âpre route est gravie.

Tu m'aimes. C'est tout moi que ce penser enivre,
Car c'est tout moi qui vis du bonheur d'être aimé.
Tu m'aimes. Je voudrais que le suprême livre,
Restât toujours ouvert au feuillet parfumé.

Tu m'aimes. Je le vois, aux feux de tes prunelles,
Où chantent ces deux mots, grands comme l'infini.
Tu m'aimes. Je voudrais que cet instant béni
Durât l'éternité des amours éternelles.

Tu m'aimes. Car tu sais que mentir est un crime,
Si le mensonge feint un amour qui n'est point.
Tu m'aimes. Et mon coeur, que le dégoût opprime,
S'ouvre tout, aux rayons de l'étoile qui point.

1905

Etienne GAUTHIER.

Mémoires
de la Comtesse
Sophia
de Martimprey



CHAPITRE III

Pendant près de vingt ans, ma vie dans les cours européennes fut une succession kaléidoscopique si extraordinaire de surprises, de splendeurs et d'aventures mystérieuses que j'éprouve quelque difficulté à fixer mon attention sur un épisode quelconque.

Au milieu de l'ambiance luxurieuse et aristocratique de Cannes, aux fa-

meuses réunions de la société parisienne à Auteuil ou à Chantilly, le long des romantiques canaux de Venise, sur les rives enchanteresses du golfe de Naples, près des eaux, qui reflétaient tant de crimes et de forfaits, du Bosphore, dans l'atmosphère idéale des oasis de la Haute Egypte, aux confins du désert, j'ai passé de longues heures avec les grands, les puissants, les magnifiques despotes de l'ancien monde.

Cependant je n'oublierai jamais, dans la confusion de mes souvenirs hétéroclites, ma terrifiante visite au Harem du Sultan du Maroc. Ce fut ma première aventure orientale.

Je m'étais mariée, encore très jeune et très américaine, avec le Comte Bernard de Pourtalès, un noble Français qui descendait d'une famille historique et qui possédait une immense fortune. Il avait embrassé la carrière diplomatique. Je tiens mon titre actuel de mon second mari, le comte Roger de Martimprey, un descendant d'une famille plus ancienne et plus historique encore que celle des Pourtalès. Mais je parlerai de lui plus tard.

En plus de ses nombreux avantages sociaux, le comte Bernard était beau, enterprenant et ambitieux. Par l'imagination j'avais toujours ardemment désiré de connaître l'Orient, ses splendeurs et sa barbarie, sa musique étrange et ses couleurs éblouissantes, ses populations polygames. J'obtins du comte Bernard la promesse qu'il me ferait visiter l'Orient pour notre voyage de lune de miel. Bernard qui eut accompli des miracles pour me plaire, me demanda si un long séjour en Orient, combiné avec les obligations de son service diplomatique, me satisferait. Je considérai longuement la proposition et décidai qu'elle était convenable.

Le Comte de Pourtalès intrigua et obtint d'être envoyé à Tanger, capitale du Maroc, en tant que premier secrétaire de la Légation Française. Après une brève lune de miel en France nous traversâmes la Méditerranée pour nous plonger dans un nouveau monde de délices et de sensations.

Le Maroc était alors en proie à de profondes perturbations sociales et d'un séjour extrêmement dangereux

pour les blancs. Ils ne pouvaient vivre qu'à Tanger sous la protection des ministres étrangers et des consuls et même dans ces conditions leur existence était plutôt incertaine. Des étrangers qui s'étaient aventurés dans l'intérieur avaient disparu pour toujours; quelques-uns avaient été capturés et étaient détenus contre rançon.

Le Sultan avait la criminelle habitude de faire écorcher vifs ses prisonniers, de les faire danser sur des queues rougies au feu ou de les exhiber dans des cages de bois exposées au soleil incandescent. Quand la mort terminait leurs tortures, il décorait les remparts de la ville de leurs têtes et traitait leurs corps d'une manière fort inhumaine.

La France prétendait ramener l'ordre dans cette nation grande, riche et désolée. Sa politique eut quelque relation avec la dernière guerre. On se souvient que le Kaiser s'évertua à affaiblir la puissance de la France au Maroc. La légitime extension de l'influence française excita l'envie de l'Allemagne et fut l'une des causes du conflit qui plongea le monde dans des flots de sang.

La position de mon mari, dans les années critiques de notre voyage au Maroc était à la fois importante et intéressante. Nous habitions un palais à blanches murailles, construit dans le style marocain, mais meublé avec tout le luxe que pouvait donner l'Europe. Dès l'instant où je posai le pied sur le sol du Maroc, mon ardent désir de pénétrer la vie, les mystères, les terreurs et les sauvageries de cette étrange région, s'exacerba.

Mon époux, qui m'adorait, faisait montre d'une extrême indulgence à l'égard de mes désirs extravagants et je réussis à l'accompagner dans cer-

taines explorations vraiment curieuses. Au risque de nos vies, nous pénétrâmes seuls dans le temple des plus fanatiques arabes et nous contemplâmes dans l'accomplissement de leurs rites cruels, des dévots affolés venus du Soudan. Ils mangeaient des scorpions vivants, posaient sur le globe de leurs yeux des charbons ardents, introduisaient dans l'intérieur de leur crâne des pointes acérées et accomplissaient des choses qui vous sembleraient entièrement incroyables.

Le Grand Vizir du Sultan, Mohammed Ben Aziz, nous invita à un banquet. C'était un homme superbe, d'une culture étendue. Il semblait s'intéresser tout particulièrement aux femmes occidentales. Cette solennité fut suivie d'un repas beaucoup plus majestueux que le Sultan Muley Abd-El-Aziz nous offrit dans son palais. Il ne me laissa pas une impression aussi favorable que celle de Mohammed Ben Aziz. C'était un petit homme jaune, aux regards venimeux; un véritable monstre de sensualité. Je frissonnais presque en le regardant et cependant je n'ai jamais été timide ni nerveuse. Les mets étaient parfaits et se composaient d'oiseaux sauvages du désert, de fruits et de bonbons, de sorbets et de gelées. Nous bûmes d'excellents vins européens dont le sultan absorba une bonne part, bien que d'ordinaire cette pratique soit interdite aux Mahométans.

Aucune femme indigène n'assistait au repas. Le Sultan et ses courtisans considéraient l'Européenne décolletée qui siégeait à leur table avec des regards très peu respectueux.

Cet avant-goût de la vie orientale intime m'inspira un vif désir de voir plus encore. Avant tout, je voulais pénétrer à l'intérieur du Harem du Sul-

tan. Je fis part de cette idée à mon mari, mais pour la première fois, il me résista énergiquement.

—Ce serait de la folie, Floria, me dit-il. Dans l'état actuel des relations de la France et du Maroc, toute tentative pour s'introduire dans le harem du Sultan pourrait engendrer une guerre. De plus vous courriez personnellement un affreux danger. L'amour que je conçois pour vous ne m'autorise pas à édifier un plan qui pourrait entraîner votre mort."

Le comte fut absolument inébranlable sur ce point. Par conséquent je dus faire appel à mes ressources féminines pour élaborer mon projet. Or il advint que le comte se rendit à une chasse dans le désert accompagné par un groupe de hardis sportmen européens que protégeait une garde indigène.

Il ne se souciait pas de me laisser seule à Tanger, mais je lui fis remarquer qu'il ne pouvait se dispenser d'assister à cette chasse et il y alla. Alors je me mis en communication avec le Grand-Vizir qui—j'en étais sûre—consentirait à m'aider pour la réalisation de mon dessein.

Il me répondit en me disant que je devais revêtir un costume indigène, me farder le visage et arranger mes cheveux à la manière locale. Ainsi préparée je n'avais plus qu'à me rendre devant l'échoppe d'un fabricant de paniers, au coin de la rue des Tanneurs et de la rue des Porteurs d'Eau. Un guidé m'y rencontrerait.

Au temps prescrit je fus au lieu du rendez-vous. Un énorme esclave nubien, de la garde du harem impérial, me vint trouver et me salua d'un profond salamaleck. Il me prit ensuite par la main et—sans plus de cérémonie—m'entraîna à une allure d'une rapidité

fantastique. Nous contournâmes un angle de rues et, subitement, je fus saisie par plusieurs paires de mains.

Quelqu'un posa sur mes yeux un large bandeau de mousseline et m'aveugla. Ensuite je fus soulevée du sol et je compris que l'esclave Nubien me portait dans ses bras. Ce fut une longue course que je jugeais rapide, autant que me le permettait ma cécité artificielle.

Je reconnus ensuite que nous pénétrâmes dans un édifice, car l'air se fit plus frais, l'atmosphère s'emplit d'une douce tranquillité. Le bruit de la cloture, de lourdes portes paracheva mon impression

Une minute plus tard, je fus assise et délivrée de mon bandeau. Je me trouvais au beau milieu du Harem du Sultan. C'était un spectacle d'une indicible féerie et d'une beauté pleine de mystère, un spectacle tel que m'en avaient montré mes rêves. Imaginez un gigantesque hall pavé de marbre et décoré d'admirables arabesques et d'exquises mosaïques.

Au centre se creusait un limpide bassin dont miroitait le fond marmoréen. D'une grande fontaine de marbre une source d'eau pure et cristalline se répandait dans le bassin. Le toit était ouvert et la lumière du ciel se répandait dans cette salle merveilleuse. Le soleil y pénétrait, filtré partiellement par une lourde tenure.

Les favorites du Sultan se tenaient le long des murailles, les unes sortant du bain et subissant le massage de leur esclave nègre, les autres se reposant longuement.

Toutes celles que je vis étaient des femmes d'une beauté éblouissante, du plus merveilleux type mauresque.

Avec une grave et souriante courtoisie, une femme plus âgée que les

autres, m'invita à goûter les délices du bain. Ceci me plut infiniment car la température était accablante. De puissants esclaves noirs me dévêtirent et me plongèrent dans la piscine dont l'eau était savoureusement froide ; puis ils me manipulèrent avec une incomparable adresse.

Quand cette opération eut prit fin, une légère robe de soie me fut donnée et l'on me servit des rafraîchissements. Je trouvais des plats de gibier congelé, des prunes et d'autres fruits et enfin des viandes d'une extrême douceur.

Ensuite les esclaves me demandèrent par signes si je désirais que mon visage fût soumis au traitement mauresque et je leur fis comprendre que je le voulais. Ce fut un long travail. Je me souviens que le "kohl" qu'ils employaient pour embellir les yeux et les cils était d'une merveilleuse qualité. J'en conservai une parcelle et jamais je n'ai pu, dans le monde entier, en trouver d'aussi admirable.

On m'apporta un "hookah" ou narghilé. C'est une pipe munie d'un réservoir de cristal, un instrument des plus hygiéniques pour les fumeurs.

Tout autour de moi, j'entendais un constant murmure de conversations de haute mais douce tonalité, quelque chose comparable au pépiement des oiseaux. Il y avait aussi des querelles et, des batailles mortelles devaient se livrer entre ces femmes. Les douze premières favorites avaient le droit de s'asseoir sur de magnifiques tabourets d'or et d'ivoire. La principale favorite se tenait sur le plus grand tabouret d'or et d'ivoire. La principale favorite se tenait sur le plus grand tabouret et les sièges des autres étaient de dimensions variées, selon la fréquence des

visites dont Sa Majesté les avait honorées.

Mais sur cet ensemble d'indicible splendeur planait une atmosphère de terreur et de tragédie. Aux portes se tenaient les colossaux gardes du harem, armés de cimenterres, de poignards et de pistolets. L'éducation qu'ils reçoivent en fait des créatures impitoyables, cruelles et moroses.

Je pensais peu au danger. Au milieu de cette ambiance magique et nouvelle, le temps fuyait avec une étourdissante rapidité. Quand arriva le soir, j'acceptai de nouveaux rafraîchissements puis je me pris à rêver, dans un état d'ineffable bonheur.

A un certain moment de la nuit, je compris qu'on m'avait fait absorber un narcotique oriental quelconque. Peut-être du "chalos", substance qui produit des effets analogues à ceux du haschisch. Rien n'eut été plus aisé que de m'en donner car la majorité des femmes du harem s'y adonnaient, sous une forme ou sous une autre.

Ma volonté, habituellement puissante et agressive était complètement paralysée. D'étranges et folles visions se succédaient dans mon cerveau. A un moment j'éprouvais une sensation de charme pervers et insidieux; une minute plus tard, un horrible désir de tuer, de répandre du sang me tourmentait. Alors que surgissaient ces impressions mentales, j'étais presque incapable de me mouvoir.

Pendant la nuit, de fortes mains me soulevèrent et me placèrent sur un lit mauresque. Je sentis que je voulais déchirer mortellement la créature qui me touchait si audacieusement, mais je n'aurais pu même faire mal à une souris.

La nuit s'écoula entre un sommeil peuplé de rêves et un état de veille

hallucinée. J'avais la sensation qu'une singulière figure que je n'avais pas vue dans le harem tournait autour de moi et considérait avidement ma face. Mais l'effet du narcotique était trop puissant pour que je pusse me rendre exactement compte de ce qui se passait.

Cependant, quand arriva le matin, le poison s'était suffisamment dissipé pour me permettre d'envisager dans toute son horreur ma situation.

Il ne m'eut pas été possible de dire ce qui m'était arrivé, mais j'étais nettement effrayée à la pensée de mon sort.

Je courus à la porte pour me frayer un chemin vers l'extérieur, mais hélas, cette porte était une infranchissable barrière. Elle avait une épaisseur de six pouces et se trouvait renforcée par de lourds clous de cuivre martelé et de massifs gonds. Les gardiens du harem, impassibles, s'y tenaient, le sabre à la main.

On m'offrit des aliments, mais je les refusai, craignant qu'ils ne contiennent encore des soporifiques. J'étais-tanchais ma soif au jet clair de la fontaine, sachant bien que cette eau n'avait pu être empoisonnée.

Le jour se passa en désespoir et en terreur. C'était la première fois que je connaissais une peur véritable. Les derniers rayons solaires, projetant sur les murailles aux mosaïques merveilleux, des coulées de pourpre triste, m'annoncèrent le retour de la nuit. La perspective d'une autre nuit dans ce séjour de mystère et de terreur m'affolait véritablement.

Tout à coup, on frappa violemment à la porte du harem et j'entendis la voix d'un nouveau venu parlant au chef des gardiens.

Un grand changement se produisit. Avec une déférence quelque peu maussade, les esclaves m'habillèrent. Ils me bandèrent de nouveau les yeux et me reconduisirent jusqu'au point que je supposais être l'entrée. Il me sembla qu'ils étaient accoutumés à ce genre d'exercice.

Puis je me sentis encore une fois soulevée de terre. Ce fut une nouvelle course dans les rues de Tanger. On me déposa exactement à l'endroit où j'avais rencontré l'esclave Nubien.

En chancelant, je regagnai notre demeure. J'y arrivai juste au moment où tombait la nuit. Mon mari se trouvait sur le seuil, me prit dans ses bras et me couvrit de baisers.

Lorsque je me fus reposée et reconfortée, j'appris ce qui s'était passé. Le comte de Pourtalès revint de sa partie de chasse dans la soirée du jour où je m'étais rendue au Harem. Mon absence le rendit à peu près dément et il passa toute la nuit à me chercher.

Le lendemain, après avoir consulté d'autres diplomates européens, il comprit que le plus sûr moyen de me retrouver était de rendre le Grand Vizir responsable de ma disparition.

Par bonheur, un croiseur français se trouvait en rade. Mon mari, avec les ministres français et anglais, alla chez le Grand-Vizir et l'avertit qu'à moins qu'on ne me trouva immédiatement, les canons du bateau seraient dirigés vers le palais impérial.

Le rusé grand seigneur affirma courtoisement qu'il ne savait rien sur moi, mais les diplomates qui avaient de bonnes raisons de le suspecter, firent leurs demandes plus impérieuses. A ce moment les canons du croiseur furent tirés par exercice. Effrayé, le

Grand Vizir promit qu'avant la nuit je serais de retour à la maison.

Une enquête qui fut ouverte plus tard m'éclaira sur ce qui avait eu lieu durant mon séjour au Palais. Aussitôt que les portes du Harem eussent été refermées sur moi, le Grand Vizir fit savoir au Sultan, qui alors résidait à Fez, qu'il s'était assuré la possession d'une femme de grande valeur. Le Sultan, toujours enchanté d'ajouter de nouveaux ornements à son harem, récompensait généreusement ceux qui l'aidaient à satisfaire ses ambitions érotiques.

S'il s'était résolu à me garder, j'eusse été transportée à Fez, où il avait un harem beaucoup plus important. Là, on m'eut emprisonnée pour la vie et le monde civilisé n'eut jamais osé parler de moi. Nul européen n'avait pu encore pénétrer dans cette cité mystérieuse, défendue par de formidables et séculaires remparts et dont les portes, décorées de têtes coupées grimaçantes, promettaient la mort à quiconque eut tenté d'élucider son secret.

Mon mari était si heureux de m'avoir reconquis qu'il pensa à peine à me gronder pour la folie de mon escapade.

Plus tard, ayant résidé avec mon époux, dans plusieurs cours orientales, j'eus de nombreuses aventures presque aussi étranges que celle-là, mais j'y apportai cependant plus de précautions.

Un souvenir mémorable mais délicieux me resta du Maharajah de Kaputhala. Nous nous trouvâmes à la cour de ce prince hindou au moment du grand Festival qu'il donna à l'occasion du mariage de son fils aîné. Je fais un bond en avant dans le temps, car cet événement eut lieu récemment

après mon second mariage avec le Comte de Martimprey.

Le Maharajañ, l'un des seigneurs les plus éclairés de l'Inde, invita à cette fête un grand nombre d'hommes et de femmes de l'élite de la Société parisienne. Parmi les invitées se trouvait la princesse Amédée de Broglie, une cousine de mon mari. Elle désira que toutes les personnes se rendant à la solennité accomplissent le voyage des Indes sur son admirable yacht. L'une des plus notoires personnalités était André de Fouquières, le célèbre écrivain parisien, arbitre des élégances d'alors. Ce qu'il vit aux Indes lui inspira le projet d'une fête semblable pour le mariage de la Comtesse de Chailleau, à Paris.

Il y avait encore le Prince Formose, la Princesse Cassarti, quelques membres des familles de la Rochefoucauld et de Rothschild.

Le fils aîné du Maharajah, le Prince Paranjit Shingh, un jeune homme absolument charmant, instruit et éduqué en France, très averti des habitudes et des moeurs françaises, devait convoler en justes noces avec une admirable jeune fille hindoue, la Princesse Brinda de Jubbul.

Les futurs époux vinrent à la cérémonie nuptiale sur de grands éléphants caparaçonnés de lourds tapis brodés d'or et d'argent, symboles de la puissance et de la richesse du couple. Le rituel fut accompli par un prêtre hindou avec un caractère d'extraordinaire majesté.

La nuit égala en splendeur les plus merveilleuses que découvrit Sheharazade. Des troupes de magnifiques danseuses hindoues, vêtues de voiles légers, firent à nos yeux se dérouler, dans l'indicible beauté de la flore tropicale, les spectacles les plus éblouis-

sants qu'ait jamais conçus la lasciveté orientale.

Les deux mariés restèrent avec nous pendant la première nuit et nous allâmes ensemble leur faire une sérénade après qu'ils se furent retirés dans leur habitation. Le jour suivant, ils partirent pour un palais situé dans une forêt lointaine.

Le Maharajah, comme chacun sait, n'est autre que ce potentat qui choisit pour devenir l'une de ses femmes, la remarquable danseuse espagnole Onita Delgado. Nous ne la vîmes point pendant notre séjour et j'appris que le sort de l'ex-danseuse espagnole n'était pas des plus enviables. Le Maharajah est un despote qui entend satisfaire le moindre de ses propres désirs et l'on se souvient qu'au cours d'une visite à Paris, il fit modifier les appartements d'un des plus somptueux hôtels de la capitale française afin d'y loger sa girafe favorite.

Il me causa un plaisir à nul autre second en me faisant voir sa splendide collection de gemmes, peut-être la plus riche du monde entier et contenant entre autres choses des cabochons de rubis d'un prix inestimable, des émeraudes et des saphirs. Les alentours du trésor étaient surveillés par six esclaves armés, mais à l'intérieur se trouvait un gardien plus formidable, un immense cobra royal nourri de telle sorte qu'il fut toujours surchargé de venin.

Son Altesse nous donna alors le divertissement d'une chasse dans la vaste forêt qu'il possède où sont élevés des centaines de tigres du Bengale destinés aux expéditions cynégétiques.

Nous dormîmes dans des hamacs, au milieu des arbres et, au cours de la nuit, les miaulements gigantesques

des tigres nous éveillèrent, mêlés aux cris d'une infinité d'autres bêtes féroces.

Mon séjour chez le Maharajah compte comme l'un des plus délicieux et se range parmi les plus mémorables événements de ma vie agitée, bien que j'eusse fréquenté de nombreux potentats orientaux. Son Altesse se montrait particulièrement aimable avec moi. Elle m'apprit à fumer une variété particulière de "Chang" (sorte de plante à suc narcotique) préparée tout spécialement pour lui.

Dans le chapitre suivant, je retracerai quelques autres épisodes de ma vie à Cannes et je décrirai mon exquisite amitié avec l'ancien Prince de Galles.

(A suivre)

—o—

L'ENERGIE MESUREE PAR LA QUANTITE DE DIOXYDE DE CARBONE EMIS PAR LA RESPIRATION

Un savant de Londres a inventé une méthode fort simple pour la mensuration de la quantité de dioxyde de carbone émis par la respiration humaine. La mesure de ce gaz indique la somme d'énergie dépensée par l'organisme pour une tâche quelconque.

Pour la démonstration de sa méthode, le savant fit respirer un sujet dans un sac muni d'une valve et d'une embouchure, avant et après la montée d'un escalier. Par l'analyse de l'air contenu dans le sac avant et après l'effort fourni par le sujet, il découvrit que la valeur de l'énergie demandée par cet effort était déterminée par la quantité de dioxyde de carbone recueillie par le sac.

L'ORIGINE DU TABAC

Jean Nicot a-t-il été le premier à découvrir les vertus de la plante qui donne aujourd'hui le tabac? Si on en croit une légende arabe, l'origine du tabac serait beaucoup plus éloignée. Le fait est que si les hommes ne fument que depuis le seizième siècle, on peut se demander à quoi nos ancêtres des premiers temps occupaient leurs loisirs. Aussi bien croire que Jules César fumait la pipe et que le grand tribun Démosthène, comme tous les politiciens de nos jours, avait un faible pour le cigare. Ecoutez cette légende:

Le prophète Mahomet était à faire une promenade dans une campagne déserte quand il aperçut à ses pieds un long serpent, roide et glacé. Pris de compassion, il le releva et le réchauffa sur sa poitrine. En reprenant sa connaissance, le reptile lui dit : "Divin Prophète, je vais te mordre".

—Et pourquoi, je vous prie ? demanda Mahomet.

—Parce que ta race me persécute et veut m'exterminer.

—Mais ta race à toi ne fait-elle pas la guerre à l'humanité? Et puis, ne pourrais-tu pas m'être reconnaissant de t'avoir sauvé la vie?

—La reconnaissance n'est pas de ce monde. Par Allah, je vais te mordre!

—Si tu jures par Allah, tu ne peux briser ton vœu, mords-moi.

Le serpent le mordit mais suçait la blessure avec ses lèvres et en retira tout le venin. Une plante s'éleva à cette place qui contenait le venin du serpent et la compassion du Prophète. Les hommes lui donnèrent le nom de tabac.



CE QUE MADAME LIPKOWSKA APPRIT QUAND ELLE ETAIT PRIMA-DONNA LA SAUVA

Les spectateurs des représentations d'avant-guerre à l'Opéra Manhattan de New-York se souviennent de la beauté de la prima-donna, Mme Lipkowska. Non seulement cette cantatrice possédait une remarquable voix, mais encore elle appartenait au petit nombre des grandes artistes lyriques véritablement belles la nature se montrant parcimonieuse, au point de vue de la splendeur des formes, à l'égard

des chanteuses les plus magnifiquement douées.

La guerre a pris fin et cette grande actrice est de retour en Amérique. Mais pendant les cinq dernières années, elle vécut une suite d'événements dramatiques aussi troublants que ceux qui emplissaient de joies et de douleurs les rôles qu'elle interprétait en temps de paix. De même que le rôle principal d'un opéra se termine

habituellement par une idylle heureuse, ceux que joua réellement Madame Lipkowsta prirent fin par un roman d'amour. Après une multitude d'épisodes tragiques où elle vit souvent sa vie menacée, elle surgit de ces troubles parfois horribles, en tant qu'héroïne de la plus délicate histoire amoureuse.

Madame Lipkowska remplissait un engagement avec l'opéra de Paris quand éclata la guerre universelle. Au cours du développement des causes initiales du conflit, le Président de la République Française dut visiter le Czar officiellement, pour des raisons d'Etat. A cette époque les solennités de la Cour impériale russe donnaient lieu à des déploiements d'extraordinaire magnificence et ce fut avec une splendeur merveilleuse que le gouvernement de Pétrograde reçut le représentant de la France, la nation amie et alliée.

Entre autres choses, une représentation de gala fut organisée à l'Opéra de Pétrograde et le Czar ordonna qu'on télégraphiât à Madame Lipkowska pour qu'elle revint chanter le rôle principal de l'opéra donné ce soir-là.

La politique était quelque peu perturbée à Paris et les directeurs de l'Opéra Impérial persuadèrent l'artiste des avantages qu'elle trouverait à demeurer à Pétrograde. Ensuite vint la chute des Romanoff et le remplacement de l'autocratie par le gouvernement révolutionnaire de Kerensky. Ce dernier fut à son tour renversé par le bolchevisme. Lorsque les Bolcheviki eurent conquis la prédominance, Mme Lipkowska se trouva au beau milieu des agitations les plus violentes. Les autorités bolchevistes la haïssaient parce qu'elle était une survivance des jours brillants de la Cour du Czar. De

plus, elle arborait des robes françaises et possédait des richesses et des bijoux.

L'ironie, les menaces et les petites infamies devenaient chaque jour plus marquées. Un jour, un moujick barbu, affolé par d'énormes libations de vodka et par le sentiment qu'il était pourvu d'une autorité dont jusqu'alors il n'avait senti que le poids, prit l'actrice dans ses bras, en pleine rue, et tenta de l'embrasser.

Mme Lipkowska avait joué maints rôles romantiques sur les scènes d'opéra, bien qu'en ces circonstances l'amant passionné fut un ténor ou une basse au visage soigné et aux vêtements décents, mais de ces expériences, elle avait conservé une agilité extrême et, avec l'aide de sa domestique, elle put s'échapper à l'étreinte ignoble de l'alcoolique et fuir son puant baiser.

Voyant le tour que prenaient les choses dans la capitale des bolchevistes, Madame Lipkowska reconnut qu'il était temps pour elle de quitter Pétrograde. Mais le fait qu'elle avait résisté à l'autorité de Lénine et de Trotzky, rapporté par le soldat paysan, fut connu en haut lieu et on s'efforça de poursuivre et d'arrêter la cantatrice. Sa servante fut retrouvée et contrainte de l'abandonner, sous peine de mort. Ses anciens amis furent avertis du danger qu'ils se créaient en la protégeant. Son compte en banque fut saisi et sa fameuse collection de vases de Chine fut confisquée.

Seule, avec le peu d'argent qui lui restait en poche, la prima-donna sortit nuitamment de Pétrograde, portant les rudes vêtements d'une paysanne et s'employant en qualité de femme de chambre, le long de sa route.

Mais, malgré sa chevelure en désordre et son vieux costume, elle gardait une apparence de distinction fort peu adéquate à ses nouvelles occupations.

Chacun passait son temps à espionner son voisin, par crainte de la mort. A peine avait-elle réussi à se procurer un emploi dans un quelconque bouge qu'elle était surveillée et suspectée et recevait l'ordre de vider les lieux.

Toujours sa beauté provoquait les indécentes familiarités des nouveaux fonctionnaires bolchevistes et il lui fallut faire montre d'une extrême patience comme d'une grande adresse pour esquiver leurs attentions. Lentement et précaucieusement, Mme Lipkowska prit le chemin dangereux de Tiflis en Transcaucasie.

Mais elle trouva la ville encombrée d'essaims de Bolchevistes de tout poil, fonctionnaires civils et autorités militaires, espions et soldats sans discipline. Elle dut s'enfuir. Reprenant ses divagations sur la grand'route et voyageant surtout la nuit à travers champs l'actrice atteignit enfin Odessa, sur la Mer Noire, où les forces ukraniennes avaient pu résister aux Bolchevikis.

Enfin elle fut capable de respirer plus librement. Il se trouvait à Odessa des Français et quelques Américains. Elle quitta son humble vêtue de bonne d'hôtel et chanta dans les concerts. Elle concevait, du fait qu'elle se retrouvait rapprochée de sa fille, laquelle, âgée de treize ans, vivait à Nicolaïef, la ville natale de la chanteuse, une joie sans limite.

Mais elle ne devait pas jouir d'une longue quiétude. L'essor des troupes bolchevistes leur permit d'envelopper Odessa et les horreurs de Péetrograde s'y renouvelèrent. Elle rencontra su-

bitement, dans une rue, alors qu'après un concert elle regagnait son domicile, une escouade de soldats rouges. Leur chef s'empara du manteau qui la couvrait et avec une grimace d'horrible plaisir, vociféra:

—Donnez-moi ces diamants ! Ma femme peut porter des bijoux aussi bien que vous.

Avec une grande froideur, Mme Lipkowska tenta de s'opposer à la volonté de la brute.

—Je suis également une ouvrière, déclara-t-elle. Je chante des opéras et ces bijoux sont les outils de mon travail. J'en ai besoin tout comme vous de votre fusil.

Sans daigner répondre, le barbare arracha les bijoux de sa gorge, de ses oreilles et de ses doigts et cependant qu'il les examinait à la lumière, ses partenaires prirent possession de la malheureuse et explorèrent ses vêtements et sa personne qu'ils considéraient comme leur part de butin. L'un des scélérats attira à lui sa peline de fourrure; un autre, d'un coup de couteau, fit tomber son corsage et sa jupe sur le pavé et s'en saisit. Enfin le dernier, désireux aussi de s'approprier quelque chose, délit les cordons de son corset et mit ce vêtement sous son bras.

Comme les quartiers bolchevistes avaient été avisés que Mme Lipkowska devait être "nationalisée", des recherches furent entreprises pour la capturer. Elle fut rejointe et avisée que le gouvernement désirait la "nationaliser" en tant qu'artiste et non pour sa beauté et ses charmes physiques.

Les Bolchevistes et les Menshevistes ou modérés instituèrent un comité pour examiner les artistes et en déterminer les mérites. L'examen fut

public et ressembla fortement à une exposition chevaline. Un opéra soviétique fut organisé, les membres comprenant jusqu'au concierge. Les artistes devaient recevoir les mêmes appointements que les ouvreuses et les machinistes. "Faust" fut choisi comme sujet de la première représentation.

Lipkowska reçut le rôle de Marguerite, Rushoff celui du ténor, Mme Koutznetoff faisait partie de la troupe ainsi que Kotchanovsky. La terreur de Rushoff était si profonde qu'il pouvait à peine articuler un son. L'auditoire hurlait de rage. Un coup de feu éclata au balcon et Rushoff tomba foudroyé sur la scène. Méphistophètes essaya de fuir, mais les gardes le ramenèrent. La manière dont il jouait Satan plaisait à la foule; il fut acclamé. Il chanta pour donner la réplique à Faust dont le corps inanimé gisait sur la scène.

Lipkowska chanta son propre rôle et celui de Faust. La scène de la kermesse excita les assistants qui se ruèrent sur les planches et s'emparèrent des jolies danseuses. Mme Lipkowska dut chanter douze fois la Marseillaise, sans le moindre accompagnement. Une sorte de géant bondit ensuite à ses pieds.

—Restez ici, murmura-t-il, attendez que le reste soit parti. Alors nous irons nous rafraîchir et je deviendrai votre protecteur!

Lipkowska savait ce que signifiaient ces mots. Elle et Kouznetzoff s'enfermèrent dans une loge d'artiste. Kotchansovsky, un véritable gentilhomme, adoré de tous ses confrères, vint à leur porte et dit à voix basse : Essayez de vous enfuir. Couvrez vos têtes avec des châles et glissez-vous silencieusement dehors!

A peine avait-il prononcé ces mots que le géant et ses camarades firent irruption sur la scène. Ils ordonnèrent que la porte fut ouverte; Kotchanovsky se plaça devant et les défit. Il y eut une courte lutte. L'acteur tomba, frappé en une douzaine d'endroits, de balles de revolvers et de coups de couteaux. Profitant de la confusion, les deux femmes s'échappèrent.

A l'aube, Madame Lipkowska quitta Odessa en automobile, de nouveau travestie en paysanne. Elle évita les grandes agglomérations et voyagea par les routes les moins fréquentées jusqu'à Nicolaïef, où elle espérait trouver sa fille, pour abandonner la Russie avec elle.

Les Bolchevistes étaient déjà en possession de Nicolaïeff et la cantatrice n'osait pas se rendre à la maison où habitait sa fille. Renvoyant son automobile, elle chercha un emploi de femme de chambre dans une maison située à un demi-mille de sa propre résidence. La nuit elle rampait dans l'ombre et préparait tout pour rejoindre son enfant et quitter en sécurité l'inférieur séjour de la Russie.

Mais la nuit suivante, elle constata que la petite avait disparu et que la maison était vide. Un couple de bolchevistes ivres l'arrêterent et se mirent en devoir de la violenter quand un jeune officier français, entendant ses cris, vint à son secours et mit ses assaillants en fuite. La chanteuse comprit qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Elle confia à son sauveur l'honneur de sa situation. Lui, de son côté, se nomma. C'était le lieutenant Pierre Bodin, de la cavalerie française. Elle apprit plus tard qu'il avait de la fortune et qu'il était connu dans le monde littéraire comme un excellent poète.

Pendant que la malheureuse et l'officier cherchaient ce qu'ils devaient faire, les deux gredins bolchevistes revinrent avec des renforts. Le lieutenant Bodin n'eut pas craint de se rencontrer avec une douzaine de Bolchevistes, mais se trouvant dans l'obligation de protéger une femme, il ne voulut pas risquer de combattre une compagnie entière des soldats de Trotzky. Prenant la tremblante actrice par le bras il la conduisit jusqu'à un endroit où six autres officiers français s'étaient dissimulés.

Leur expliquant brièvement ce qui arrivait, il les laissa pour soutenir l'assaut des bolchevistes, pendant qu'il conduisait la chanteuse jusqu'à une barque à rames qui se trouvait cachée sous une sorte de ponton. Ramant jusqu'à un steamer qui cinglait dans les eaux du port, il en appela le capitaine et lui remit son précieux fardeau. Peu satisfait de la conduite du capitaine, Bodin décida d'accompagner Mme Lipkowska jusqu'à Constantinople de peur qu'un désastre imprévu ne vint la frapper au milieu de la foule étrange et désordonnée qu'il entrevit sur le pont du vapeur.

Mais cependant les vicissitudes de Lipkowska ne touchaient pas à leur fin. La pauvre petite Adrienna avait été abandonnée à Nicolaïeff. La mère ne pouvait vivre tranquille à Constantinople alors que son enfant restait à la merci des Bolchevistes.

Le lieutenant Bodin arpentait fiévreusement le plancher en tordant sa moustache. Il était tout disposé à retourner à Nicolaïeff et à affronter le péril, mais il n'avait jamais vu la petite Adrienna et eut été incapable de la retracer.

Mme Lipkowska insista pour retourner elle-même chercher sa fille.

S'assurant de l'aide d'une demi-douzaine d'autres officiers, il acheta une barque de pêche à Constantinople et, tous déguisés en pêcheurs de la Mer Noire, regagnèrent le port de Nicolaïeff où ils n'osèrent pas entrer avant que la nuit fut complète. Dans l'obscurité, ils abordèrent le quai et ancrèrent la petite embarcation, puis Bodin et la courageuse femme, gardés par de chevaleresques officiers, s'élançèrent dans les rues désertes, portant des paniers de poissons qu'ils offraient en criant.

La demeure de l'actrice était déserte et le problème était de retrouver les traces de la petite Adrienne. Pendant plus d'une semaine, la triste mère et ses protecteurs pêchèrent pendant le jour. La nuit tous erraient dans la ville, vendant le produit de leur pêche et poursuivant leurs recherches.

Où était l'enfant? Comment la mère la pourrait-elle trouver?

De tous les rôles d'opéra qu'avait chantés Mme Lipkowska, le "Chant de la Cloche", de Lakmé, était celui que préférait Adrienne. Depuis sa plus tendre enfance elle avait aimé entendre sa mère exécuter cette partie de la composition de Delibes, la plus ardue et la plus colorée de l'opéra.

Dans la pièce, l'admirable Lakmé chante le "Chant de la Cloche" sur la place du marché afin d'attirer l'attention de son amant et l'amener à elle. La chanteuse pouvait-elle employer le même stratagème pour reconquérir la chair de sa chair?

Lipkowska savait que si l'enfant entendait ce chant par elle exprimé avec toute l'ardeur sombre de son cœur douloureux, elle le reconnaîtrait. De temps à temps interrompant ses clameurs commerciales, elle fre-

donnait le "Chant de la Cloche", de Lakmé.

Enfin Adrienne entendit. La vieille nourrice entr'ouvrit avec mille précautions la grille d'un cottage et regarda l'obscurité d'une manière soupçonneuse. Mme Lipkowska reconnut immédiatement la fidèle servante et une minute plus tard, la mère et l'enfant s'étreignaient avec fureur. Tous regagnèrent silencieusement la rive, s'embarquèrent dans le voilier de pêche et mirent le cap sur Constantinople avant que le soleil levant n'éclairât Nicolaïef.

Il n'est pas surprenant, après tout cela, que la liste des passagers d'un navire récemment arrivé à New-York, ait porté les noms du "Lieutenant et Mme Bodin". Mme Lipkowska s'était séparée depuis quelques temps de son premier mari, par divorce. Pouvait-elle mieux récompenser le chevaleresque officier français qu'en acceptant son désir de la voir devenir sa femme?

— o —

LA FIN DU MONDE

Les astronomes croient communément que l'étoile qui s'allume soudainement à la voûte du ciel pour pâlir aussitôt est l'effet d'une collision dans l'espace. Deux corps opaques semblables à notre planète viennent en contact; la violence du choc les surchauffe à tel point qu'ils sont en une seconde convertis en un gaz incandescent. La terre subira-t-elle ce sort? Rencontrerons-nous aussi un corps céleste qui enflammera notre globe en un clin d'oeil? La réponse à cette seconde question est facile. Nous nous heurtons chaque année et plusieurs fois par année à quelque corps flottant

dans l'espace. Nous sommes perpétuellement bombardés, surtout en automne, par des météorites, ou étoiles filantes, substances qui tombent des hautes régions de l'atmosphère, trop petites pour nous incommoder. Notre planète a même frappé un de ces énormes météores qui jaillissent dans le ciel comme des torches, invisibles à l'oeil nu. L'approche de ce corps et l'imminence de la collision jetèrent la panique sur terre, bien que les savants de l'époque eussent rassuré les populations qui s'attendaient à la fin du monde. La terre passa dans la queue de la comète et rien d'anormal ne se produisit, si ce n'est une faible lumière qui raya le firmament pendant la nuit. Et nous continuons de graviter autour du soleil...

Un avis de quinze jours

Mais, tout de même, ne se peut-il pas qu'un corps solide, dangereux cette fois, entre en collision avec la terre? H. G. Wells, l'éminent écrivain anglais, voit en imagination, dans un de ses livres scientifiques, la rencontre possible de notre planète avec un corps céleste de même volume. D'après lui, ce phénomène signifierait la fin des temps.

N'allez pas vous alarmer pourtant, chers lecteurs, des prophéties de quelques autres savants qui nous annoncent pour cette année une collision fatale. Les corps sont comme des grains de poussière flottant dans l'espace. Des collisions surviennent, mais elles sont rarement dommageables.

De toutes façons, si la chose arrive, messieurs les astronomes auront la politesse de nous prévenir au moins quinze jours d'avance.

LES DANGERS DES SOUS-MARINS

Une nouvelle idée destinée à sauver tout l'équipage d'un sous-marin, sauf un, en cas de désastre.—Le dernier homme, qui s'est sacrifié pour sauver ses camarades n'a qu'à attendre la mort, seul, dans le sous-marin abandonné.

La mort la plus terrible attend les marins d'un sous-marin lorsque celui-ci coule à fond et ne peut plus remonter à la surface.

La France et l'Angleterre qui ont pris les devants dans la construction des sous-marins, ainsi que l'Allemagne qui est venue après ont perdu des équipages complets qui se sont trouvés captifs comme des rats dans une cage et qui sont morts sans que personne ne pût leur porter secours.

Les Etats-Unis ont trouvé un moyen de sauver une partie de l'équipage d'un sous-marin en utilisant le tube lance-torpille.

Malheureusement cette seule porte de sortie a encore un défaut. Il demande un homme, assez courageux pour faire évader l'équipage, et qui doit rester seul sur le navire. Il doit accepter une mort certaine pour sauver ses compagnons.

L'Enseigne de vaisseau américain Whiting a été le premier à faire cette expérience qui a parfaitement bien réussi.

C'est dans le port de la Baie de Manille que l'enseigne de vaisseau Whiting fit sa première expérience, à bord du sous-marin "le Porpoise".

Ayant envoyé le "Porpoise" à soixante-dix pieds sous l'eau, Whiting

entra dans le tube lance-torpille, fit fermer la porte du tube derrière lui et se plaça près de l'ouverture du tube.

Le tube lance-torpille est suffisamment grand pour contenir trois ou quatre hommes, il mesure près de douze pieds de long.

Lorsque l'on place une torpille dans le tube, dès que la torpille est lancée la porte extérieure du tube s'ouvre pour laisser passer la torpille et se referme immédiatement. L'eau qui est entrée durant ce court laps de temps est vidée automatiquement.

Whiting se substituait à la torpille. Mais la grande difficulté résidait surtout dans la pression de l'eau qui, à cette profondeur, est très forte et qui pouvait refouler l'homme au fond du tube lance-torpille.

Whiting s'accrocha donc à l'ouverture du tube, et lorsque la faible pression exercée par le marin à l'intérieur du navire fit ouvrir cette porte, Whiting put se tenir solidement à la porte qui s'ouvrait lentement. Lorsque le tube fut rempli d'eau, Whiting n'eut plus aucune difficulté pour sortir du tube et monter à la surface des flots.

Cette expérience a parfaitement réussi et il est présumable qu'en cas



d'accident les sous-marins emploieront le même genre de sauvetage expérimenté par Whiting. Tous les marins sortiront les uns après les autres jusqu'au dernier qui devra se sacrifier; car, à supposer même, qu'il pourrait parvenir à entrer dans le tube lance-torpille, il n'y aurait personne pour faire fonctionner le mécanisme qui lui permettrait de sortir.

S'il demeure à l'intérieur du navire, l'air raréfié autour de lui le fera certainement mourir de suffocation.

Il est question d'inventer un costume spécial pour sortir du sous-marin par le tube lance-torpille.

Ce costume sera de la même forme qu'une torpille et aura une tête conique surmontée d'un drapeau pour attirer l'attention. Il sera en liège et tout homme, même celui qui ne sait pas nager, pourra remonter à la surface sans difficultés, ni risques, et attendre le secours.

LE MYSTERIEUX AMI DE Mme MORSE

Un voleur lui téléphone, la nuit, pour la prévenir qu'elle sera dévalisée



Madame Charles W. Morse, dont le mari, l'ancien "roi de la glace" purge une condamnation de quinze ans dans la prison fédérale d'Atlanta pour violation des lois régissant la bourse, fut réveillée une nuit par la sonnerie du téléphone. Un homme mystérieux qui ne voulut pas se nommer et qui se dit membre d'une bande de voleurs, la prévint que sa maison devait être cambriolée cette même nuit et que les

marques de craie étaient déjà apposées sur sa porte.

Madame Morse réveilla sa bonne Française, et toutes les deux descendirent au premier étage de la maison et, sur la porte, trouvèrent en effet des marques à la craie, qu'elles s'empresèrent d'effacer.

Naturellement, les marques devant guider les cambrioleurs étant disparues, la maison ne reçut pas leur vi-

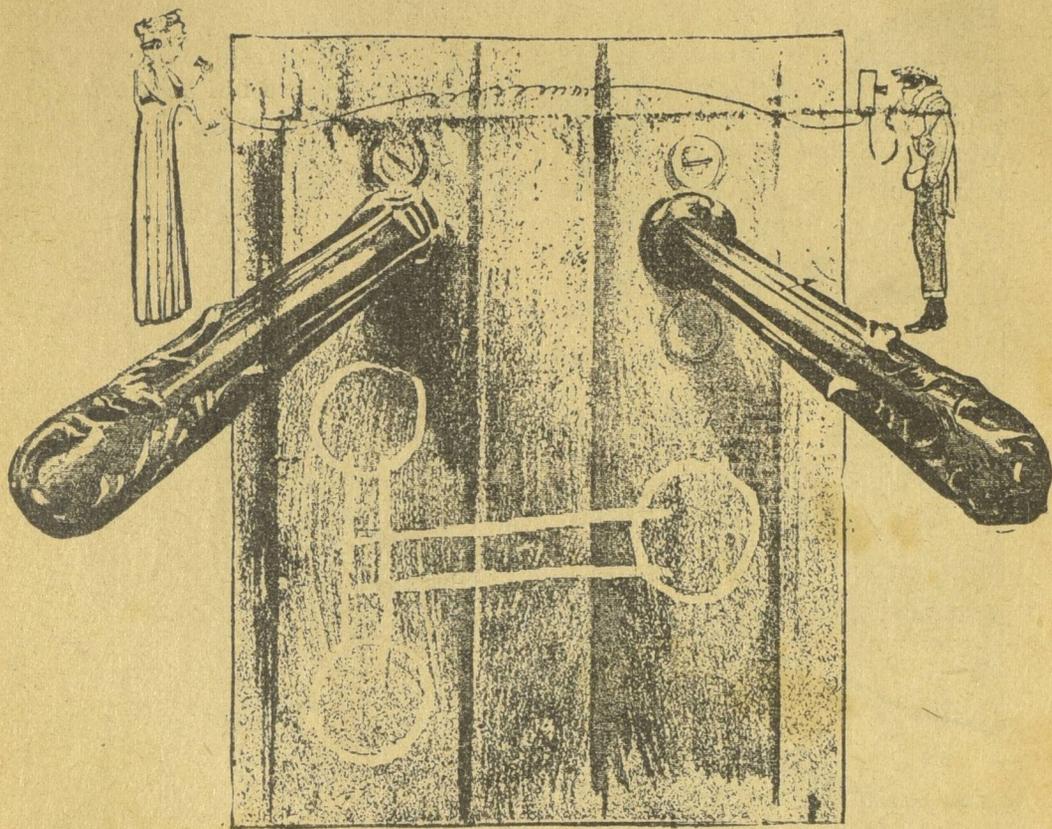
site, d'autant plus que les détectives les attendaient.

Maintenant, quel était le voleur-ami qui trahit ainsi sa bande au bénéfice de madame Morse? Mystère.

Rappelons-nous Ali-Baba et les quarante voleurs. C'est au temps des Mille et une Nuits que vivaient dans une certaine ville de Perse deux frè-

çonna quelque chose et marqua toutes les portes voisines du même signe.

Lorsque les voleurs arrivèrent pour dévaliser, ils restèrent perplexes devant toutes les portes de la même rue qui étaient ainsi marquées de leur signe. Un autre homme fut envoyé pour faire une nouvelle marque sur la maison d'Ali-Baba, mais cette fois, à la



*La porte de la maison de Mme Morse, à New-York, que les bandits ont marquée du signe:
Facile, aucun danger.*

res; l'un se nommait Kasim et l'autre Ali-Baba. Vous connaissez tous cette histoire. Vous vous rappelez comment les émissaires des voleurs avaient marqué la porte du logis à dévaliser d'une certaine marque faite à la craie blanche? Comment la fidèle Morgiane, en voyant ce signe sur la porte soup-

craie rouge. Morgiane découvrit encore le truc des voleurs et fit, de nouveau, le même signe sur toutes les portes des maisons voisines.

Après quoi vient l'affaire des jarres que chacun de nous se rappelle également bien. Lorsque Morgiane jette de l'huile bouillante dans cha-

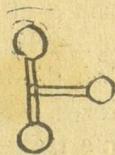
cune des jarres où se trouve un voleur caché.

Il est regrettable que la police de New-York n'ait pas eu en cette occasion une Morgiane à son service pour découvrir les voleurs de la maison de madame Morse.

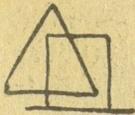
Mais comment se fait-il qu'après avoir pris toutes leurs précautions pour cambrioler la demeure de madame Morse un des voleurs ait trahi la bande en prévenant madame Morse de leur visite dans la nuit même? C'est un énigme que la police New-Yorkaise n'est pas encore parvenue à découvrir. Peut-être aussi ces marques de craie ont-elles été faites par un jeune excentrique qui a voulu causer un

peu de frayeur à madame Morse, mais à supposer que cela serait, comment ce jeune homme aurait-il été mis au courant des signes conventionnels des cambrioleurs New-Yorkais? Car le signe inscrit sur la porte correspondait à leur code et signifiait: Facile, aucun danger. Peut-être aussi s'est-il trouvé parmi la bande un des compagnons de monsieur Morse à la prison d'Atlanta.

Tout aurait paru clair comme de l'eau de roche à la brave et intrépide Morgiane, mais malheureusement, il n'existe plus aujourd'hui de Morgiane pour éclaircir le mystère de la cinquième avenue à New-York.



Facile.



Riche.



Gardien.

L'exploit de trois jeunes bandits d'Omaha

Comment trois jeunes gens d'Omaha réussissent à commettre le plus grand vol jamais arrivé aux Etats-Unis

Quarante ans se sont écoulés depuis que Jimmy Hope et ses amis vidèrent les voûtes d'une banque du Broadway, à New-York et emportèrent avec eux la jolie somme de \$2,700,000 en argent et en sécurités.

Jusqu'à hier, cet exploit connu sous le nom du grand vol de la banque Manhattan, tenait le record dans toutes les histoires criminelles du monde comme étant le plus grand vol.

Mais dans la soirée du 13 novembre, trois jeunes gens d'Omaha, dont le chef n'était âgé que de dix-sept ans, rejetèrent le record de Jimmy Hope dans l'ombre en dévalisant un train de malle et en enlevant plus de \$3,500,000 en argent et en sécurités.

Les détails de la manière tout simpliste que ces jeunes gens employèrent pour commettre leur forfait, lorsqu'on les compare à ceux de Jimmy Hope et de la plupart des bandits modernes, est un des chapitres les plus originaux et les plus extraordinaires des annales criminelles.

Avant l'exploit d'Omaha, qui a surpris toute la police du continent, Merle Philips travaillait à la station du chemin de fer à Council Bluffs, de l'autre côté d'Omaha. Il avait dix-sept ans. Un de ses frères, plus jeune que lui d'un an, travaillait également avec

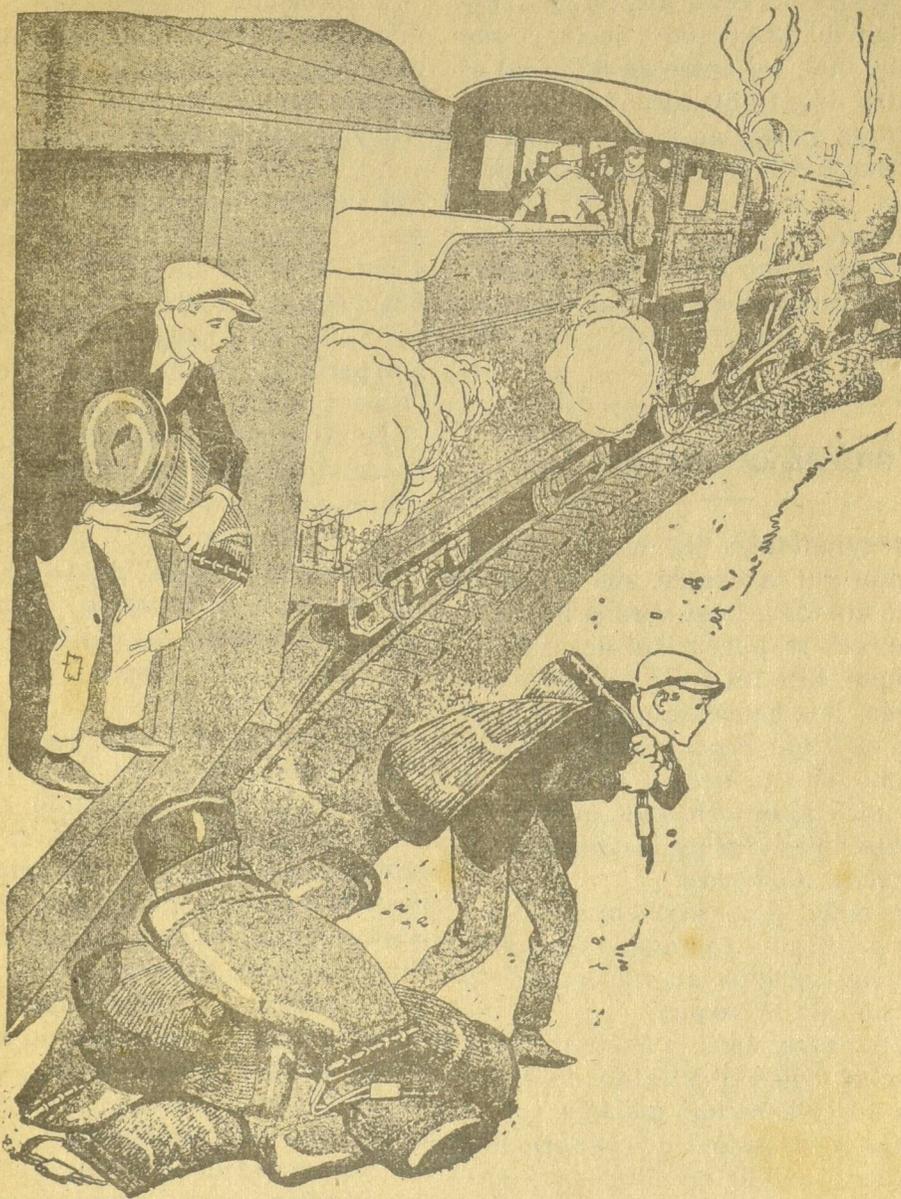
lui. Merle réalisant la valeur du contenu des sacs qu'il manipulait, se demandait comment il pourrait faire passer ces sacs en sa possession. Lui et son frère mirent un certain Fred Poffenbarger, un garçon de dix-huit ans, dans leurs confidences. Ce fut ce dernier, d'après les autorités policières qui travailla les détails du vol.

Tous les trois décidèrent de faire leur coup dans la nuit de samedi le 13 novembre. Le jeune Poffenbarger retint les services d'un ami, Keith Collins, qui a déjà fait du service dans l'aviation.

Dans cette nuit, dix sacs de malle enregistrés furent pris du train de l'Union Pacific et placés sur le train du Chicago, Burlington & Quincy pour Chicago d'où ils devaient de nouveau être transférés à New-York.

Lorsque le train du C. B. & Q. quitta la petite station de correspondance, Merle Philips demanda au mécanicien de le prendre avec lui pour le conduire à la station des voyageurs de Council Bluffs. Merle Philips embarqua donc avec le mécanicien du train.

Dans le wagon où on avait placé les sacs de malle enregistrés se trouvaient Orville Philips et le jeune Poffenbarger. Ils brisèrent la fenêtre du wagon, et pendant que Merle Philips causait



avec le mécanicien, pour le tenir occupé, ils jetèrent sur la voie, à un endroit convenu d'avance, les sacs de malle. Dès que le train fut passé les sacs furent empilés dans l'auto de Keith Collins, laquelle démarra aussitôt.

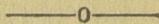
Le mécanicien du train remarqua quelque chose de suspect dans les ma-

nières de Merle Philips et l'arrêta sur le champ. Celui-ci se voyant pris, avoua le vol. Les deux autres jeunes gens qui avaient sauté du train ne firent aucune résistance lorsqu'on les arrêta. Seul Keith Collins avait fui.

La somme volée avait surpris les enfants eux-mêmes. Dans un seul sac se trouvait \$800,000 en bons de la Li-

berté et en bons Français. Sur la somme totale de \$3,500,000, seuls, ce sac de \$800,000, un autre de \$23,460 et un autre de \$1,050 furent retrouvés. Les autres étaient en la possession du chauffeur Keith Collins qui avait pris la fuite.

Quelque temps après, Keith Collins était arrêté à son tour dans l'Oklahoma, il n'avait plus qu'un seul sac en sa possession, tout le reste avait été brûlé.



GRIPPE OU INFLUENZA

Des symptômes de cette terrible épidémie qui a exercé ses ravages dans le monde entier, vers la fin de la guerre, ont réapparu l'an dernier en Amérique. Elle fut cette fois de courte durée, fort heureusement, car si la grippe ou l'influenza revenait périodiquement, elle coûterait plus cher à l'humanité qu'une seconde guerre de Cent Ans, avec tous les instruments de destruction modernes.

Mais enfin, si par malheur nous survenait ce fléau, comment l'appellerions-nous: grippe ou influenza! Il serait bon de le savoir.

"L'influenza, écrit le docteur Francis Heckel dans l'Illustration de Paris, est une très ancienne maladie. Nos ancêtres la classaient au nombre des pestes sans établir de différences entre le typhus, la diphtérie, la pneumonie et la peste bubonique, la méningite cérébro-spinale, la "grippe" et diverses autres affections de l'organisme. Chacune d'elles avait ses symptômes distincts tout en possédant des caractéristiques communs, de sorte qu'il n'était pas facile aux médecins de faire un diagnostic avant que la maladie se fût développée."

L'historique des épidémies d'influenza se retrace facilement jusqu'au cinquième siècle de l'ère chrétienne. Depuis quinze cents ans, elles ont visité la terre de cinq à dix fois par siècle. Qu'on en juge par ce petit tableau qui indique les épisodes traversés par l'influenza: 1709-10, 1729-30, 1732-33, 1737-38, 1742-43, 1757-58, 1761-62, 1768, 1775-76, 1780-82, 1788-89, 1799-1800. La plus longue période a été de deux ans, comme on peut le voir.

Le dix-neuvième siècle a été le plus épargné, n'ayant été affligé sur son déclin que par de très courtes apparitions d'influenza.

Le mot "influenza" date de 1742. Il fut donné à cette sorte d'épidémie que nous connaissons par les Italiens. Les Français lui donnèrent à la même époque le nom de "grippe".

Devons-nous conclure que le terme "grippe espagnole" ou "influenza espagnole" prêté à l'épidémie de ces dernières années est incorrect? Certainement, puisqu'elle est originaire de Russie, de Turquie et des contrées environnantes et ne sévit pas plus en Espagne qu'au Canada.

La propagation de l'influenza est l'oeuvre d'un microbe, personne n'en doute, mais à quelle espèce appartient-il? Voilà une chose que les savants n'ont pu encore trouver. Tous les microbes suspects, y compris le bacille Pfeiffer, sont simplement des agents de complications secondaires et les hôtes habituels des fosses nasales et de la gorge.

Il ressort de récentes expériences faites par le docteur Trillat, de l'Institut Pasteur, que l'air même que nous respirons est un véhicule de microbes invisibles qui s'introduisent à leur gré dans notre organisme.

UN SOMMEIL DE QUATRE MOIS

Une jeune fille de Philadelphie s'éveille après avoir dormi pendant 130 jours consécutifs

Si la Belle au Bois Dormant fut cent ans endormie sous le charme d'une Fée bienfaisante, il est nombre de femmes de nos jours qui eurent des sommeils prolongés, sans aucune intervention mystérieuse. Les cas de ce genre sont surtout fréquents depuis l'épidémie de grippe espagnole. L'encéphalite, ou maladie du sommeil, est en effet un corollaire de l'influenza qui fit, ces années dernières, des milliers de victimes dans le monde entier.

Ainsi, une jeune américaine de vingt ans, Mlle Jeanne Lippincott, dont le père est un des citoyens les plus riches et les plus estimés de Philadelphie, vient de sortir d'une léthargie de quatre mois, exactement, 130 jours ou 3,120 heures. Elle ferma les yeux au mois de septembre 1920 pour ne les rouvrir que la veille de Noël.

Cette maladie du sommeil reste un des plus difficiles problèmes de la pathologie. Ses caractères reconnus sont une inflammation du cerveau et de ses membranes marquée par une étrange suite de symptômes qui varient dans plusieurs cas différents. Le germe de l'encéphalite n'a pas encore été isolé. Il se produit généralement à la suite d'attaques d'influenza, ce qui explique pourquoi la science médicale rapproche le microbe de cette maladie de celui de la paralysie infantile ou de la grippe espagnole. Ce bacille s'in-

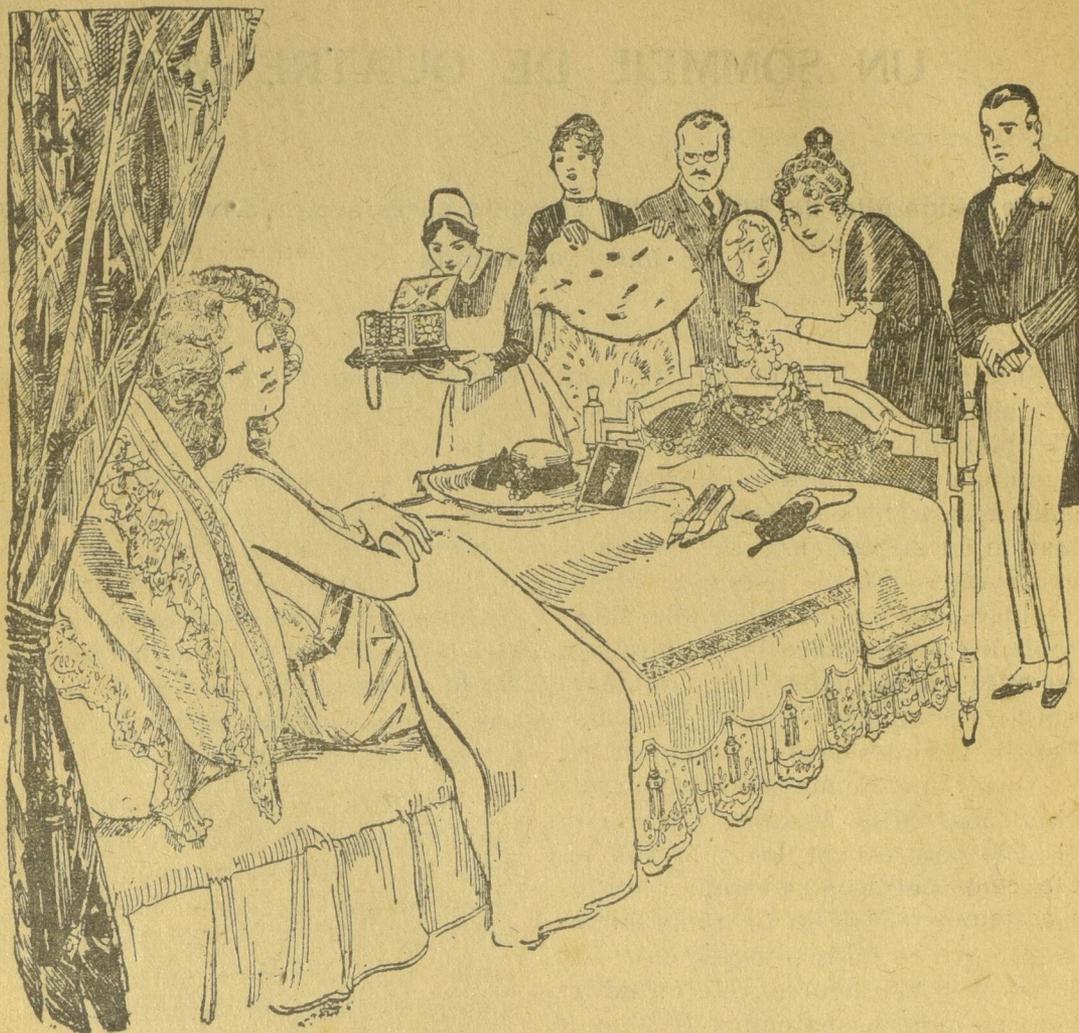
troduirait dans le corps humain par le nez et la gorge.

La personne dont le germe encéphalique a engourdi les facultés mentales ne doit pas être inquiété le moins dans son sommeil.

Il ne faut lui administrer que tout juste la nourriture indispensable à sa vie. Il appartient à la nature de guérir le cerveau. Si celle-ci ne le fait pas, le sujet meurt; si oui, il reprend l'usage de ses sens, et voilà tout.

Chez Mlle Lippincott, dont nous étudions dans cet article le cas spécifique, le sommeil ne fut la conséquence qu'aucune affection quelconque. La jeune fille jouissait d'une forte santé. Les médecins qui la prirent sous leurs soins, entre autres le docteur Francis Dercum qui traita le président Wilson, n'en furent que plus intrigués. On se contenta de lui donner chaque jour quelques drogues pour régler les pulsations et le fonctionnement du coeur et aux heures accoutumées quelque nourriture liquéfiée.

Tout fut employé pour la réveiller, questions émises à voix haute, chansons, discours, etc. Rien n'y fit et l'enfant ne sortit de son rêve de quatre mois que lorsque l'inflammation de l'encéphale eut disparu, en appelant sa mère d'une voix très faible



Elle trouva à son chevet, en soulevant ses paupières alourdies par le sommeil, ses parents, le médecin, quelques gardes-malades et son "sweetheart", un petit jeune homme très distingué qui veilla jalousement sur elle pendant sa maladie et apparut à ce moment à ses yeux comme le Prince Charmant des contes de Fées.

Un autre cas bien différent fut traité dans cette ville à la même époque,

celui de Mme Morton R. Alexander, petite-fille de John Crozer, riche métallurgiste. Cette dernière fut plongée pendant plusieurs mois dans un sommeil tourmenté que précéda une longue insomnie.

C'est dire que les sommités médicales de Philadelphie purent se documenter à leur aise sur les symptômes, la marche et les conséquences de l'encéphalite.

UNE RACE DE GEANTS

Comment, au dire des savants, la terre aurait pu être peuplée de monstres quatre fois plus grands et plus forts que l'homme

De tous les temps, les hommes ont cru à l'existence des géants et se sont même amusés à leur donner en imagination des proportions énormes. Les Saintes Ecritures, les auteurs classiques et les écrivains modernes en parlent abondamment. La science recherche partout leurs fossiles pour les reconstituer dans leur grandeur primitive et suivre ainsi les différentes phases du développement de l'homme à travers les âges.

La Bible dit vaguement dans la Genèse, chapitre VI, verset 4: "Il y avait en ce temps-là des géants sur la terre", et raconte ailleurs avec beaucoup de détails la rencontre de David et du géant Goliath.

Tous les enfants connaissent le conte du Petit Poucet qui enleva ses bottes de sept lieues à l'ogre qui recherchait ses frères pour les manger, ou encore les aventures de Gulliver sur la terre des gigantesques Brobdingnagians. La mythologie païenne abonde en exemples de ce genre: le cyclope Polyphème avec son oeil creusé au milieu du front; les Titans qui provoquèrent Jupiter et tentèrent d'escalader le Parnasse où vivaient les dieux; Atlas, dont la force était si grande qu'il pouvait porter la terre sur ses épaules; Hercule, dont le nom désigne

encore aujourd'hui tout homme doué d'une force prodigieuse et combien d'autres.

La science n'a jamais pris au sérieux ces fictions mythologiques. En dépit de toutes ses recherches elle ne réussit pas à prouver qu'une race de géants eût pu un jour habiter la terre. Quelques savants cependant nous ont révélé récemment que notre planète avait échappé—de quelques années près—à une invasion de géants. Ce fut dans les temps préhistoriques alors que l'évolution des lourds et puissants dinosauriens—ordre de reptiles ne renfermant que des formes éteintes—menaçait de les propager sur toute la surface de la terre.

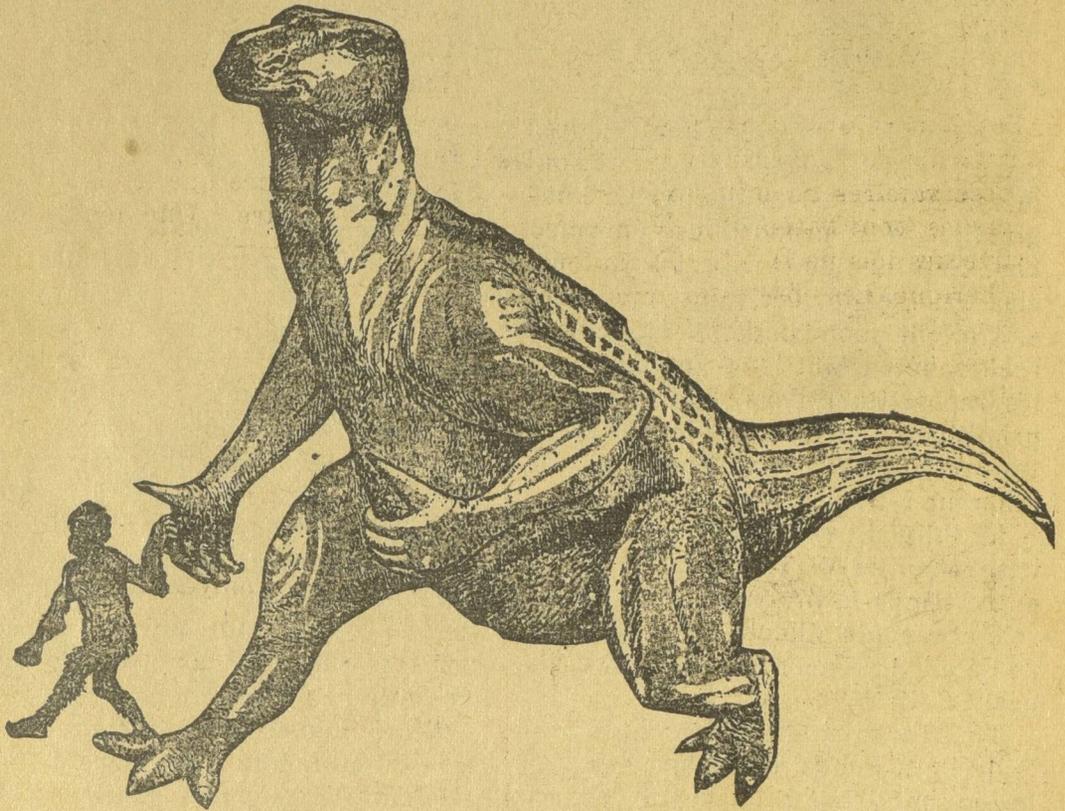
Si ces monstres qui atteignaient et dépassaient même vingt pieds de long s'étaient développés aussi rapidement que firent plus tard les singes, l'humanité, disent ces savants, serait peut-être faite aujourd'hui de géants carnassiers, quatre fois plus grands que l'homme moderne.

Des archéologues, en faisant des fouilles dans une mine de charbon de Bernissart, Belgique, près de la frontière française, se trouvèrent pour la première fois en présence de dix-huit de ces géants, enfouis à 1,068 pieds sous terre. Les squelettes de ces mas-

todontes étaient si parfaitement conservés qu'ils purent les extraire aisément de la mine. Ils appartenaient incontestablement à l'ordre des dinosauriens ayant pour caractères: dents à couronne comprimée, tranchantes en avant et en arrière, membres allongés, os longs, peau nue ou couverte de

contre-poids. Cette façon de marcher du géant ignanodon expliquerait sa rencontre avec l'homme primitif dans la vignette ci-contre.

Ce monstre avait, comme nous l'avons dit, une main parfaitement conforme à la nôtre et le pouce pointu. Herbert Spencer reconnaît l'homme



Le géant dinosaurien Iguanodon reconstitué au Musée d'Histoire Naturelle de New-York par des savants américains. Ce gigantesque reptile à bras humains marche aux côtés de l'homme primitif qui ne se serait développé que des millions d'années après son extinction.

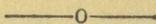
plaques osseuses, bras et mains de l'homme, doigts effilés et garnis de pointes.

Ces gigantesques fossiles, auxquels on donna aussi le nom de Ignanodons, paraissent avoir marché comme les kanguroos, sur leurs pieds de derrière en se servant de leur queue comme

formé à son pouce qui rend sa main utilisable et propre au travail. Il doit donc logiquement donner aux Ignanodons nos propres ancêtres, ce qui serait tout de même un peu fort!

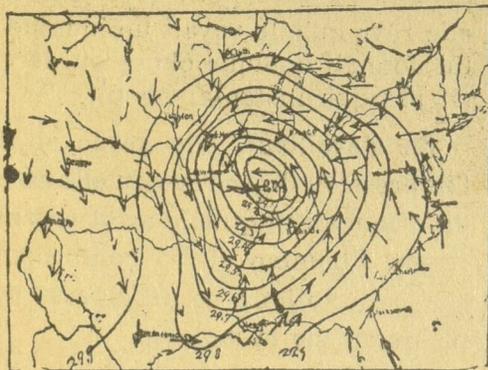
Qu'aurait été l'aspect de la terre avec ces monstres pour habitants? Voilà ce que les chercheurs se deman-

dent. Il n'est pourtant pas besoin d'insister outre mesure sur ce sujet, puisque les Ignanodons et leurs semblables sont sortis brusquement de la création quinze millions d'années, prétendent toujours les archéologues, avant l'homme actuel.



LES GRANDES TEMPÊTES

Les prévisions exactes de la température, telles que faites dans tous les observatoires ou bureaux météorologiques, sont basées sur l'étude attentive des lois de la circulation atmosphérique. Les observations des conditions barométriques relevées chaque jour, à une heure régulière, se reproduisent sur une sorte de plaque qui



Carte indiquant la pression barométrique durant le tourbillon de Louisville, 27 mars 1890.

suggère l'idée d'une photographie instantanée de l'aspect météorologique d'un pays. C'est ainsi qu'un beau ciel limpide et une mer démontée peuvent être indiqués sur des cartes dont on se sert dans la rédaction des bulletins de température.

Sur ces cartes sont tirées des lignes qui représentent la graduation de la pression barométrique, de sorte qu'un fort orage s'y dessine sous la forme

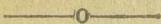
des lignes circulaires encerclant une région de basse pression, comme il est montré sur la carte ci-contre. Cette carte indique les conditions atmosphériques à l'époque de la tempête du 27 mars 1890, qui dévasta Louisville, Kentucky. La façon dont sont disposées les lignes courbes autour de la superficie centrale marque le degré d'intensité de l'orage. Annexées à ces lignes circulaires sont des flèches montrant la dépression rapide du baromètre en pouces et en dixièmes de pouce, à mesure que la tempête approche du centre. Une lecture de 29 pouces est l'annonce ordinaire d'un ouragan.

D'après les données du général Greely, le mouvement progressif des tempêtes aux Etats-Unis se maintient à une moyenne de 25 milles à l'heure de juin à septembre inclusivement, 29 milles en octobre, 30 milles en novembre, 35 milles en décembre, et 38 milles pendant les mois de janvier et février. Cette moyenne recule à 33 milles en mars et à 26 milles en avril et mai. Quant à la vélocité du vent qui tourne en rond pendant une tempête, elle varie de 20 à 200 milles à l'heure.

Voici à ce sujet quelques chiffres exacts sur la vitesse du vent dans les mauvais temps: Cap Mendocino, Californie, janvier 1886, 144 milles; Fort Canby, Washington, décembre 1884, 104 milles; Portland, Oregon, décembre 1882, 82 milles; Cap Pike's Peak, juin 1881, 112 milles; Mount Washington, New Hampshire, janvier 1876, 186 milles.

A Montréal, le vent qui souffla pendant une effroyable tempête de l'année 1888, courut à une allure de 112 milles à l'heure et fit même lever une bourrasque de 90 à 130 milles à l'heure.

La science de la météorologie date pratiquement en Amérique de 100 ans. Les deux plus grandes tempêtes enregistrées dans ses annales sont celles de 1888, qui exerça ses ravages à New-York, et de 1884, l'année des cyclones et des ouragans sur la côte de l'Atlantique.



LE COUP D'AILE DE LA PERDRIX

La fin tragique d'une malheureuse perdrix qui trouva la mort l'an dernier, dans un petit village du Nord, en brisant un épais carreau de fenêtre, nous édifie sur la rapidité et la force du vol de certains oiseaux. Cette pau-



vre bête, poursuivie par un chasseur, vint donner dans un verre d'un quart de pouce avec une telle vigueur que la vitre se brisa en morceaux. La perdrix fut retrouvée morte dans la maison, à onze pieds de la fenêtre. L'oiseau avait été victime de la réflexion de la glace et s'était jeté dessus croyant poursuivre sa course.

DES GUERISONS OPERÉES PAR DES REVES

Sans prétendre nous prononcer sur la valeur des croyances qui s'engendrent des rêves, il nous faut admettre que certaines de ces visions enfantées par l'esprit pendant le sommeil ont des résultats surprenants.

M. Simpson qui étudia le phénomène du rêve et qui catalogua les songes offrant une sérieuse apparence de raison, cite le cas de Jane Cotteral, une malheureuse affligée d'un cancer de la forme la plus douloureuse. Déclarée incurable par son docteur, elle s'abandonnait au désespoir, quand une nuit elle rêva qu'elle voyait un homme qui lui donnait quelque chose qui la guérit presque instantanément.

En s'éveillant, elle garda si forte l'impression de ce rêve qu'elle se rendit à la maison qu'elle avait entrevue, trouva l'homme et, se conformant à ses prescriptions, se débarrassa complètement de la maladie.

Un autre cas extraordinaire fut relaté par feu l'évêque Hall. A Cornwall vivait, il y a quelques années, un homme lamentablement estropié, les nerfs de ses jambes s'étant contractés, qu'il était obligé de se traîner sur les mains.

Rêvant une nuit qu'il s'était lavé dans le puits miraculeux de St-Maderne et que cette ablution l'avait guéri, il se résolut, à son réveil, de tenter l'expérience. Il accomplit ce pénible voyage avec le résultat qu'il guérit de son infirmité.

UN ROMAN COMPLET

LE DIAMANT NOIR

par Marcel Olivier

CHAPITRE PREMIER

Sous la véranda, où les lianes et les vignes vierges tendaient des rideaux de verdure, le soir ramenait un peu de fraîcheur après la chaleur écrasante de la journée. Une brise légère qui venait du côté de la mer chassait l'air alourdi et endormi par le soleil tropical et vivifiait les choses et les êtres. Les plantes se reprenaient à vivre et secouaient, à cette brise marine, la poussière brûlante du jour; et les gens qui, pendant les heures irrespirables, avaient cherché le frais au plus profond de leurs demeures, sortaient maintenant et s'emplissaient les poumons d'air frais.

Sous la véranda, Mme Valentine de Brindel était nonchalamment étendue sur une chaise longue. Elle était vêtue d'un kimono de soie claire; sa jambe gauche était régulièrement allongée sur la chaise, mais sa jambe droite pendait à demi, et son pied balançait une mule de maroquin rouge et de paille tressée.

Ses beaux bras ronds, blancs et fermes comme les bras d'une statue de marbre pur, sortaient nus des manches larges. Sa main droite tenait un livre; Mme de Brindel lisait les poèmes merveilleux de cette Inde mystérieuse, si riche en légendes fantastiques.

Elle lisait, mais souvent ses yeux quittaient le livre et laissaient errer leurs regards sur le paysage. Devant elle, le pays descendait en pente douce; des cultures, des rizières et quelques cours d'eau, et, là-bas, au loin, à peine marquée par une ligne, la mer, la mer splendide, ce merveilleux golfe du Bengale...

Derrière la maison s'étendait encore une étroite zone de terres cultivées, puis la forêt naissait peu à peu. Ce n'était d'abord que des massifs, des taillis, des bouquets d'acacias, dont le parfum pénétrant arrivait jusque-là. Peu à peu, le bois devenait plus serré; mais pendant longtemps encore, il était sillonné de larges espaces libres qui formaient de magnifiques avenues, coupées par instants d'obstacles naturels: fossés profonds, troncs d'arbres morts et tombés en travers du chemin.

Enfin, la forêt devenait plus épaisse, plus dense, elle se faisait impénétrable; les chemins se faisaient plus rares, plus difficiles et plus dangereux; et bientôt, c'était la jungle, humide et chaude, où grouillent des mondes d'animaux, des insectes d'or, des reptiles, des serpents aux morsures mortelles et le roi de la forêt, le tigre, qui en est aussi la terreur. Lorsqu'elle tournait la tête du côté du Nord, Mme de Brindel voyait la masse sombre de la forêt qui s'élevait lentement, couvrant les légères hauteurs

qui montaient jusqu'à la ligne d'horizon; la forêt, la jungle presque aussi mystérieuse et aussi infinie que la mer elle-même.

Depuis bientôt un an, Mme Valentine de Brindel habitait l'Inde. Elle était veuve et elle était riche, très riche de la fortune que lui avait laissée son mari. Elle n'avait été ni malheureuse ni particulièrement heureuse; mais à la mort de son mari, elle subit comme une crise de neurasthénie, une vague de tristesse, une sorte de lassitude, de dégoût de la vie qu'elle avait menée jusque-là. Elle vécut pendant une année presque seule, inoccupée, n'ayant de goût à rien, traînant d'une pièce à l'autre de son appartement son incurable ennui. Mais elle s'aperçut bientôt que cette vie languissante l'amènerait à la vieillesse avant l'âge et elle eut la force de réagir. Elle ferma son appartement, fit ses malles et voyagea.

Elle visita ainsi une partie de l'Europe, le nord de l'Afrique, puis se risqua en Orient. Cette existence active, ces déplacements fréquents, ce changement continu de décor et cette façon d'introduire à chaque instant dans sa vie une part d'inconnu, tout cela lui refit une santé physique et morale, une jeunesse, lui redonna la gaieté et le goût de vivre.

Un jeune ménage avec qui elle entra en relation au cours d'un voyage, et qui partait pour l'Inde, la décida à y venir aussi.

Seule, elle aurait peut-être hésité devant la longueur de la traversée; avec ses nouveaux amis, le voyage devenait une partie de plaisir, et elle se félicita de s'être décidée, car l'Inde lui apparut comme un enchantement. Ses forêts sombres et profondes, ses fleuves majestueux, ses temples remplis de croyances et de pratiques religieuses

antiques, mystérieuses et cruelles, cette civilisation faite de raffinement inouï et de simplicité puérile, ce mélange de luxe, d'opulence fantastique et de misère sordide, le tout enveloppé de la poésie des légendes prestigieuses, enfin tout ce qui fait de l'Inde un pays féérique avait séduit l'âme un peu romanesque de Mme de Brindel. Elle avait visité toute la presqu'île avec l'émerveillement fasciné de quelqu'un qui découvre un pays nouveau. Puis, ayant trouvé entre la mer et les montagnes, dans la partie la plus admirable de cette splendide province du Bengale, un coin rêvé pour s'y reposer pendant quelque temps des fatigues de tous ces voyages, elle s'y était installée et elle y était encore.

Elle habitait, au milieu d'un bosquet d'arbres odoriférantes, une maison spacieuse, fraîche et confortable; elle l'avait adaptée à ses goûts et à ses besoins; elle y était servie par des domestiques dévoués et silencieux et elle laissait ainsi couler les jours, consacrant les matinées à la promenade, le milieu du jour au repos dans sa chambre la plus fraîche, et les soirées à la lecture et à la rêverie, sous un ciel dont la transparente pureté se ponctuait d'étoiles d'or.

Autour d'elle, habitant des villas perdues comme la sienne dans un flot de verdure, des voisins entretenaient avec elle des relations de bon voisinage: quelques négociants qui avaient fait fortune, quelques officiers. . .

L'un d'eux surtout, sir Arthur Worcester, était particulièrement assidu auprès de Mme de Brindel. La jeune femme atteignait à peine la trentaine; sa beauté était dans tout son épanouissement; ses cheveux très noirs rehaussaient l'éclat laiteux de sa carnation; sa vie heureuse était libérée de tout souci; son caractère y gagnait

une gaieté et son esprit une indépendance qui rendaient sa compagnie fort agréable.

L'officier paraissait apprécier comme ils le méritaient les charmes de la jeune veuve; elle n'avait qu'un geste à faire et il aurait saisi avec avidité la main blanche et fine qu'elle lui aurait tendue. Mais elle hésitait. Sir Arthur était un homme fort agréable; elle aimait beaucoup sa compagnie; ils passaient ensemble de longues heures en causeries, sous la véranda; ensemble, ils faisaient de longues promenades à cheval dans la plaine et dans la forêt: un camarade amoureux, attentif, empressé, qui, deux ou trois fois par semaine vous donne une demi-journée de soins assidus, c'est charmant. Une séparation de deux jours vous fait désirer son retour: il est là pour quelques heures, il est aimable, il n'a pas le temps d'être de mauvaise humeur... mais un mari? Le charmant camarade fera-t-il un mari charmant? Comme toutes les femmes heureuses, Mme de Brindel hésitait devant ce changement d'existence. L'avenir vaudrait-il le présent?

Faut-il risquer la tranquillité présente en espérant le bonheur futur? Faut-il que la crainte de vous faire lâcher la proie pour l'ombre vous fasse manquer le bonheur possible.

Mme de Brindel laissa retomber la main qui tenait le livre; il ne fallait pas que ces graves pensées lui fassent oublier les splendeurs du crépuscule; elle leva les yeux vers l'horizon que le soleil couchant empourprait; une poussière d'or flottait dans l'air; de l'autre côté, les hauteurs boisées devenaient violettes...

Et là-bas, sur le chemin entre les deux haies touffues, un homme s'avancait; sa présence amena un sourire sur les lèvres vermeilles de la jeune fem-

me; elle esquissa un mouvement pour se lever, mais déjà sir Arthur était auprès d'elle; il saisissait la main qu'elle lui tendait et la baisait respectueusement.

— Ne bougez pas, dit-il, je serais désolé de vous déranger, vous êtes si bien ainsi; cette pose nonchalante convient admirablement et à vous-même, et au cadre, et à l'heure présente.

— Ne vous moquez pas de moi, répondit-elle, je sais bien que je suis une paresseuse incorrigible; mais qu'y faire, il fait si bon se laisser vivre avec le moindre effort.

— Vous avez raison, madame, on ne peut savourer cette heure divine que posée là, comme vous l'êtes, en se laissant voluptueusement pénétrer par la douceur du soir et en laissant ses yeux s'emplier de cette magnificence que nous offre le couchant. Il y a quelques minutes à peine, j'étais moi-même, comme vous êtes là, et je m'abandonnais à la sérénité de ce soir doré. Eh bien, malgré tout, ce spectacle grandiose me paraissait vide; il manquait à cette heure enivrante...

— Et quoi donc?

— Mais sa vie, son parfum... son âme... vous.

La voix de sir Arthur avait tremblé comme elle tremblait chaque fois qu'il parlait à la jeune femme du sentiment qui l'attachait à elle. Il avait pris sa main et la gardait dans les siennes et elle ne se pressait pas de la dégager. Elle avait tourné vers lui ses deux grands yeux au fond desquels brillait une petite lumière; mais il n'arrivait pas à y déchiffrer le sentiment qui les faisait palpiter, il n'y avait que l'incertitude, cette incertitude et cette hésitation, qui font que l'on recule devant l'inconnu. Il n'y voyait pas l'amour, l'amour qui ré-

pondait au sien lui aurait laissé entrevoir un avenir de bonheur.

Mais chaque fois qu'il revenait sur le chemin des aveux, elle restait pensive et silencieuse et bientôt parlait de choses indifférentes.

— Oh! dit-elle, croyez-vous que la splendeur de ce crépuscule ait besoin de moi pour développer la série de ses transformations: regardez, tout à l'heure le couchant était pourpre; maintenant, il est violet; à mesure que la nuit vient, les teintes sont moins vives; elles tournent au gris; notre présence est bien indifférente au soleil qui se couche et presque tous ceux qui l'admirent ne me connaissent pas et ne l'admirent pas moins.

— Sans doute, mais ils ne vous connaissent pas. Moi qui vous connais, et dont la pensée ne vous quitte pas, votre présence m'est partout nécessaire. J'ai vécu trente-cinq ans sans vous connaître et maintenant que je vous connais, je me demande comment j'ai pu faire: car vous êtes le centre de ma vie et je ne prends aucun plaisir où vous n'êtes pas.

— Eh bien! vous voilà heureux puisque vous êtes auprès de moi et que je vous permets d'y venir assez souvent, je pense.

— Oui, je vous remercie, vous êtes très bonne pour moi, mais vous savez que l'amour est insatiable et qu'il veut toujours plus. Vous me permettez de venir souvent, mais cela n'empêche qu'il va falloir partir et juste au moment où je voudrais rester.

— Mais si vous ne partiez pas, vous n'auriez pas le plaisir de revenir.

— J'aurais le plaisir de rester, le bonheur de...

— Allons, soyez raisonnable; vous êtes un charmant ami, un bon camarade, restons encore comme nous sommes. Tenez, voilà la nuit qui vient; ne

trouvez-vous pas que cette pénombre où on commence à ne plus bien voir autour de soi est très favorable à la causerie intime, familière, qu'il fait bon dans cette demi-obscurité parler doucement comme on sent. Voyons, qu'avez-vous fait aujourd'hui?

— Mais rien, rien qui soit digne d'être rapporté: ce matin, j'ai travaillé un peu; après-midi, je me suis reposé, il faisait une chaleur étouffante, et ce soir, me voici.

— En effet, ce n'est pas très animé. Et demain?

— Demain, j'ai envie d'aller faire une longue promenade à cheval, dans la forêt. Venez-vous avec moi? Il faut que je secoue un peu cette torpeur, sinon je vais m'engourdir.

— Demain? Non je ne peux pas.

— Mais si vous pouviez après-demain, j'attendrai bien vingt-quatre heures.

— Après-demain? oui, avec plaisir.

— Où voulez-vous aller?

— Cela m'est indifférent; où vous voudrez, au hasard, dans la forêt. J'ai confiance en vous. Vous ne m'égarez pas.

Sir Arthur s'était levé.

— Vous partez déjà? demanda-t-elle.

— Il le faut bien... pour avoir le plaisir de revenir.

— Allons, ne soyez pas amer. Sachez être heureux; c'est tout un art; il est simple, mais peu de gens savent le pratiquer. Le plus grand secret est de chercher le bonheur en soi au lieu de le chercher autour de soi. Mais nous philosopherons un autre jour. Il se fait tard. Adieu.

— A après-demain, madame, pour la promenade promise.

Sir Arthur s'inclina longuement sur la main de Mme de Brindel et s'éloigna.

CHAPITRE II

Depuis qu'elle voyageait dans les pays exotiques, Mme de Brindel s'était accoutumée à toute façon de voyager. Son séjour dans l'Inde, surtout, lui avait révélé une manière d'aller qui n'est pas très répandue en dehors de ce pays. Sir Arthur l'avait fait inviter par un chef immensément riche, à suivre une chasse au tigre, montée à dos d'éléphant. Elle avait accepté, par curiosité, et restait enchantée de l'expédition. Mais pour ses promenades, elle allait surtout à cheval.

Sir Arthur d'habitude l'accompagnait; quelquefois un autre de ses amis, quelquefois même, toute une bande de joyeux compagnons partait. Mais elle était plus contente lorsque sir Arthur était auprès d'elle. Il était fort attentif et avec lui elle n'avait pas peur. Il était excellent cavalier, très courageux, d'une audace mesurée et d'un sang-froid à toute épreuve.

Souvent, ils partaient ainsi, dès que la chaleur du jour devenait moins étouffante; ils longeaient un cours d'eau, faisaient une randonnée à travers la forêt et rentraient à la nuit. D'autres fois, ils faisaient la promenade en bateau. Sir Arthur prenait un rameur, lorsqu'il ne voulait pas ramer lui-même; il remontait le courant jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une crique ombragée et fleurie.

Mme de Brindel faisait une ample moisson de nénuphars et autres fleurs qui jonchaient le fond du bateau; puis ils se laissaient redescendre doucement au fil de l'eau. Quelquefois, ils descendaient dans une île et visitaient un tombeau abandonné ou quelque vieille pagode pleine d'une lourde odeur de santal et de cire.

Sir Arthur laissa les chevaux aux mains du domestique et grimpa leste-

ment le perron. Il était vêtu de toile blanche et coiffé d'un casque colonial. Mme de Brindel était prête et l'attendait; elle portait, elle aussi, une toilette légère. La chaleur était encore lourde; mais elle ne tarderait pas à tomber et d'ailleurs, avec de bons chevaux, dans quelques minutes, ils auraient gagné l'ombre de la forêt.

Sir Arthur tint l'étrier au petit pied de sa belle amie et, légère, elle sauta en selle; à son tour, il monta à cheval et ils partirent, tous deux, côte à côte, au petit trot. Le soleil n'était pas encore descendu derrière l'horizon; ses rayons étaient brûlants; mais déjà, les deux cavaliers gagnaient les premiers arbres de la forêt. L'ombre et la fraîcheur leur parurent délicieuses; ils mirent leur monture au pas pour mieux les savourer eux-mêmes et pour les laisser souffler un instant après cette course brève, mais rapide, fournie en plein soleil.

Sir Arthur chevauchait à droite de Mme de Brindel et, autant que le lui permettait le soin de diriger sa monture, il se tournait vers elle pour causer.

— Imaginez-vous, lui dit-il, que j'ai failli ne pas venir et vous demander de renvoyer cette promenade; j'avais chez moi un fâcheux, cet insupportable Strabane et j'ai eu bien peur de ne pas m'en débarrasser à temps.

— Il fallait l'amener.

— Y pensez-vous? Il aurait gâché notre partie de plaisir.

— Vous l'aimez donc bien peu.

— Aussi peu que possible. Encore lorsqu'il vient passer deux heures avec moi ou que je suis obligé d'aller passer deux heures avec lui, je les considère comme perdues et voilà tout; mais qu'il vienne m'immobiliser quand vous m'attendez, je ne lui aurais pas

pardonné. Quant à l'amener avec nous, vous n'y songez pas. Je savoure avec délices les instants heureux que je passe auprès de vous et vous voudriez que je les abîme, que je les empoisonne par la présence d'un témoin désagréable.

— Oh! non, je ne le voudrais pas, répondit Mme de Brindel en riant.

— A la bonne heure! je suis si heureux auprès de vous et je voudrais tant que vous aussi vous preniez quelque plaisir à ma présence.

— Mais certainement, cher ami, votre présence m'est très agréable.

— Eh bien, alors. . .

Sir Arthur avait commencé la phrase mais il ne l'acheva pas; c'est qu'il jugea inutile de l'achever, Mme de Brindel savait très bien ce qu'il voulait dire: il le lui avait déjà dit si souvent et chaque fois elle avait laissé retomber la conversation dans un silence décourageant. Cette fois encore. . .

Les cavaliers avaient repris le petit trot et suivaient une allée naturelle qui s'enfonçait dans la forêt. Les arbres immenses rejoignaient leurs branches et formaient une voûte de verdure continue. Pas un rayon de soleil ne perçait leur feuillage épais. Il régnait là-dessous une fraîcheur un peu humide. Le sol était recouvert d'une épaisse couche de débris végétaux où le pas des chevaux s'étouffait. Le jour commençait à décliner. La forêt endormie pendant les heures accablantes de la journée commençait à se réveiller. Le passage des promeneurs faisait fuir de-ci de-là quelques bêtes sauvages qui disparaissaient avec un froissement de feuilles et de branches..

Les singes animaient les arbres et mille oiseaux, perruches et perroquets faisaient entendre leurs cris stridents.

— Attention, madame.

— Je vois, merci.

Un arbre énorme, pourri par la base était tombé en travers du chemin. Mme de Brindel poussa son cheval, l'enleva et sauta.

— Compliments, vous n'hésitez pas devant l'obstacle.

— C'est grâce à vous qui m'avez donné d'excellentes leçons. . . mais où allons-nous ainsi?

— Où vous voudrez.

— Si nous avons le temps d'aller jusqu'à la vieille pagode?

— Il est peut-être un peu tard et c'est peut-être un peu loin; mais en nous pressant un peu. . .

Ils poussèrent leurs cheveux et continuèrent leur route en silence. Mais la chaleur du jour qui aurait dû décliner et s'éteindre peu à peu à cette heure et faire place à la bienfaisante fraîcheur du soir, la chaleur devenait de plus en plus lourde et, pour ainsi dire de plus en plus épaisse; elle était plus accablante encore sous cette nef de verdure impénétrable au soleil et à la brise; le jour se voilait et devenait blafard; les mille bruits de la forêt qui commençaient à s'élever à l'approche du soir s'éteignaient au lieu de s'amplifier; les animaux sauvages, les singes et les oiseaux, au lieu de reprendre vie, restaient immobiles et silencieux.

Les chevaux des promeneurs marchaient d'un pas plus accablé et eux-mêmes se sentaient oppressés par cette chaleur étouffante au lieu de la fraîcheur du soir qu'ils espéraient. Une éclaircie leur permit de voir le ciel; il était livide; ses transparences azurées étaient remplacées par de longues traînées bistrées.

— L'orage! murmura sir Arthur.

Valentine l'entendit. Elle connaissait la violence, l'horreur même de ces orages effrayants, effroyables qui sont

capables de briser tout ce qui leur résiste.

— Peut-être vaudrait-il mieux rentrer, dit-elle.

Un éclair cingla son dernier mot suivi aussitôt d'un violent coup de tonnerre. Son cheval fit un écart; elle se maintint et tourna bride. Les premières gouttes d'eau commencèrent à crépiter sur les feuilles des arbres, lentes et larges d'abord, puis de plus en plus rapides et serrées.

Ils étaient partis depuis bientôt deux heures; même en revenant un peu plus vite, c'était encore deux heures de chevauchée sous l'orage: c'était bien risqué, bien dangereux. Déjà le vent et la pluie faisaient rage et transperçaient leurs vêtements légers.

Dans la clairière qu'ils retraversaient, sir Arthur aperçut une vaste cabane, une de ces constructions à la fois légères et solides que l'on rencontre là-bas dans les forêts et dans les champs et qui servent soit à briter les récoltes, et les gens, soit à leur servir de lieu de repos ou de poste pour la chasse. Ces cabanes ne sont pas construites sur la terre même, mais sont surélevées sur des pieux et ainsi leur plancher est à une bonne hauteur au-dessus du sol. Elles sont faites de forts bambous et leur toit est de feuilles, mais si résistant et si épais, qu'il reste impénétrable aux pluies les plus violentes.

On arrivait à la porte par une échelle grossière mais large et solide.

Sir Arthur hésita un moment. Il regardait la cabane, puis la jeune femme comme pour l'interroger. L'orage redoublait de violence; l'hésitation n'était plus permise.

— Arrêtons-nous là, voulez-vous? lui demanda-t-il.

Il l'aida à descendre de cheval et à monter l'échelle; puis quand elle fut à

l'abri, il revint aux chevaux et les attacha au plus épais d'un fourré afin qu'ils fussent préservés le plus possible. Puis il grimpa à son tour dans la cabane. Il prit les mains de Valentine et lui demanda:

— Vous n'avez pas peur, n'est-ce pas?

— Pas le moins du monde, répondit-elle en souriant.

Il s'occupa alors à l'installer le mieux possible. Il y avait au fond de la cabane un grand tas de feuilles mortes et quelques morceaux de bois; il agença tout cela de la meilleure façon pour s'en faire un siège et y installa son amie près de la porte, puis il s'assit ou plutôt s'accroupit à ses pieds et ils regardèrent le formidable et magnifique spectacle de la forêt sous l'orage.

La tourmente était déchainée maintenant et soufflait de toute sa force; les arbres pliaient et gémissaient sous la violence du vent et la pluie tombait par paquets. La nuit était venue, plus tôt encore dans ce ciel obscur. Par instants rapides, des éclairs éblouissants embrassaient la forêt puis s'éteignaient, laissant après eux la nuit plus noire encore.

Tout à coup, Mme de Brindel frissonna. Sir Arthur qui tenait sa main la sentit trembler.

— Vous avez froid, ma pauvre amie, dit-il... et faim, sans doute; je suis vraiment désolé que cette promenade qui devait être agréable, tourne aussi mal.

— Ne vous désolez pas, mon ami, c'est une mauvaise soirée à passer. Sans doute nous serions mieux chez nous; mais cette nuit d'orage en forêt a quelque chose de majestueux et de terrifiant. Demain, nous serons bien contents d'avoir vu ce spectacle et vécu ces heures d'horreur tragique.

— Peut-être! En attendant vous n'avez pas dîné et vous grelotetz dans vos vêtements mouillés.

Il s'était levé et rassembleait tout autour d'elle des brassées de feuilles sèches; puis, il reprit sa place auprès d'elle et passa son bras autour de ses épaules pour la maintenir. Ils restèrent ainsi, silencieux; mais son cœur battait d'une émotion violente à sentir ainsi tout près de lui, presque dans ses bras, cette belle jeune femme qu'il aimait. Et les circonstances étranges qui les réunissaient et les isolaient ainsi rendaient cette émotion plus violente encore.

La nuit était tombée maintenant; ils étaient seuls en pleine forêt; il la tenait de son bras droit; lorsqu'il tournait la tête, son visage était caressé par les cheveux de la jeune femme. Il la sentait, elle aussi, profondément émue, palpitante, troublée, rapprochée de lui par ce hasard singulier, et prête peut-être, par effroi, par peur, à se blottir plus près encore, à écouter la parole d'amour.

A mesure que la nuit s'avancait l'orage s'éloignait. Les éclairs n'étaient plus, à travers les arbres, que de vagues et lointaines lueurs, et les coups de tonnerre que des roulements sourds; la forêt retrouvait son calme et son immobilité; mais la nuit restait profondément noire. Il ne fallait pas songer à se remettre en route: chaque pas eût été un piège.

— Madame, dit sir Arthur, j'avais espéré que l'orage serait bref et qu'il ferait encore après assez clair pour rentrer. Mais voyez, la nuit reste noire. Il est impossible de partir: il faut s'arranger pour passer la nuit ici. Nous partirons aux premières lueurs du jour. Je vais arranger ce tas de feuilles sèches au fond de la cabane; vous vous y allongerez, vous reposerez

mieux, vous pourrez même dormir un peu en attendant l'aube.

Et faisant comme il le disait, il arrangea un lit de feuilles. Valentine s'y allongea; il ramena d'autres feuilles sur elle; puis il lui souhaita une bonne nuit et vint se mettre en faction devant la porte.

CHAPITRE III

La nuit passait. A sa respiration légère et régulière, sir Arthur comprit que Valentine s'était endormie. Lui il veillait; il n'avait pas quitté son poste de guet. Seulement, il avait fermé la porte; il restait assis tout auprès: un trou dans la cloison lui permettait de voir au dehors; parfois, il retournait la tête vers son amie endormie; il distinguait à peine, au fond de la cabane, une forme un peu plus claire. Elle était là, elle était bien là... Puis il reprenait sa faction et par la fente, regardait la nuit.

Le ciel s'était dégagé; des étoiles brillaient; l'obscurité était moins profonde; les animaux sauvages, les fauves qui n'avaient pas bougé de leurs tanières silencieuses pendant l'orage, commençaient, à travers la forêt, leurs rôderies et s'annonçaient de loin par des mugissements et des cris: la forêt s'animait de sa vie nocturne.

Sir Arthur savait bien que l'odeur de la chair humaine attirerait autour de la cabane quelque fauve plus ou moins audacieux; et en y pensant, il portait la main à son revolver d'ordonnance qu'il n'oubliait jamais quand il partait en forêt.

La clairière était silencieuse et déserte. Sir Arthur tournait la tête et regardait Valentine, ou du moins cette forme claire qui se détachait sur le fond sombre et qui était elle. Il ne distinguait pas ses traits, mais il re-

connaissait la place du visage qui faisait une tache blanche; elle avait relevé son bras au-dessus de sa tête.

La femme qu'il aimait! . . . Elle était là, seule avec lui; elle était là, en son pouvoir; ils étaient isolés au milieu de la forêt déserte et de l'obscurité profonde.

Elle dormait, sereine et confiante. Il admira cette confiance; malgré son amour, malgré la tentation qui le faisait frissonner, il resterait digne de cette confiance. Elle pouvait dormir en toute sécurité; non seulement il ne tenterait rien contre elle, mais il veillerait pour la défendre contre les dangers du dehors.

La nuit se déroulait, après l'orage, calme et magnifique; les animaux faisaient entendre leurs cris, leurs plaintes, leurs appels; la forêt palpitait des mille drames passionnels et sanglants, des mille luttes pour la vie et pour l'amour.

Soudain, sir Arthur frissonna et se sentit pâlir dans l'ombre. Lentement, en évitant le moindre bruit, il sortit le revolver de son étui et l'assura dans sa main crispée. Une silhouette massive et puissante se dessinait là-bas. L'oeil exercé de sir Arthur ne s'y trompa pas: un tigre. L'animal était encore loin; mais il s'avavançait lentement, le mufle allongé devant lui comme pour recueillir à la fois les odeurs de la nuit et les bruits suspects.

Derrière ce tigre, sir Arthur en vit avec terreur apparaître un second et avec lui leurs deux petits. Arrivé au milieu de la clairière, le mâle s'arrêta et se retourna vers sa famille: rien de suspect n'avait inquiété sa prudence. Les deux petits se mirent à jouer comme deux jeunes chats; ils bondissaient, couraient l'un après l'autre, se culbutaient sur l'herbe et ne formaient plus qu'à eux deux une boule qui rou-

lait. Puis, se séparant, ils repartaient, s'évitaient et se rattrapaient en bonds gracieux. Parfois la mère se mêlait à leurs jeux; de sa patte énorme elle les roulait sur l'herbe, les attirait à elle ou les repoussait et, de sa langue, les couvrait de larges baisers.

Le mâle regardait ces jeux; puis, tout à coup, se détournait, s'avavançait vers les fourrés d'où aurait pu sortir l'ennemi; il tendait les oreilles aux bruits. Rassuré, il tournait la tête vers sa famille qui continuait ses joyeux ébats.

Sir Arthur ne perdait pas un de ses mouvements. Un instant, il eut l'idée d'éveiller Valentine qui dormait toujours et de l'informer du danger toujours possible. Peut-être elle-même, aurait-elle préféré savoir . . . mais il pensa qu'elle ne lui serait d'aucun secours en cas d'attaque. Endormie, elle était plus tranquille et elle ne faisait aucun bruit qui aurait pu attirer l'attention du tigre. Pour toutes ces raisons, mieux valait la laisser dormir.

Soudain, le tigre coucha ses oreilles, se ramassa sur ses pattes et fit entendre un sifflement prolongé et strident. A ce signal, la femelle rassembla ses petits et les emmena vers leur tanière. La cause de ce sifflement d'alarme était qu'il venait de découvrir la cabane. Resté seul, il fit quelques pas vers l'endroit suspect; puis, s'arrêtant, il retroussait ses narines et découvrait ses mâchoires formidables; puis faisait de nouveau quelques pas, le cou tendu, le corps effilé, prêt à l'attaque. . .

Que cachait cette hutte immobile et silencieuse? les exhalaisons de chair humaine devaient parvenir jusqu'à ses narines, car il les contractait d'une façon effrayante; il devait juger à leur légèreté même que l'ennemi n'était pas fort, car il avançait toujours; mais

il avançait lentement et prudemment, car ce silence pouvait cacher quelque piège.

Au bout de quelques minutes, il arriva au pied de l'échelle; il la flaira longuement comme pour deviner quel gibier avait passé par là; puis il posa une patte sur le premier échelon comme pour en éprouver la solidité; mais il faisait tout cela avec une lenteur réfléchie, calculée, avec une prudence qui veut, dans la lutte, mettre toutes les chances de son côté.

Dans la cabane, sir Arthur attendait, l'oeil à la fente qui lui permettait de voir au dehors; le revolver à la main, toute sa pensée concentrée sur le meilleur moyen de se tirer d'affaire. Cette fente dans le mur de bois était assez large pour laisser passer le regard; elle aurait laissé passer le canon du revolver, mais pas les deux à la fois; d'autant moins qu'il était indispensable de voir clairement pour bien viser. Le coup manqué ils étaient perdus. Fallait-il alors entr'ouvrir la porte? N'était-ce pas l'ouvrir à l'ennemi?

Il est vrai que si le tigre voulait pénétrer il abattrait cette porte du moindre coup de patte. Ce n'est pas ce mauvais loquet de bois qui constituait une défense effective. Alors ne valait-il pas mieux tirer dans les meilleures conditions?

Maintenant, le tigre éprouvait les échelons l'un après l'autre avec une majestueuse lenteur et il les montait un à un. L'escalier fléchissait sous son poids énorme.

Sir Arthur eut un instant l'espoir que l'échelle casserait; mais elle était large et résistante malgré sa légèreté; il était bien évident maintenant que le tigre avait flairé le gibier humain et qu'il ne s'en irait pas.

L'esprit et la main fermes, le doigt sur la gâchette, sir Arthur attendait; il faillit tirer... mais il hésita, il préféra laisser le monstre se rapprocher et lui fourrer le canon de son revolver dans la gueule; le tigre montait toujours, mais avec la même lenteur: il avait encore cinq minutes devant lui.

Il profita de ce temps pour se retourner une dernière fois et regarder Valentine. L'éveillerait-il pour qu'elle ne fût pas réveillée en frayeur par le coup de feu?

Valentine était réveillée; son sommeil avait-il pris fin tout naturellement ou bien avait-il été troublé par la respiration bruyante du tigre, par les sifflements gutturaux qui sortaient de sa gorge à chaque aspiration?

Elle s'était levée à demi et était restée sur les genoux; surprise de voir son ami en cette posture défensive, elle était restée immobile et silencieuse. Les craquements prolongés de l'escalier, le souffle puissant de l'assaillant, l'attitude de sir Arthur lui firent comprendre la gravité de la situation.

Sir Arthur lui fit signe de sa main restée libre et il mit dans son regard et dans son sourire toute la ferveur de son amour.

Valentine rendit au jeune homme son geste amical et son sourire; son visage inquiet prit une expression plus calme et ses yeux agrandis par l'anxiété eurent un regard plus doux; lentement, elle aussi, en déplaçant les feuilles une à une, mais cependant assez vite, elle se mit debout; et, avec précaution, pour que pas une lame du parquet ne craquât, elle s'approcha de sir Arthur, si doucement, si doucement qu'il ne l'entendit pas venir.

Arrivée près de lui, elle se baissa et prit la main qu'il avait tendue vers elle; elle la serra en signe d'amitié,

d'encouragement, de confiance, il rendit à la petite main sa douce pression.

Le tigre, d'un échelon à l'autre, se rapprochait. Sir Arthur voyait tout près sa large face, ses narines qui se contractaient, sa gueule entr'ouverte, ses yeux à demi fermés et ses moustaches de poils rudes qui suivaient les mouvements des lèvres découvrant les crocs aigus.

D'un mouvement rapide, le jeune homme détourna à moitié la tête et porta à ses lèvres la petite main qu'il tenait encore; il la pressa avec une émotion qui trahissait un petit tremblement.

Puis il la repoussa, faisant signe à Valentine de s'éloigner et la remerciant d'un geste de cette jolie et délicate pensée qu'elle avait eue de s'approcher de lui au moment du danger.

Le moment d'agir était arrivé; quelques secondes encore et le tigre atteindrait la porte, barrière bien fragile entre lui et les assiégés.

Alors, doucement, calant la porte avec son épaule pour qu'elle ne s'ouvrit pas plus qu'il ne convenait, sir Arthur fit sauter le loquet. Lentement, pour tâcher de tromper le tigre et pour qu'il ne s'aperçut pas que quelque chose bougeait devant lui, lentement, il la laissa s'entre-bâiller; son regard passait par la fente qui s'élargissait peu à peu: la face du tigre était à un mètre à peine de lui; sa gueule soufflait jusqu'à lui son haleine fétide.

Valentine s'était éloignée de quelques pas aussi silencieusement qu'elle était venue; toute palpitante d'émotion et d'effroi, car la situation était grave, elle suivait tous les mouvements de sir Arthur. Elle eut un geste de peur lorsqu'elle le vit entr'ouvrir la porte; mais elle se rassura vite, pensant qu'il ne le faisait pas sans avoir

longuement réfléchi et décidé par de bonnes raisons.

En effet, elle le vit lever lentement son revolver, le canon glissant le long de la paroi de la porte. Le tigre poussa entre ses dents un sifflement de colère: sans doute il avait aperçu son ennemi. Aussitôt, une détonation claqua, immédiatement suivie d'un rugissement formidable.

La porte s'abattit sous un coup de patte furieux; une tête monstrueuse et sanglante parut dans l'encadrement de la porte et comme sir Arthur levait le bras pour lâcher un second coup de feu, les mâchoires puissantes lui saisirent l'épaule et la serrèrent comme dans un étau.

Il y eut une demi-minute de silence terrifiant, suivie d'un fracas épouvantable. Entrée par sa gueule ouverte, la balle avait traversé la tête du tigre, lui faisant une blessure grave, mortelle, mais lui laissant encore, avant la mort, le temps de saisir son ennemi.

Il l'avait saisi et ne desserrait pas son étreinte.

Sir Arthur n'avait pas dit un mot, pas poussé une plainte; il avait, au contraire, gardé tout son sang-froid. Son épaule fracassée entre les mâchoires du monstre, il avait lâché son revolver; l'arme était là, à ses pieds; il essayait de se baisser pour la saisir de la main gauche; mais l'étreinte du tigre ne lui permettait pas un mouvement. Il sentait que ses forces l'abandonnaient et la douleur l'amenait peu à peu à l'évanouissement.

Il tourna la tête du côté de Valentine. Lorsque le tigre avait abattu la porte et saisi son ami, elle avait poussé un grand cri et s'était appuyée, blême et chancelante à la cloison de bois: et elle était restée là, immobile, silencieuse, attendant, impuissante, la fin de cet horrible drame.

Sir Arthur la regarda et leurs regards se croisèrent; il hésitait à parler, à lui demander cette arme qu'il ne pouvait pas ramasser mais qu'elle pouvait lui donner. La faire approcher, n'était-ce pas l'amener sous le danger? D'autre part, tenir cette arme, n'était-ce pas avoir entre les mains la dernière chance de salut.

Il hésitait encore, mais sans rien dire il regarda machinalement l'arme qui était à ses pieds. Elle comprit; elle se baissa, s'allongea sur le parquet et glissa sur les mains et sur les genoux; arrivée à portée du revolver, elle le saisit; à cinquante centimètres de sa tête, la patte du tigre, crispée, toutes griffes dehors, cette patte monstrueuse agrippée au rebord de la cabane; elle en frissonna; elle leva les yeux et rencontra les yeux de sir Arthur; il tendit la main; elle y mit l'arme, et saisissant cette main qu'elle venait d'armer, elle y posa ses lèvres en signe d'admiration pour son courage, de reconnaissance pour son dévouement, de consolation dans la souffrance et peut-être dans la mort. Il eut la force de la remercier par un sourire de ce geste charmant.

Et comme elle s'était reculée lentement, il rassembla ses dernières forces pour élever l'arme à la hauteur de la tête du monstre.

Tout cela avait duré à peine un quart de minute, mais les secondes leur avaient paru à tous les deux effroyablement longues.

Cependant, la blessure du tigre, pour n'être pas immédiatement mortelle, devait amener sa mort. Mal assuré sur cette échelle trop faible pour le poids énorme de son corps et qui commençait à fléchir, il était déjà agité de tremblements qui annonçaient la fin; mais il ne lâchait pas pour cela sa proie. Tout à coup, il se raidit; sa tête

convulsée se releva et sir Arthur fut enlevé de terre. Puis, au milieu d'un craquement effroyable, ils tombèrent tous les deux, pêle-mêle, la bête écrasant l'homme, et ils restèrent tous les deux étendus sur le sol comme ils étaient tombés, immobiles.

Valentine avait poussé un grand cri et était tombée évanouie sur son lit de feuilles mortes.

CHAPITRE IV

Lorsque Valentine ouvrit les yeux elle se sentit vide de forces, d'idées et même de souvenirs. Il lui sembla qu'elle sortait d'un long et douloureux anéantissement, les membres brisés, la tête endolorie, épuisée. Surprise, ne sachant pas où elle se trouvait et comment elle s'y trouvait, elle fixait les yeux droit au-dessus d'elle sans un mouvement, mais en faisant des efforts pour ramener sa pensée à la vie. Mais rien ne surgissait de l'anéantissement dans lequel elle avait été plongée. Elle aurait appris qu'elle naissait à une vie nouvelle ou qu'elle se réveillait dans un autre monde, elle n'en aurait pas été plus surprise...

Cependant ses sens se réveillaient lentement et sa pensée avec eux; elle s'aperçut d'abord qu'elle était dans une salle basse, presque obscure; l'atmosphère en était lourde, chargée de senteurs pesantes et enivrantes où se mélangeaient une odeur de cire qui brûle et des parfums d'encens. La vie lui revenait peu à peu. Elle tendit l'oreille, mais ne perçut aucun son. Avec la vie, la mémoire lui revint mais avec une extrême lenteur; et, chose étrange, ce ne furent pas les événements les plus récents qui se présentèrent les premiers.

Elle revit d'abord son chalet, son intérieur, sa véranda, elle se vit elle-

même, reposant sur sa chaise longue, sous sa tonnelle de plantes vivaces dans l'atmosphère lourde du soir qui tombait. Brusquement, une figure surgit de l'ombre: sir Arthur. Dès lors, cette figure ne la quitta plus; elle le vit assis à ses pieds dans une attitude empressée et respectueuse; elle le revit, debout, en costume de cheval, au pied du perron et elle-même s'avance vers lui en amazone. Il fait encore chaud, mais par moments passe une petite brise qui annonce la fraîcheur du soir. Elle descend vers lui et ils partent à cheval.

Dès lors, tous les incidents de la promenade se présentèrent l'un après l'autre à la mémoire de Valentine, le tronc d'arbre sauté, la lourdeur de l'air annonçant l'orage, la tentative de retour arrêté par l'orage éclatant soudain, leur refuge dans la paillote et leur installation en attendant de pouvoir repartir.

Et ce départ rendu impossible par le mauvais temps qui ne finit pas et la nuit qui s'avance; l'obligation d'attendre là que le jour revienne; et son sommeil sur ce tas de feuilles mortes pendant que sir Arthur veille. Et son trouble, ce trouble qui lui donne le petit frisson, un petit frisson qui n'est pas désagréable de se sentir seule au milieu de la forêt, toute la nuit avec cet homme qui l'aime et qui ne lui déplait pas.

Elle a peur, un peu, qu'il abuse des circonstances étranges et de son trouble et de cet état nerveux que cause la chaleur et l'orage, elle a peur qu'il en abuse pour devenir plus pressant. Elle en a peur et elle le désire presque; s'il le faisait, peut-être l'estimerait-elle moins et cependant, elle regrettait presque qu'il ne le fit pas.

Violemment, elle poussa un cri terrible: la fin tragique de l'aventure ve-

nait de surgir avec une netteté brutale du fond de sa mémoire jusque-là encore embuée: le tigre, son approche lente et inévitable; le sang-froid de sir Arthur, calme, mais impuissant; le coup de revolver qui aurait dû tuer le monstre mais qui ne fait que le blesser et qui lui laisse la force, quoique mortellement atteint, de bondir sur l'homme, de le saisir et après une demi-minute d'indicible terreur, de l'entraîner dans sa chute mortelle pour tous les deux.

Le drame dans tous ses détails passa, cruel et rapide devant ses yeux avec la netteté d'une image sur l'écran.

Elle poussa un cri et s'évanouit de nouveau.

Lorsqu'elle revint à elle après un temps indéterminé, la commotion nerveuse s'était apaisée, la mémoire était de nouveau intacte; les larmes se mirent à couler de ses yeux.

Péniblement, car elle était brisée de fatigue, elle essaya de se soulever. Quelqu'un qu'elle n'avait ni vu ni entendu glissa la main sous ses épaules et l'y aida. Elle regarda autour d'elle; ses yeux s'habituèrent peu à peu à l'obscurité: elle se trouvait dans une salle basse mais assez grande; le jour entra à peine par de petites fenêtres qui devaient être au ras de terre. La faible lueur qui flottait dans la pièce venait plutôt de quelques cierges dont les flammes faisaient des taches de lumière jaunâtre dans l'obscurité mystérieuse de cette chambre; elles montaient immobiles et droites dans l'air épais et lourd.

La pièce était à peine meublée de quelques sièges et de quelques banquettes; par terre quelques nattes tressées sur les grandes dalles de pierre; au fond, une espèce d'autel où brillaient des ornements dorés.

Valentine regarda alors le personnage qui l'avait aidée à se relever. C'était un homme de figure imprécise, la face rasée, petit, sans doute jeune et vêtu d'une longue robe blanche.

Valentine pensa qu'elle était dans un temple et que c'était un prêtre qui se tenait ainsi auprès d'elle.

Elle se tourna vers lui :

— Où suis-je? lui demanda-t-elle.

L'autre ne répondit pas; mais il s'inclina avec un geste large qui conviait la jeune femme à se lever. Elle se tourna à demi et mettant les pieds à terre, elle se trouva assise sur la banquette où elle était tout à l'heure couchée.

Le prêtre s'inclina de nouveau et lui tendit la main comme pour l'inviter à s'y appuyer pour le suivre. Valentine eut un mouvement d'hésitation. Une vague crainte superstitieuse l'envahissait: cette aventure mystérieuse qui suivait le drame de la veille la jetait dans un trouble qui la faisait frissonner.

Cependant, elle n'avait pas d'autre parti à prendre que de se confier au seul être vivant qui se trouvait auprès d'elle. Elle posa le bout de ses doigts sur la main qui se tendait et elle se laissa conduire. Il la mena vers l'autel qui se trouvait au fond de la crypte. Valentine regardait les ornements dorés qui seuls brillaient dans l'ombre.

Arrivé au pied de l'autel, l'homme s'inclina plus profondément encore vers la terre et sa main s'abaissa vers le sol. Valentine suivit du regard cette main qui semblait vouloir lui montrer quelque chose. L'autel était précédé de deux ou trois marches larges et peu élevées; ces marches étaient couvertes de nattes et sur l'une d'elles, la jeune femme distingua une forme humaine immobile, inerte comme un cadavre.

L'émotion qui l'étreignait redoubla; vraiment, ce lieu rempli d'un lourd silence et d'une obscurité presque complète, où elle se trouvait seule avec cet homme inconnu, devant ce vieillard étendu qui paraissait mort, c'était, après l'épouvantable drame de la veille, plus qu'il n'en fallait pour faire frissonner une jeune femme.

Cependant, elle sut garder assez de son sang-froid pour se baisser afin de mieux voir.

Le vieillard ouvrit les yeux qui firent deux taches noires dans son visage blafard entouré d'une grande barbe blanche. Il leva lentement une main décharnée et la tendit du côté de Valentine.

Elle eut un léger mouvement de recul; mais que le vieillard s'en fût aperçu ou non, il tenait toujours la main tendue. Que craignait Valentine? Ce n'était là qu'un vieillard faible et sans doute malade. Et n'était-elle pas en son pouvoir? Elle aurait même été incapable de sortir seule de ce lieu qui paraissait sans issue. Ne l'irriterait-elle pas en ne prenant pas la main qu'il lui tendait.

Elle surmonta sa répulsion et saisit la main: elle était glacée; aussitôt que cette main de cadavre eut saisi la petite main de Valentine, elle l'étreignit comme dans un étau: comme s'il eût eu peur que la jeune femme lui échappât, ou comme s'il eût voulu, se sentant perdu, se cramponner au salut.

Elle ne cherchait d'ailleurs pas à se délivrer; mais le contact de cette main glaciale vint redoubler l'effroi dont elle tremblait.

Cet effroi augmenta encore lorsque le vieillard lui parla avec une voix cavernreuse.

— Femme, tu es ici dans le sanctuaire de la déesse Indra. Celle dont la puissance bienfaisante répand le

bonheur sur la terre. Les heureux sont ceux sur qui elle a laissé tomber son regard; les autres ne connaissent pas le bonheur.

—“Je suis son grand-prêtre et c’est moi qui détiens ses secrets magiques.

—“Et toi, tu es l’élue de la déesse: tu as échappé par sa miraculeuse intervention à une mort qui paraissait certaine et atroce. Ton compagnon seul est mort. . .

Valentine n’espérait certes plus que sir Arthur eût pu échapper à la mort; mais à ces mots qui lui en donnaient la certitude, ses larmes se mirent à couler. Elle porta sa main gauche à ses yeux, car l’autre était toujours solidement maintenue par le vieillard.

Celui-ci cependant continuait après un temps de silence:

—Oui, ton compagnon est mort. Et toi la même mort te menaçait: la déesse t’a sauvée: tu as été trouvée dans la cabane au milieu de la clairière. On a cru d’abord que la vie avait quitté ton corps; mais elle n’était qu’endormie et voilà que tu es revenue à la vie. On t’a amenée ici juste au moment où je vais mourir.

Le vieillard s’arrêta un moment et ferma les yeux comme pour mieux se recueillir, puis il reprit:

— Je vais mourir, mais avant de mourir, je dois, moi, le prêtre, te donner le secret du bonheur, à toi que la déesse a si miraculeusement désignée. Ce bonheur, qui n’est pas le même pour tous, est attiré sur chacun de nous par les amulettes symboliques, les talismans éternels qui concentrent dans leur coeur pétrifié les émanations sublimes de la divinité et dont les reflets sont les reflets de la toute-puissance divine.

—“Parmi eux, je veux te donner le plus puissant, le plus souverain, l’infaillible. Grâce à lui, le malheur s’éloi-

gnera de toi; tu ne connaîtras plus l’adversité et le fuide astral t’enveloppera sans cesse. Quels que soient tes désirs, le Destin sera ton serviteur.

Si Valentine avait entendu ces paroles en toute autre circonstance, sans doute un sourire d’incrédulité eût erré sur ses lèvres; mais dans cette chambre où planait le mystère, dans ces circonstances impressionnantes, dans ce cadre sépulcral, prononcées d’une voix profonde et autoritaires, elles prenaient un caractère troublant et la jeune femme frissonnait, la main toujours tenue par cette main glaciale.

Le vieillard, de son autre main éleva en l’air un petit objet que Valentine ne reconnut pas tout d’abord. C’était une bague, un simple cercle d’or qui portait une pierre noire; et il la tint un moment, la tournant entre ses doigts comme pour la faire miroiter.

Il continua:

—Prends cette bague: c’est le Diamant Noir dont le pouvoir merveilleux t’assurera le bonheur. Lorsque tu auras un désir, prends la bague dans le creux formé par les paumes de tes deux mains réunies, isole-toi dans le silence, ne te laisse distraire par rien et pense fortement à ce que tu désires. La force de ton désir s’unira à la puissance du Diamant Noir et ton désir sera exaucé.

En disant ces mots, de sa main libre, le vieillard passa l’anneau à un doigt de Valentine. Elle se laissait faire, subjuguée, comme si elle eût subi l’ascendant d’une volonté supérieure à la sienne. Lui, cependant, ne lâchait toujours pas la main qu’il tenait et il parla encore.

—Cependant, si effaçable que soit la puissance mystérieuse de ce talisman, elle finit par s’émousser à l’usage; mais il y a un moyen de lui rendre

tout son pouvoir: c'est de toucher avec le Diamant Noir les yeux d'un mort, surtout d'un mort à qui il a appartenu et le plus tôt possible après la mort. Ainsi, je vais mourir; dès que j'aurai rendu le dernier soupir, ferme-moi les yeux avec le Diamant.

Aussitôt après avoir prononcé ces paroles, le vieillard porta à sa bouche le chaton d'une bague qu'il portait à l'autre main. Immédiatement, il se mit à frémir, ses yeux se révoltèrent, de longues convulsions secouèrent son corps long et maigre.

Tremblante de peur, mais clouée sur place par la stupeur, Valentine regardait ce spectacle effrayant et ne trouvait pas la force de s'enfuir. Ou bien était-elle retenue là par une puissance supérieure qui l'obligeait même malgré elle à obéir aux paroles du vieillard.

Cependant, ses convulsions se faisaient plus lentes et moins violentes; si vraiment il allait mourir, la mort approchait. Valentine restait toujours là, immobile et glacée. Enfin, les convulsions ne furent plus que des frémissements brefs qui s'espacèrent de plus en plus, un soupir profond, et le long corps resta immobile pour toujours.

Il sembla à Valentine que cette immobilité était plus effrayante encore que les mouvements convulsifs; elle ramena ses bras sur sa poitrine et se ramassa pour ainsi dire sur elle-même pour retenir sa raison ébranlée par ces secousses successives.

Puis, ne sachant presque plus ce qu'elle faisait, agissant comme dans un rêve ou comme en état d'hypnose, comme si les yeux morts du vieillard l'attiraient par une irrésistible puissance, elle avança la main vers son vi-

sage desséché, et par deux fois, baissa ses paupières avec le Diamant Noir.

Mais, dès qu'elle eut fini, comme si elle se réveillait d'un affreux cauchemar, comme si la conscience de la réalité lui fût revenue, elle poussa un cri et se retourna. Là-bas dans le fond une porte ouverte dessinait un carré moins sombre; Valentine se précipita et s'enfuit de ce lieu de mystère et d'horreur.

CHAPITRE V

Valentine de Brindel décida de rentrer à Paris.

La nuit tragique qui avait vu la mort de sir Arthur avait ébranlé ses nerfs tellement que le séjour de l'Inde lui était devenu impossible. Maintenant que le jeune homme n'était plus auprès d'elle, elle s'apercevait qu'elle lui était attachée plus qu'elle ne le croyait elle-même.

Dans sa villa cachée dans la verdure, lorsqu'elle venait s'asseoir sous sa véranda ombragée de plantes grimpanes, elle se sentait envahir par une indicible tristesse. Chaque fois que la porte s'ouvrait, chaque fois que le pas d'un visiteur faisait crisser le sable de l'allée, Valentine croyait voir et entendre sir Arthur et elle avait un petit mouvement d'effroi, comme si elle l'attendait vraiment, comme si elle avait oublié que le malheureux était mort sous ses yeux...

Mais cette illusion ne durait qu'une seconde; vite, la douloureuse réalité s'imposait et la jeune femme versait des larmes et tombait dans un abattement qui l'accablait le reste de la journée.

Et le lendemain, les mêmes circonstances se renouvelaient.

Le danger qu'elle avait couru elle aussi l'avait fortement impressionnée:

elle avait vu le tigre à deux pas d'elle et si la blessure du monstre eût été un peu moins grave, s'il avait eu un point d'appui un peu plus solide que le fragile escalier, nul doute qu'il n'eût lâché sa première victime pour bondir sur le nouvel être vivant qui se présentait.

Aussi, Valentine était devenue peureuse; ayant échappé à ce premier danger, elle craignait toujours de se trouver en présence d'un second; elle n'osait plus s'aventurer dans la forêt et, la nuit, lorsque les meubles ou les cloisons faisaient entendre de légers craquements, elle croyait entendre craquer l'escalier sous le poids du tigre dans la nuit tragique et elle se cachait sous ses couvertures pour ne pas voir à deux pas d'elle la tête monstrueuse hérissée de poils raides et exhalant une odeur fétide.

Devenue ainsi une perpétuelle angoisse, la vie devenait impossible et Valentine serait tombée malade à bref délai. Elle le comprit et se hâta de prendre ses dispositions pour quitter cette terre devenue pour elle une terre d'épouvante.

D'ailleurs, rien ne l'y attachait particulièrement. Elle avait un cercle d'amis, mais plutôt des relations que de véritables amis, et la peine qu'elle aurait à les quitter serait vite dissipée.

Celui auquel elle tenait le plus était précisément sir Arthur.

Le malheureux avait été retrouvé au lendemain du drame, à demi écrasé sous le corps du tigre qui l'avait entraîné dans sa chute et le tenait encore entre ses terribles mâchoires. On eut de la peine à le dégager sans le déchirer davantage; la blessure était horrible; l'épaule et les plus hautes côtes étaient fracassées et la poitrine ouverte...

Valentine mit ordre à ses affaires, annonça son départ à ses amis; la veille, elle alla dire un dernier adieu, donner quelques larmes et quelques fleurs, à celui qui l'avait protégée du terrible danger; puis elle gagna Calcutta où elle devait s'embarquer.

* * *

Le navire qui emportait Valentine traçait un rapide sillage à travers l'océan Indien. L'existence à bord était agréable et diverse. Les passagers réunis dans l'espace relativement étroit d'un bateau n'ont pas d'autre ressource pour se distraire que les amusements qu'ils peuvent se donner eux-mêmes. Ils n'y manquent pas; si les uns aiment la lecture ou le jeu, d'autres préfèrent le bal, les fêtes travesties, les représentations théâtrales.

C'est une occupation que de les organiser et un plaisir d'y assister.

Ce changement d'existence, ces fêtes perpétuelles avaient amené un changement heureux dans l'esprit de Valentine. Elle était encore à un âge où les impressions ne sont pas très durables, surtout les impressions tristes; la vie et la jeunesse reprennent leurs droits et le souvenir du malheur s'atténue assez rapidement.

D'autant plus vite que le malheur n'était pas pour elle très profond.

Aussi était-elle une des plus actives lorsqu'il fallait organiser un divertissement.

Elle avait fait la connaissance sur le bateau d'un homme jeune encore et qui était le type parfait du gentilhomme français: M. de Joncières. Assez grand, de belle prestance, toujours habillé avec une élégance qui ne trahissait pas la recherche, M. de Joncières, Hubert, faisait un voyage qui

avait pour lui un double agrément : d'abord le voyage lui-même qu'il accomplissait dans les meilleures conditions de luxe et de confort—et ensuite, le but du voyage qui était d'aller recueillir un héritage considérable.

Le père de Hubert était un vieux gentilhomme qui n'avait recueilli de l'ancienne fortune familiale qu'un vieux manoir et tout autour quelques terres dont le produit suffisait à les faire vivre, lui et sa famille. Lui-même s'en contentait.

Il n'avait pas de revenus suffisants pour vivre à Paris d'une vie large et brillante, pour soutenir l'éclat du nom ; eh bien ! il vivrait au fond de sa province de la vie du gentilhomme campagnard. Il aimait mieux cette vie solide, confortable et plus large, qu'une existence parisienne insuffisante et pleine de soucis.

D'ailleurs, ses goûts et son humeur s'en accommodaient parfaitement. Lorsqu'il avait fait un tour dans ses terres et dans ses bois, il rentrait chez lui et, dans une pièce qu'il avait fait aménager en cabinet de travail, il se faisait allumer un bon feu, et confortablement installé dans son fauteuil, il lisait les ouvrages anciens et les publications modernes.

Mais il avait un frère et ce frère ne se contentait pas du tout de cette existence paisible. Il avait l'humeur vagabonde, il aimait le bruit, le mouvement, la vie agitée ; aussi il se dépêcha de rassembler ce qui lui revenait de l'héritage paternel et, tandis que son frère aîné gardait le manoir et s'y installait, s'y mariait, le cadet, son héritage en poche, partait pour Paris.

La vie de Paris eut vite fait de fondre le petit patrimoine du jeune homme. Il était venu avec l'intention de chercher une situation lucrative, mais

tant qu'il se sentait de l'argent en poche, il ne se pressait pas : la vie était belle, facile, à quoi bon se donner du souci ! ne serait-il pas toujours temps lorsque le portefeuille serait vide.

Ce jour arriva et notre prodigue se vit dans l'obligation un beau matin, de se prendre la tête entre les mains et de chercher le meilleur parti à prendre. Il avait pu faire une bêtise, mais au fond, il ne manquait ni de tête, ni de cœur.

Faire des dettes ? Ce moyen lui répugnait et d'ailleurs qui donc lui aurait prêté puisqu'il n'avait aucune garantie derrière lui.

Avoir recours à son frère qui vivait tranquillement là-bas dans son manoir ? Mais son frère n'avait que sa part d'héritage comme il avait eu la sienne lui-même qu'il venait de gaspiller. Il s'était marié là-bas, Hubert venait de naître. Non, il avait trop de fierté pour s'adresser à son frère.

Entrer dans une administration et gagner deux cents francs par mois dans un bureau sans air et sans lumière, à faire des écritures tout le jour ? A cette idée, il pouffa de rire...

Il fallait cependant bien faire quelque chose pour se tirer d'affaire. Il songea alors que puisqu'il lui fallait adopter un travail pour vivre, il fallait le choisir tel que non seulement il lui assurât le pain quotidien, mais qu'il y trouvât quelque chance de faire fortune ; il songea que cette chance, il la rencontrerait bien plus facilement aux colonies qu'en France et il se présenta à la Compagnie des Indes.

Ce grand garçon solide, à l'allure intelligente et décidée fut agréé sur-le-champ : il alla dire adieu à son frère et à son petit neveu et il s'embarqua.

La compagnie et lui-même avaient fait une bonne affaire. Il se mit rapidement au courant du trafic, il montra des qualités de décision et d'initiative qui le firent monter rapidement; puis il fit du commerce pour son propre compte et amassa en vingt ans une fortune considérable.

Cependant là-bas, en France, le petit Hubert grandissait; son père qui travaillait toujours lui donnait une instruction solide et sa mère cultivait en lui les qualités de douceur, de grâce qui étaient les siennes. Lorsqu'il fallut se décider à choisir une carrière il voulut entrer dans l'administration. La chose fut facile avec les vieilles relations que la famille de Joncières avait gardé à Paris.

Quelques années passèrent encore, Hubert montait en grade tout doucement et, aux Indes, l'oncle augmentait toujours sa fortune. Cependant il se faisait vieux, les soucis des affaires l'avaient usé et depuis assez longtemps déjà, il parlait dans toutes ses lettres de réaliser sa fortune, et, puisqu'il ne s'était pas marié, de venir en jouir tranquillement auprès de son frère dans le vieux manoir où il avait passé son enfance.

Il s'y décida enfin, mais trop tard. La mort le surprit quelques jours avant la fin de ses opérations commerciales et financières. Lorsque la nouvelle de sa mort parvint à son frère et à son neveu de France, ceux-ci tinrent conseil et ce qui leur parut de mieux à faire fut que l'un d'eux partit pour les Indes afin de terminer la réalisation de cette fortune considérable qui leur arrivait et de porter les regrets de la famille sur la tombe de celui qui les enrichissait ainsi.

Son père se trouvant trop vieux pour faire ce voyage, ce fut Hubert qui fut

chargé d'aller recueillir l'héritage de son oncle et fleurir sa tombe.

Il partit donc, fit un bon voyage et termina les affaires en cours; ce fut vite fait car elles étaient en bon ordre: l'héritage qui leur arrivait ainsi dépassait trois millions. c'était plus qu'il n'en fallait pour assurer à la famille une existence exempte de soucis. Puis, les affaires terminées, Hubert alla une dernière fois déposer des gerbes sur la tombe de son oncle et lui dire, au nom de toute la famille, un dernier adieu. Il le fit avec émotion, certes, mais le chagrin que lui causait cette perte était plutôt le reflet de la douleur de son père que son chagrin personnel; car si un parent est toujours un parent, d'autre part, il n'avait jamais connu cet oncle qui s'était expatrié alors qu'il avait deux ou trois ans à peine. Son chagrin ne s'accompagnait d'aucun souvenir.

Les affaires en ordre et ses derniers devoirs remplis, Hubert s'embarqua à Calcutta pour revenir en France, précisément sur le bateau où Valentine de Brindel avait pris passage. Là, la vie est presque commune; les rencontres sont de tous les instants: à table, sur le pont où l'on se promène par les soirs de beau temps, où l'on s'assied l'un auprès de l'autre pour causer, pendant ces soirées de fêtes qui se prolongent souvent très tard dans la nuit. Hubert de Joncières avait tout de suite remarqué Valentine de Brindel. La beauté calme et pure de la jeune femme avait dès la première rencontre fait une impression très profonde sur l'esprit du jeune homme. Il chercha à la rencontrer le plus souvent possible, à causer avec elle et il fut tout de suite charmé de son intelligence et de son esprit comme il l'avait été de sa beauté.

Rapidement, la banalité des premiers entretiens fit place à une conversation plus sérieuse, plus intéressante où les idées prirent la place des lieux communs. Ils se découvrirent des goûts semblables, Hubert donna à Valentine des nouvelles de Paris qu'elle avait quitté depuis longtemps, enfin, il s'établit entre eux deux une intimité, un plaisir d'être ensemble qui fit que bientôt on ne les vit plus l'un sans l'autre, voisins à table, se promenant ensemble et assis aux mêmes heures, côte à côte, sous la tente du pont, causant et ne se souciant point des autres présences autour d'eux.

L'amour n'était point encore en tiers avec eux; mais s'il n'était pas dans leurs paroles, il montait peut-être doucement dans leurs coeurs et s'y enracinait, à leur insu, comme une jeune plante vivace que l'on ne découvre, qui ne montre que lorsqu'elle est solidement fixée.

En effet, dans l'attitude de Hubert, dans son assiduité auprès de Valentine tout décelait l'amour. Pourquoi ne parlait-il pas? Timidité peut-être, crainte d'effaroucher la jeune femme, peur de la voir s'éloigner de lui et de voir cesser cette intimité charmante, cette amitié d'homme à femme qui est un état si délicieux et d'autant plus durable que les inquiétudes d'amour ne viennent pas les troubler.

Hubert et Valentine causaient ce soir-là comme ils en avaient l'habitude, isolés dans un coin du pont; l'atmosphère était lourde, brûlante. Valentine accablée s'était allongée sur sa chaise de toile; Hubert était assis auprès d'elle; de longs silences coupèrent leur conversation. D'une main, Valentine agitait par instants un éventail pour renouveler l'air autour d'elle; mais l'air qui arrivait sous l'aile

mobile de l'éventail était aussi accablant, et elle s'arrêtait découragée.

Son autre main était nonchalamment allongée sur l'accoudoir de sa chaise longue: Hubert depuis une minute regardait cette main blanche, fine, aristocratique.

—Quelle bague étrange vous avez là, madame? dit-il.

Elle tourna la tête vers lui et sourit; mais soudain son sourire se figea et une ombre passa sur son front: les circonstances tragiques et mystérieuses qui l'avaient mise en possession de cette bague passèrent devant ses yeux et ramenèrent à son esprit des souvenirs douloureux.

—Oui, n'est-ce pas, répondit-elle, elle est étrange; et si vous saviez comment elle est à mon doigt, vous la trouveriez plus étrange encore.

—Vous piquez ma curiosité, répliqua Hubert dans l'espoir de savoir l'histoire.

—Peut-être plus tard, je vous raconterai cette aventure; mais maintenant, il est encore trop tôt; les événements sont trop récents et j'ai encore trop présent à la mémoire la vision effrayante de celui qui me l'a donnée et la suite des circonstances dramatiques...

—Ah! c'est un cadeau, insista Hubert.

—Oui, c'est un cadeau, répondit Valentine en hochant la tête au souvenir de l'aventure fantastique qui l'avait amenée en présence du vieux prêtre hindou et du pouvoir surnaturel qu'il donnait au Diamant Noir; c'est un cadeau, répéta-t-elle, avec un sourire profondément triste.

—C'est égal, dit Hubert, celui qui vous a choisi et donné ce bijou n'a pas mes goûts. Je n'aurais jamais acheté cette pierre noire.

— Pourquoi? N'est-elle pas belle et pure; n'est-elle pas originale.

— Si, elle est très belle et très originale, trop peut-être... j'aurais préféré une perle de couleur... mais je vois que vous l'aimez et que vous y tenez beaucoup... vous ne la quittez pas et vous n'en portez jamais d'autre à la main gauche.

— J'y tiens en effet beaucoup, répondit Valentine, et je ne la quitte jamais...

— Sans doute en souvenir de celui qui vous l'a donnée.

Valentine sourit; c'était la première fois que Hubert avait un mot qui trahissait l'attachement qu'il avait pour elle. Et avant de manifester cet attachement lui-même, il avait un mot d'amertume à l'adresse de celui de qui la jeune femme avait accepté cet hommage; car il avait prononcé ces derniers mots sur un ton de dépit. Valentine sourit à l'évocation de "celui" qui lui avait donné la bague et à la jalousie qu'il pouvait faire naître dans l'esprit de Hubert.

— Elle répondit, moins pour répondre à Hubert que pour se parler à elle-même en suivant sa pensée et son souvenir:

— Oui, je ne la quitte jamais en mémoire de celui qui me l'a donnée... je l'ai vu cinq minutes à peine celui qui me l'a donnée... il était étendu sur son lit de mort... si toutefois on peut appeler un lit quelques nattes sur les degrés d'un escalier de pierre... oh! cinq minutes à peine... juste le temps de me dire quelques paroles qui resteront pour toujours gravées dans ma mémoire... oh! oui, toujours, car elles ont pour moi une importance inappréciable et elles ont été prononcées dans des circonstances qui marquent sur l'esprit une empreinte inef-

façable... il avait l'aspect d'un vieillard qui était avancé aux extrêmes limites de l'âge humain et qui paraissait éternel... La peau de son visage et de ses mains était parcheminée, une grande barbe blanche encadrait ce visage jauni... tout ce qui lui restait de vie s'était réfugié dans ses yeux qui brillaient dans l'ombre... j'étais devant lui pour la première fois, à la suite d'une aventure dramatique... Pourquoi m'adressa-t-il des paroles mystérieuses, pourquoi est-ce à moi qu'il a donné cette bague... je ne me l'explique pas... je ne vois là qu'un hasard ou une volonté supérieure... Il prononça quelques paroles, glissa l'anneau à mon doigt et mourut... Selon sa volonté, je lui fermai les yeux et je m'enfuis... je me demande encore aujourd'hui comment j'ai résisté à ces secousses...

Remontant du fond de ces souvenirs et revenant de la profonde pagode hindoue sur le pont du navire qui les emportait, Valentine tourna la tête vers Hubert.

— Tout cela est troublant, en effet, dit-il; mais je ne comprends pas...

— Ne me demandez rien de plus, mon ami, interrompit-elle; moi non plus, je ne comprends pas; il y a dans toute cette histoire une part d'inconnu et de mystère qui m'échappe à moi-même qui en ai été le témoin et pour ainsi dire l'objet et qui me trouble encore lorsque j'y pense comme aujourd'hui... et à un point que j'ai parfois la tentation de jeter à la mer cette bague qui me la rappelle; mais je suis retenue par une crainte superstitieuse et il me semble que le malheur fondrait sur moi si je m'en séparais. Aussi, quoiqu'elle ne vous plaise pas, je la garde...

Cette remarque légèrement malicieuse chassa les souvenirs de Valen-

tine et les ramena, elle et lui, au moment présent. Ils regardèrent autour d'eux, comme si ce retour au passé les avait éloignés du lieu où ils se trouvaient.

Elle, absorbée par cette évocation et lui, écoutant avidement ses paroles, n'avaient pas remarqué l'agitation qui régnait sur tout le navire. Les hommes d'équipage allaient et venaient, le sifflet du maître commandait la manoeuvre; la sirène poussa son hurlement sinistre: Hubert et Valentine s'aperçurent alors qu'ils étaient presque seuls sur le pont, et, levant les yeux, ils virent que le ciel s'obscurcissait et prenait des teintes de plomb qui annoncent l'orage.

Brusquement, un éclair déchira l'air suivi d'un terrible coup de tonnerre; le vent s'éleva et la pluie se mit à tomber subitement avec une extraordinaire violence.

— Je crois qu'il vaudrait mieux descendre, dit Hubert.

— Je le crois aussi, dit Valentine.

Rapidement l'ouragan acquit une force effrayante, le navire fuyait, craquant de toutes ses jointures, la mer roulait avec des bruits épouvantables; les passagers qui n'avaient pas regagné leurs cabines étaient réunis dans les salons; ils avaient d'abord essayé de se distraire pour oublier le mauvais temps qui les menaçait et le danger toujours à craindre. Une jeune femme était au piano; quelques couples dansaient; mais cette tentative d'amusement contrastait avec la menace de la tempête; on sentait qu'elle n'était pas sincère et que malgré les apparences de tranquillité, l'inquiétude étreignait le coeur des plus calmes.

L'ouragan redoublait de violence et la mer était de plus en plus démonté. En cas d'accident serait-il possible de mettre les canots à la mer? On com-

mençait à penser aux ceintures de sauvetage.

Valentine qui était assise auprès de Hubert, se leva.

— Vous partez? demanda-t-il.

— Oui, dans ma cabine... quelques instants.

Il se leva avec elle et la prit par le bras pour la guider; à la porte de sa cabine, il lui serra la main longuement, comme pour l'assurer de son dévouement; puis, au lieu de gagner à son tour sa cabine qui était trop éloignée, il revint au salon le plus proche pour être plus tôt prêt à voler au secours de la jeune femme en cas de danger.

Elle, cependant, dès qu'elle se fut enfermée chez elle, s'appuya à sa couchette et concentra sa pensée à la fois, sur l'aventure mystérieuse de la pagode hindoue, et sur le danger présent.

Puis, elle tira de son doigt l'anneau au Diamant Noir, elle le mit dans le creux de sa main gauche et rabattit sa main droite sur lui pour l'enfermer.

Et elle resta immobile, la pensée uniquement attachée à son désir; elle tomba alors dans une sorte de demi-sommeil, la notion du temps s'effaça de son esprit, inconsciente, comme sous la domination d'une puissance supérieure.

Lorsqu'elle sortit de cet état pour reprendre conscience de la réalité, le vent soufflait toujours avec assez de violence; mais la tempête s'apaisait peu à peu et elle se calma tout à fait avec le lever du jour.

CHAPITRE VI

Lorsqu'elle fut arrivée à Paris, Valentine s'accorda quelques jours de repos bien nécessaires après un voyage si long et si émouvant. Hubert au-

rait bien voulu ne pas la quitter, car il avait voyagé avec elle jusqu'à Paris; mais il était obligé d'aller auprès de ses parents pour rendre compte de son voyage et prendre des dispositions pour la situation nouvelle que faisait à la famille cette fortune qui lui arrivait.

Il fit promettre à Valentine de lui permettre de la revoir et se promit à lui-même d'abrèger son séjour loin de Paris. Et pour être bien sûr d'y revenir et d'y rester, il déclara à ses parents que, malgré cette fortune, il ne voulait pas vivre oisif et qu'il garderait sa place dans l'administration. Il le fit d'autant plus volontiers, que son travail n'était pas accablant et lui laissait des loisirs très suffisants.

Dès qu'il fut rentré à Paris, il alla rendre visite à sa belle amie. Il la trouva prête à sortir.

— Déjà de retour! s'exclama-t-elle.

— Déjà! Je ne peux pas vivre loin de vous.

Elle laissa passer l'allusion sans la relever.

— Je sortais. Voulez-vous venir avec moi?

— Quelle question! Si je ne dois pas être importun?

— Si vous deviez être importun, je ne vous l'aurais pas offert. Vous devez connaître ma franchise et ma netteté.

— Sans doute. Alors, je viens.

— A votre tour. Savez-vous où je vous emmène?

— Qu'importe! puisque vous y venez aussi.

— Imprudent. Vous vous imaginez déjà une promenade d'agrément. Vous nous voyez déjà tous les deux remontant les Champs-Élysées, ou en voiture vers Armenonville. Détrompez-vous, cher ami, je vais... à la recherche d'un logis.

— D'un logis?

— Mais oui; cela vous défrise un peu! Tant pis pour vous. Vous vous êtes engagé. Venez maintenant.

— Je ne me dédis pas et je ne me plains pas. Cherchons un logis et puisque vous m'emmenez, peut-être me demanderez-vous mon avis.

— Peut-être.

— Alors, je tâcherai de vous décider pour un appartement qui vous plaise, à vous sans doute; mais qui me plaise à moi aussi.

Pour la seconde fois, Valentine laissa glisser l'allusion.

— Ce mot-là pose la première question, dit-elle, un appartement ou bien un petit hôtel, un pavillon avec jardin. Un pavillon a des inconvénients, mais je tiendrais beaucoup au jardin...

Ils devisèrent ainsi, cheminant doucement, levant la tête vers les écriteaux au-dessus des portes; ils allaient, jeunes, élégants, heureux tous les deux, intelligents et assez instruits pour que la conversation fut intéressante et variée. Ils parcoururent un quartier de Paris, prirent des notes et des adresses, mais ne trouvèrent rien qui donnât à Valentine entière satisfaction.

— Ce sera pour demain, dit Hubert en la raccompagnant chez elle.

— Demain ou après-demain. Certes, il me tarde d'être chez moi, installée, car cette existence d'hôtel ne me plaît guère; mais je ne veux cependant rien faire à la précipitée pour être obligée de déménager ensuite. J'aime mieux prendre mon temps et me fixer d'une façon définitive.

— Et vous avez bien raison. D'ailleurs chercher comme nous le faisons n'a rien de désagréable. Vous êtes-vous ennuyée aujourd'hui?

— Pas une minute.

— Alors nous recommencerons. Demain?

— Si vous voulez. Je vous attends à trois heures.

Hubert s'inclina sur le gant parfumé, y posa longuement les lèvres et s'éloigna le coeur gonflé d'une émotion qui n'avait plus qu'un pas à faire pour s'appeler de l'amour.

Il revint le lendemain et ils recommencèrent leur tournée de recherches; puis le surlendemain...

Un jour, ils tombèrent en arrêt devant un petit hôtel si joli, si coquet, que Valentine ne put s'empêcher de s'écrier:

— Cette fois, voilà mon affaire!...

Une façade assez étroite, mais de proportions très justes et très harmonieusement dessinée en lignes droites; sobre, presque sévère, mais d'un ensemble parfait. Ils entrèrent. La disposition intérieure était aussi exacte que l'apparence extérieure. L'architecte avait tiré un bon parti d'une place un peu restreinte; et cet hôtel, qui n'était pas grand, réunissait bien à leur place toutes les commodités désirables.

Valentine était enohantée; la cuisine était exactement où elle l'aurait voulue; la salle à manger était au rez-de-chaussée; un rez-de-chaussée sur-élevé, presque un entresol et s'ouvrait par une porte-fenêtre sur un large perron, presque une terrasse qui descendait par quelques marches dans le jardin: une pelouse, quelques plates-bandes, le tout ombragé par deux magnifiques marronniers.

Valentine en fit le tour en battant des mains, heureuse comme un enfant. Le salon également excita sa joie et son admiration.

— Mais venez donc voir, cria-t-elle à Hubert, venez donc voir M. de Joncières... c'est pour moi, je vous dis

que c'est disposé exprès pour moi. Là, mon piano; là, ma vitrine...

Elle fit de tour complètement. Au-dessus, les chambres, la salle de bains délicieusement installée; rien n'était oublié...

Hubert joignait son admiration et son approbation; décidément, ce petit hôtel était une trouvaille, un petit bijou. Valentine l'arrêta sur-le-champ et déclara que le lendemain elle enverrait le tapissier pour l'aménagement, tellement elle avait peur de se le voir enlever et tellement elle avait hâte d'y être chez elle.

A partir de ce jour, elle fit trotter Hubert: c'était pour le peintre, pour le choix des papiers, des tentures, le tapissier, les rideaux...

— Hubert, je vais demain matin choisir le tapis pour le salon, il faut venir avec moi, soyez là de bonne heure, n'est-ce pas...

D'autres fois, c'était lui qui avait fait une découverte.

— J'ai vu une bergère Louis XVI... une petite merveille: il faut venir la voir; je viens vous chercher.

Enfin ce furent quelques jours d'affolement, de courses, d'achats, de commandes, de marches et de démarches. Grâce à leur activité à tous les deux, les travaux furent poussés très rapidement; un mois après, tout était fini.

Cet après-midi, un bel après-midi d'automne, Valentine se préparait à sortir: depuis hier, il n'y avait plus un seul ouvrier dans son hôtel, tout était en place, tout était en ordre; le jardin lui-même avait été peigné, les plates-bandes garnies de chrysanthèmes, les allées ratissées. Valentine attendait Hubert qui devait aller avec elle faire le dernier tour, jeter le dernier coup d'oeil avant l'installation.

Il était l'heure et Hubert n'était pas là. C'était bien la première fois qu'il laissait passer la minute fixée. Valentine remarqua ce retard précisément parce que c'était la première exception. Elle glissa un premier gant avec une lenteur calculée. dix minutes, Hubert n'était toujours pas arrivé. Deuxième gant. Ah! on sonne. C'est lui. Non. Un petit bleu; il est malade depuis hier soir; il ne peut pas venir; il a attendu le dernier moment pour prévenir Valentine, car il espérait aller mieux et venir tout de même. Mais décidément il ne peut pas. Pauvre Hubert; il faut qu'il soit bien mal pour renoncer ainsi à la promenade avec son amie. En effet, le médecin qui est venu ce matin le consigne à la chambre et même au lit. D'ailleurs lui-même ne se sent pas bien du tout, pas de forces, mauvaise mine, il a de la peine à terminer cette lettre et il va se coucher. Que Valentine l'excuse.

Pauvre Hubert! Quel dommage, Valentine elle-même se faisait une petite fête de l'emmener faire ce dernier tour pour voir si tout y était, si tout était bien à sa place et puisque ce pauvre garçon l'avait tant aidée, puisqu'il avait été à la peine, il fallait bien qu'il fût à l'honneur.

Ils auraient ensuite dîné ensemble, ils auraient choisi une date pour pendre la crémaillère, ils auraient arrêté la liste des invités... et puis voilà qu'il est malade! Quel maladroit!

Valentine se décide à sortir seule; mais elle se sent toute désorientée; il lui manque son compagnon fidèle.

L'air est assez vif; nous sommes à l'hiver bientôt, mais le temps est beau et sec; la marche est excellente; elle va à pied.

Moulée dans son tailleur violine, le double renard argenté sur les épaules

et un amour de petit chapeau sur les ondes soyeuses de ses beaux cheveux noirs, elle s'achemine par les boulevards et la rue de la Paix vers son petit palais. Elle prend cette allure empressée spéciale aux gens qui n'ont rien à faire. Son petit pas nerveux et allègre fait sonner sur le pavé les talons hauts de ses hautes bottes.

Décidément le temps est excellent pour la marche.

Elle va, s'arrête à une devanture pour examiner une étoffe nouvelle, une fleur, un meuble ancien, puis elle repart. Une glace la tente; elle s'accorde en passant un regard satisfait: le regard d'une jolie femme à son image; oui, vraiment, elle est jolie, elle est jeune, elle est bien portante, elle est riche, la vie est bonne...

Et ce maladroit d'Hubert qui est malade!

Valentine va toujours; les femmes la suivent d'un regard d'envie et les hommes d'un regard d'admiration chargé de désirs. Celui-ci la regarde particulièrement; il a même eu en passant auprès d'elle un mouvement comme pour s'arrêter, une hésitation; puis il a passé. Il file devant elle; Valentine le regarde s'en aller; et il lui semble que cette silhouette ne lui est pas inconnue.

La silhouette ralentit le pas : sans doute elle a des remords: elle veut voir une seconde fois cette jolie femme qu'elle a à peine entrevue, étant passé trop vite.

La silhouette s'arrête devant un magasin et a l'air de contempler attentivement les marchandises en devanture; mais cela lui importe peu; et c'est simplement pour glisser plus facilement un regard en arrière vers la jeune femme qui vient.

Cette fois, le regard est décisif ; la silhouette se retourne, met le chapeau à la main et s'avance vers Valentine. Un large sourire éclaire son visage : elle questionne quoiqu'elle soit sûre à l'avance.

—Madame de Brindel?

Maintenant qu'elle voit le visage de face, les souvenirs reviennent à Valentine et elle s'écrie :

—Oh! le baron Brochard!...

— Mais oui, madame, infiniment heureux de vous rencontrer, mais qui était loin de s'attendre à cette bonne fortune. Il y a si longtemps qu'on ne vous a pas vue à Paris.

—Il y a bien longtemps, en effet, baron; j'ai fait de longs voyages et j'ai même fait un séjour aux Indes.

—Aux Indes ! Mais vous devez avoir des impressions et des souvenirs admirables à raconter. Vous me raconterez, n'est-ce pas, madame?

—Je vous raconterai si vous voulez, mais plus tard; j'ai en effet des souvenirs variés et pathétiques. Je crois que peu de voyageurs en ont d'aussi émouvants que les miens.

Et, en disant ces mots, Valentine accordait un regret à sir Arthur qui reposait là-bas et touchait, à travers son gant, le Diamant Noir du grand-prêtre.

—Diable, continuait le baron, vous m'intriguez.

—Mais, plus tard, baron, beaucoup plus tard. Pour le moment je m'installe à Paris.

—J'aurai donc le plaisir de vous revoir et souvent, j'espère.

—Sans doute.

—Maintenant, par exemple.

—Si vous voulez, baron. J'allais précisément jeter un dernier coup d'oeil à mon nouveau domicile avant de m'y installer. J'attendais un ami

qui devait m'y accompagner et voilà qu'il est malade. Privé d'un compagnon, le ciel m'en envoie un autre.

—Je ne suis donc pas importun.

—Au contraire, si vous n'avez pas mieux à faire, venez avec moi. J'aime mieux cela que d'aller seule. Et puis, vous avez le goût sûr, baron, vous me direz si tout est bien, vous critiquerez.

—Oh! madame, votre goût est aussi bon que le mien et puisque vous avez présidé à l'installation, elle doit être délicieuse.

—Sans doute, mais vous penserez peut-être à certaines choses auxquelles je n'ai pas pensé.

Ils cheminèrent ensemble, causant de mille choses diverses, et du passé, du temps où Valentine était mariée. Le baron Brochard était un ami de son mari; il fréquentait la maison; comme il n'était pas lui-même marié, il venait s'asseoir fréquemment à leur table.

Puis Valentine était partie. Les relations rendues difficiles par ses déplacements perpétuels, s'étaient peu à peu relâchées et avaient fini par cesser tout à fait.

Le hasard, qui parfois fait bien les choses, venait de les remettre en présence et ils en étaient très heureux tous les deux, elle, de trouver un vieil ami qui lui avait toujours été très sympathique, et lui, de revoir de nouveau dans sa vie, cette jeune femme jolie et charmante.

Ils arrivèrent bientôt au petit hôtel de Valentine. Elle lui en fit les honneurs et il admira comme il convenait une installation où le confortable s'alliait au meilleur goût. Comme il était lui-même très entendu, il rectifia quelques détails mais plutôt pour montrer que son admiration n'était pas une admiration de commande.

—Voilà, baron, dit-elle ; maintenant, quand vous voudrez me voir, vous saurez où me trouver.

—Je vous demanderai la permission que ce soit souvent.

—Avec plaisir. Je vous présenterai mon ami Hubert de Joncières.

—Celui qui est malade.

—Précisément. Et bien mal à propos. Figurez-vous que nous devons aujourd'hui fixer une date pour prendre la crémaillère et dresser la liste des invitations. Eh bien, vous serez le premier, baron.

—Merci, madame, je n'y manquerai pas.

—Et vous nous aiderez aussi.

—Avec plaisir.

—Eh bien, nous allons prendre un prochain rendez-vous.

Ils s'en retournaient tous les deux, causant de la petite fête projetée et cherchant parmi les anciens amis ceux à qui il était bon et agréable de faire savoir le retour de Valentine, ceux qu'il convenait d'inviter. Des noms étaient prononcés; les uns étaient retenus, les autres bannis.

Ils se séparèrent après avoir pris rendez-vous pour le surlendemain.

Deux jours après, lorsque le baron revint, il trouva la jeune femme assez inquiète. Elle n'avait pas eu de nouvelles de Hubert, et elle s'en était profondément émue. Souvent, la banalité courante des relations couvre les sentiments d'une couche grisâtre et uniforme qui dissimule leur vivacité; survienne un accident: maladie, séparation, mort, on est tout surpris de trouver sous cette couche terne un attachement étroit, une affection profonde que l'on ne soupçonnait pas.

C'est ce qui arrivait à Valentine : tant qu'elle voyait Hubert, et elle le voyait souvent, tout était bien; ils sor-

taient ensemble, ils dinaient parfois ensemble; lorsqu'elle le voulait auprès d'elle, elle n'avait qu'à faire un signe ou dire un mot. Elle n'appréciait pas cette présence qui était à son bon plaisir.

Et maintenant qu'il n'était plus là, il lui manquait ; son absence faisait dans sa vie un vide gênant; plus encore, elle lui causait une inquiétude d'autant plus profonde qu'il fallait qu'il fût bien malade pour n'avoir pas donné de ses nouvelles depuis deux jours.

Elle fit part de ses soucis au baron.

—Voulez-vous que j'aie aux renseignements? proposa celui-ci.

—Je veux bien, accepta-t-elle; seule, je n'aurais pas osé; avec vous, tout ira bien.

Au domicile de M. de Joncières, le valet de chambre les arrêta dès la porte: Monsieur reposait, monsieur était très mal, le médecin ne répondait de rien et avait défendu toute fatigue, toute émotion, et même toute visite.

Valentine se retira, suivie du baron, plus émue qu'elle ne voulait le paraître. Hubert était un compagnon charmant, plein d'esprit et d'entrain, qui lui était tout dévoué, qui l'aimait certainement : cela se devinait à ses propos, quoiqu'il ne le lui eût pas dit formellement ; il l'aimait. Et elle, l'aimait-elle? Certes, si on le lui eût demandé, avant-hier seulement, elle eut, sans hésiter, répondu: non; une amitié étroite, du plaisir à le voir, oui; mais de l'amour, oh! non.

Mais aujourd'hui, la réponse, si elle eût été franche, eût été certainement moins nette: cette émotion qu'elle ressentait à savoir son ami gravement malade, cette tristesse d'être privé de lui, ce trouble qui lui amenait pres-

que les larmes aux yeux, ce n'était peut-être pas encore de l'amour, mais c'était bien près d'en être.

Heureusement, elle avait retrouvé le baron; le baron fut un dérivatif. Il comprit les sentiments de Valentine et il s'appliqua à la distraire; il y réussit assez bien: la jeune femme, malgré ce souci pesant fut une compagne souriante. Mais ce fut pour retomber dans une tristesse plus profonde encore lorsqu'elle se retrouva seule, chez elle, le soir.

Elle se laissa tomber dans un fauteuil et réfléchit longuement.

Il était déjà bien tard dans la nuit lorsqu'elle se décida à se coucher; mais elle ne dormit pas. Une idée qui lui était venu tournait dans sa tête: elle l'étudiait, la retournait en tous sens et cherchait la meilleure manière de la mettre à exécution: ce souci la tint éveillée; elle tournait et retournait dans son lit; les yeux grands ouverts, elle regardait son diamant noir qu'elle posait tous les soirs sur sa table de nuit et qui jetait des rayons dans la pénombre.

Au matin, sa résolution était prise.

Elle s'habilla et se rendit chez Hubert. Il était environ dix heures lorsqu'elle y arriva, toute tremblante. Le valet de chambre la reconnut.

— J'ai le regret de dire à Madame, que Monsieur ne va pas mieux, le docteur sort d'ici. Il hochait la tête d'un air pas content. La nuit a été mauvaise.

— Je voudrais bien le voir, dit Valentine se décidant tout à coup avec la brusquerie des timides qui prennent une résolution subite.

— Madame n'y pense pas; le docteur a bien défendu...

— Comprenez-moi, mon ami; je ne veux pas le déranger, je ne veux pas lui parler, je ne veux même pas entrer

dans sa chambre, je veux simplement le voir, un simple coup d'oeil, de loin, par l'entre-bâillement d'une porte.

— Si Madame me promet...

— Je vous promets, soyez tranquille.

Le valet de chambre guida Valentine: le tapis épais étouffant leurs pas, ils approchèrent de la chambre; il poussa la porte et elle aperçut Hubert, là-bas, dans son lit, immobile, les yeux fermés, la respiration saccadée et sifflante.

Alors, la jeune femme immobile, retenant elle-même sa respiration et fronçant les sourcils pour mieux concentrer son attention et empêcher son fluide vital de se disperser, attacha sa pensée à son désir; elle enleva de son doigt l'anneau au Diamant Noir et le déposa dans le creux de sa main gauche; elle rabattit au-dessus sa main droite pour l'enfermer et resta ainsi absorbée, abîmée dans sa pensée. Elle ressentait aux creux des mains une légère brûlure.

Au bout d'un instant, ses yeux et sa pensée se détachèrent d'eux-mêmes de leur objet, et elle se retira, lentement, silencieusement comme elle était venue, laissant le valet de chambre un peu ébahi de cette étrange visite mais, satisfait du louis qu'elle lui laissa dans la main.

Le lendemain, n'osant pas se montrer elle-même, elle envoya le baron aux nouvelles.

— Il va mieux, rapporta celui-ci, beaucoup mieux. La valet de chambre m'a dit que l'amélioration s'est manifestée aussitôt après la visite de cette dame. Le médecin qui est revenu le soir en a été lui-même stupéfait. Ah çà! chère amie, aurez-vous le pouvoir de guérir les malades en les regardant.

— Peut-être, dit Valentine avec un sourire énigmatique.

L'amélioration s'accrut, rapide, décisive et la guérison vint prompte, totale. La première fois que Hubert vint rendre visite à Valentine dans son petit hôtel où elle était maintenant installée, il lui dit :

— Vous êtes venu me voir pendant ma maladie. Vous êtes bonne. Merci.

— C'était pour que vous puissiez me rendre ma visite, répondit-elle en riant.

CHAPITRE VII

Le petit hôtel de Mme de Brindel était brillamment illuminé. Elle célébrait son installation par une petite fête d'ouverture où elle avait convié ses anciens amis et quelques nouveaux amis que lui avaient présenté Hubert et le baron.

Lorsque les deux hommes se trouvèrent en présence pour la première fois, présentés l'un à l'autre par Valentine, ils se saluèrent avec une cordialité apparente; mais tous les deux eurent un mouvement de recul instinctif et un sentiment de méfiance.

Tous les deux étaient dans l'intimité de Valentine; tous les deux devaient donc prendre ombrage de l'approche de l'autre: quel était donc cet intrus qui venait prendre la moitié de l'amitié, de l'attention, du temps de la jeune femme.

Mais cette suspicion, cette rivalité latente se cachait sous les dehors aimables que deux hommes bien élevés savent donner à leurs sentiments. D'ailleurs, cette rivalité n'avait encore aucun objet, elle restait dans le vague, dans ce mouvement d'humeur que l'on a contre un importun alors que l'on croyait être tranquille.

Tous les deux avaient aidé Valentine à préparer cette petite fête qui

était charmante et tous les deux, tour à tour, venaient recueillir auprès d'elle leur petite part de gloire et leur récompense dans un sourire.

On dansait dans le grand salon; le buffet était dressé dans la salle à manger; les tables de jeu, dans le petit salon. Valentine allait d'une pièce à l'autre, gracieuse, souriante, remplissant avec aisance ses devoirs de maîtresse de maison, ayant pour chacun, en passant, un mot aimable. Elle complimentait le marquis Capellani sur sa bonne mine et l'admirable couronne de cheveux blancs qui entouraient son visage rosé. Elle félicitait Mme St-Urbain sur sa toilette de dentelles qui faisait ressortir l'éclat de sa beauté; et elle lui présentait le baron qui en brûlait d'envie. Elle accueillait avec un sourire les compliments bien sincères de M. de Rocheval et les compliments de Madame où perçait une pointe d'envie; mais lorsqu'on est complètement heureux on laisse passer inaperçues les paroles qui voudraient être malveillantes, puisque la Destinée se charge de vous dédommager des petites jalousies des humains.

Et en effet, Valentine avait l'air parfaitement heureuse; elle passait droite et rayonnante parmi ses invités, le visage épanoui, la lourde masse de ses beaux cheveux piquée d'une aigrette, la taille mise en valeur par une robe qui dégagait la ligne harmonieuse du cou et découvrait la naissance de ses magnifiques épaules.

Hubert passa près d'elle.

— Vous n'êtes pas fatiguée? demanda-t-il.

— Un peu, répondit-elle.

— Eh bien, venez vous reposer un instant avec moi dans ce coin où il n'y a personne.

— Et mes invités?

— Vos invités se passeront de vous un moment. D'ailleurs, vous ne les abandonnez pas.

Valentine jeta un regard circulaire autour d'elle: les tables de jeu étaient en pleine activité, deux vieux messieurs causaient auprès du buffet; dans un coin, un jeune homme pressait la petite Mine de Vallauris; les autres s'éparpillaient par couples dans le salon en un fox-trot absorbant... non vraiment, ses invités n'avaient pas, pour le moment, besoin d'elle. Elle pouvait prendre quelques minutes de repos. Elle suivit Hubert qui l'emmena dans un recoin, une toute petite pièce qui formait une sorte de salon dérobé, ou de boudoir où l'on était isolé tout en restant au milieu de la fête. Ils s'assirent l'un auprès de l'autre sur la large banquette qui garnissait l'un des côtés de la petite pièce.

— Je vous fais mes compliments bien sincères, dit Hubert...

— Gardez-en un peu pour vous, interrompit Valentine; vous êtes pour au moins autant que moi dans l'aménagement de mon installation et dans la préparation de cette petite fête.

— Aussi, ce n'est ni à cette fête quoiqu'elle soit en tous points réussie, ni à votre installation quoiqu'elle soit parfaite, que j'adresse mes compliments.

— Et à quoi donc?

— Mais à vous-même madame, et ne vous en étonnez pas; votre beauté rayonne ce soir avec une magnificence que je ne lui connaissais pas encore. Je connaissais, une jolie, une très jolie femme, je découvre ce soir une reine dans tout l'éclat de sa splendeur. Ce rehaussement de votre beauté exalte l'amour qui déjà, et depuis longtemps, gonflait mon coeur, et me

donne enfin le courage, l'audace de vous le déclarer.

Depuis que Hubert avait commencé de parler, Valentine s'attendait à ce mot de la fin; elle s'y attendait même depuis longtemps car l'amour de Hubert s'était trahi maintes fois quoiqu'il n'en ait encore jamais rien dit. Et elle l'écoutait; ses paupières qui battaient, sa poitrine qui se soulevait en une respiration plus rapide, ses mains qui avaient par instants un petit tremblement nerveux, toute son attitude aurait prouvé à Hubert que ses paroles ne lui étaient pas indifférentes; mais Hubert était trop ému lui-même pour s'apercevoir de l'émotion de Valentine. Et dans son désarroi, ne sachant que lui répondre, elle se rattrapa à ses dernières paroles.

— Voyons, mon ami, précisément ce soir, au milieu de tous ces gens qui peuvent vous entendre...

— C'est vrai, pourquoi ce soir; je ne le sais pas moi-même; je vous vois assez souvent, je suis assez souvent seul avec vous; j'aurais pu parler depuis longtemps déjà, car il y a longtemps que je vous aime... depuis toujours... Vous vous souvenez sur le bateau qui nous ramenait des Indes; du premier jour où je vous ai vue, je me suis senti attaché à vous... vous souvenez-vous que déjà nous nous isolions sur le pont pour causer plus librement... et pendant la nuit de la tempête, lorsque vous vous êtes retirée dans votre cabine, je ne me suis pas éloigné; je vous aimais déjà. Vous êtes si jolie, Valentine, votre visage rayonne d'une lumière si douce, et vos yeux qui l'éclairent sont profonds comme une belle eau pure...

— Et depuis notre arrivée à Paris, avons-nous été seuls assez souvent... oui, pourquoi ce soir? pourquoi n'ai-je pas parlé plus tôt; pourquoi ne vous

ai-je pas dit déjà cent fois que je vous aimais. Mais vous l'aviez certainement deviné. Valentine, vous êtes trop fine pour ne pas l'avoir déjà deviné depuis longtemps.

Hubert avait pris la main de la jeune femme et, tout en parlant, il jouait avec les doigts fins et il approchait tout doucement cette petite main de son visage, et lorsqu'elle fut assez près, il y appliqua ses lèvres en un long baiser fervent, qu'il renouvela, qu'il prolongea et qu'il fit glisser tout doucement de la main au poignet et du poignet au bras.

Valentine qui l'avait tout d'abord laissé faire revint à elle et retira sa main.

Hubert après un moment de silence enchaîna en répétant sa question:

— N'est-ce pas, Valentine, que vous l'aviez deviné depuis longtemps?

— Je vous avoue, répondit-elle, que souvent votre manière d'être avait trahi vos sentiments d'une façon assez claire et souvent encore j'ai attendu ce mot de vous.

— Ah! que je suis heureux, mon amie, que je suis heureux que vous m'ayez compris, que vous m'ayez deviné. Mais alors, si vous l'attendiez de moi ce petit mot magique, c'est qu'il ne vous froisse pas, c'est que vous me permettez de vous le dire, de vous le redire.

— Peut-être, mais ce soir vous me faites trembler...

— Eh bien, permettez-moi de revenir demain.

— C'est cela, demain, revenez demain; mais maintenant, allez-vous-en, laissez-moi seule une minute.

Hubert se leva, s'inclina, posa de nouveau ses lèvres sur le bout des doigts fins et se retira, laissant Valentine seule à ses réflexions. Hubert l'aimait; elle l'avait bien deviné depuis

longtemps; et il le lui disait: qu'allait-elle lui répondre? L'arrêter net sur le chemin de l'amour: il en serait désespéré; peut-être même disparaîtrait-il de sa vie. Comme il serait dommage de perdre un si charmant compagnon.

D'ailleurs, pourquoi l'arrêter? n'avait-elle pas été émue elle aussi, en écoutant Hubert et si le sentiment qui l'attachait, elle à lui, n'était pas encore de l'amour, n'en était-il pas tout proche. Pourquoi donc ne pas accepter cet amour qui était certainement très sincère. Mais alors c'était le mariage! Et pourquoi pas: le mariage avec Hubert serait un lien charmant; que regretterait-elle donc dans sa liberté!

Une main écarta la portière, une tête se montra et Valentine fut interrompue dans ses réflexions. C'était le baron.

— Tiens, et vous êtes là, et toute seule!...

— Mon Dieu, oui, baron, toute seule. Je me repose un moment.

— Alors, si je ne vous gêne pas, je vais m'asseoir un instant auprès de vous.

— Vous ne me gênez pas; mais vous avez donc abandonné Mme Saint-Urbain?

— Je l'ai abandonnée, je l'ai abandonnée... c'est-à-dire qu'elle danse.

— Etiez-vous assez empressé auprès d'elle!...

— Oh!

— Ne vous défendez pas, ne vous défendez pas, baron, Mme Saint-Urbain est une femme charmante et une très jolie femme.

— Très jolie, oui... mais...

— Sans mais, baron, sans restriction, très jolie.

— D'accord, madame, mais la restriction que je voulais faire ne s'adres-

se pas à elle particulièrement; je voulais simplement dire qu'il faudrait pour la trouver très jolie ne pas vous voir à côté d'elle.

—Encore! s'écria Valentine en riant.

—Comment, encore?

—Rien, rien baron, je me répondais à moi-même.

—Certainement, continua le baron, Mme Saint-Urbain est une jolie femme; il y a d'ailleurs, ici même, ce soir, d'autres jolies femmes, mais elles sont bien imprudentes de venir chez vous, car fatalement, la comparaison s'établit et vous les éclipserez toutes hautement.

—Moi, voyez-vous, si j'étais femme, je m'efforcerais d'établir avec les autres femmes une comparaison aussi exacte que possible et je ne fréquenterais pas chez celles que j'aurais cataloguées plus jolies que moi.

—Vous avez des idées assez étranges, baron, mais savez-vous que cette comparaison est bien difficile à établir.

—En effet, on s'illusionne toujours sur son propre compte et, par ricochet, sur le compte des autres. Ainsi, Mme Saint-Urbain se croit-elle peut-être plus jolie que vous.

—Mais vous-même, mon cher baron, vous avez cette opinion sur moi, parce que vous me connaissez depuis longtemps.

—Je vous connais depuis longtemps et puis, notre vieille amitié... et j'ai le bonheur de vous voir souvent... cela fait que cette vieille amitié se transforme tout doucement; elle tourne à l'amitié amoureuse... et puis un beau matin, on se réveille le cœur pris comme un collégien... et puis, excusez un vieux fou qui ne sait pas trop ce qu'il dit... mais voyez-vous, mon amie, si un jour vous avez besoin

d'un dévouement, si vous souhaitez d'avoir auprès de vous quelqu'un qui vous aide, qui vous soutienne, qui vous comprenne, qui vous console, qui sait, vous êtes heureuse aujourd'hui, mais un malheur est vite arrivé et il n'est pas toujours bon d'être seul dans la vie... enfin, ce jour-là, pensez à moi et j'accourrai me mettre à vos pieds.

—Merci, baron, répondit Valentine; je sais que vous êtes un très sûr et très solide ami; je tiens beaucoup à votre bonne amitié... beaucoup... mais maintenant, voulez-vous me laisser seule... voilà une valse qui commence... allez donc inviter Mme Saint-Urbain... ne vous devez-vous pas à mes invités qui sont aussi un peu les vôtres. Je vous rejoins dans un instant.

Valentine resta seule et reprit le cours de ses pensées: ainsi, après Hubert, voilà que le baron lui-même... tous les deux, tous les deux le même soir. Pauvre baron! ah! non; si elle devait se marier, c'est à Hubert qu'elle tendrait la main. on pourrait peut-être attendre du baron un dévouement plus absolu; mais le dévouement n'est pas denrée dont on a besoin tous les jours, et Hubert était tellement plus brillant, plus jeune.

Valentine se leva; d'un mouvement de sa jolie tête, elle rejeta les pensées graves, ramena sur son visage le sourire qu'elles en avaient chassé et entra dans le bal.

La nuit s'avancait: la fête, tout en gardant sa correction, devenait un peu plus libre. L'orchestre jouait un galop endiablé et tous les invités, se tenant par la main et formant la chaîne, parcouraient l'hôtel avec des rires et des cris. Hubert saisit Valentine au passage et l'entraîna dans la ronde folle.

Une heure après, l'hôtel était plongé dans la plus profonde obscurité et Valentine, enfouie dans son lit cherchait le sommeil; mais le sommeil ne venait pas vite et dans un demi-assoupissement défilaient des pensées et des images: Hubert... Mme Saint-Urbain... le baron... mariée.

Cette petite fête mit Valentine en goût: elle était seule, elle ne faisait pas de folles dépenses; qu'avait-elle mieux à faire de ses revenus, sinon de réunir ses amis en une soirée agréable une fois par mois.

Il se forma ainsi autour d'elle un noyau d'amis, d'intimes qui se retrouvaient à ces petites fêtes mensuelles et qui se groupaient selon leurs préférences et leurs sympathies; les plus assidus en étaient Hubert naturellement, le baron Brochard, Mme Saint-Urbain et même le vieux marquis de Capellani qui jouait au vieux beau et faisait l'empresse auprès des dames.

Mais dans un cercle étroit, les sentiments même les plus cachés ne restent pas long temps secrets: si ce n'est pas aujourd'hui qu'ils se trahissent, ce sera demain; ou plutôt, ce sera un peu aujourd'hui et un peu demain; aujourd'hui un mot, demain un geste, un regard; la fréquentation assidue permet une foule de remarques; isolées, elles seraient sans importance et sans signification; réunies, elles prennent un sens; elles autorisent d'abord une supposition et elles permettent bientôt d'établir une certitude.

Aussi, il n'était douteux pour personne que Hubert aimât Valentine; mais c'était tout; on se doutait bien aussi que le baron n'était pas insensible à la beauté de Valentine, mais soit que son sentiment soit moins vif ou qu'il eût plus d'empire sur lui-même

et parvint mieux à cacher son jeu, on n'en était pas absolument sûr.

Ce qui faisait moins de doute, c'est que le baron exerçait une attraction assez forte sur Mme St-Urbain; veuve, elle aussi, Mme Saint-Urbain ne s'était pas remariée et peut-être n'aurait pas demandé mieux. Elle avait vu le baron et il lui parut le mari qu'elle désirait; elle le lui marqua très discrètement, mais d'une façon sensible tout de même et cependant tout le monde s'en aperçut, sauf le baron lui-même. Valentine, en charitable amie, s'ingéniait à mettre le baron sur la voie mais il n'avait d'yeux que pour elle. Quant à elle, elle n'eût pas hésité une seconde entre Hubert et le baron, si elle avait dû choisir et se décider; mais voilà! fallait-il se décider?

CHAPITRE VIII

L'automobile de Valentine de Brindel roulait, certes, à une assez vive allure; mais il semble cependant que l'accident ne fût pas imputable au chauffeur. Il avait, avant de prendre l'étonnant, donné quelques coups de trompe.

Peut-être le chauffeur du camion militaire ne l'avait pas entendu, car il descendait la rue parallèle à une allure folle dans un formidable bruit de ferraille. Il prit la voiture de Valentine en écharpe, la culbuta et la passa sur le flanc au milieu du trottoir.

On releva le chauffeur bien mal en point; le choc l'avait fait bondir de son siège et il était allé tomber à quelque distance avec une jambe cassée, quelques côtes enfoncées et des contusions multiples.

Pendant qu'on emportait le pauvre homme, on s'empressait de dégager la jeune femme qui se trouvait dans la

voiture; et le sentiment de chacun était qu'on ne retirerait qu'un cadavre de cette voiture brisée.

Mais dès qu'il lui fut possible de sortir de cette prison fracassée, Valentine saisit les mains qui se tendaient vers elle et se montra aux yeux de tous indemne, souriante, à peine marquée à la tempe gauche d'une éraflure qui aurait fait, avec un peu plus de force, une blessure mortelle.

Elle avait seulement ressenti au creux de la main gauche une légère sensation de brûlure.

Et tous les assistants furent si stupéfaits de la voir debout, vivante, saine et sauve, qu'ils en furent saisis d'un respect et d'une crainte presque superstitieuse.

On lui arrta une autre voiture qui la ramena chez elle.

Et, dès le lendemain, ses amis, mis au courant de l'accident, se précipitèrent chez elle pour prendre de ses nouvelles et la féliciter d'avoir échappé à la mort ou tout au moins à quelque grave blessure d'une façon aussi miraculeuse.

Hubert et le baron furent les premiers et arrivèrent presque en même temps.

Elle les reçut dans son petit salon, sereine et souriante, et leur raconta l'accident ou du moins ce qu'elle en avait vu et ressenti au cours de cette culbute rapide: un choc effroyable, une sensation violente de chute au milieu de craquements épouvantables, mais aucune douleur, et tout cela si rapide qu'elle s'était trouvée délivrée, debout sans trop savoir pourquoi et comment.

—Je n'ai même pas eu le temps d'avoir peur. Quant à ma blessure, voyez, rien: elle marque à peine, tout

juste l'égratignure qui ferait une épine de rose.

Et elle montrait à gauche, à la naissance des cheveux, une petite ligne rouge déjà cicatrisée.

—Il n'y a que mon pauvre chauffeur qui a été fort abîmé.

—Il semble pourtant, dit Hubert, que, lui sur le siège et vous dans la voiture, c'est vous qui, logiquement, auriez dû être plus gravement atteinte et c'est vous qui vous en tirez indemne; je m'en félicite profondément, je m'en étonne.

—C'est que j'avais mon Diamant Noir, dit Valentine.

—Votre Diamant Noir? interrogèrent à la fois les deux hommes.

—Ah! oui, continua seul Hubert, votre fameuse bague, le cadeau du prêtre hindou. Vous m'avez dit quelques mots de cette histoire. Vous m'aviez même laissé espérer que vous m'en donneriez d'autres détails, plus tard.

—Mais moi, je ne sais rien, dit le baron.

Valentine resta un moment interdite et hésitante; elle avait parlé sans songer que ce mot de Diamant Noir demandait des explications et que ces explications, elle allait être invitée à les donner.

—Contez-nous donc cette histoire, dirent en effet les deux hommes.

Valentine les regardait tour à tour et réfléchissait... En somme, pourquoi ne pas raconter, on ne lui avait pas commandé le secret, et n'étaient-ils pas tous les deux des amis très sûrs. Et quand même on aurait connu cette histoire autour d'elle, quel mal y aurait-il eu?...

Elle commença donc et tout à fait par le commencement pour donner à

l'aventure **toute** sa clarté et tout son caractère dramatique.

— Voilà : lorsque j'habitais aux Indes, il y avait parmi mes amis un jeune officier anglais, sir Arthur ; nous allions souvent, avec d'autres amis, quelquefois seuls, faire des promenades en forêt ou sur l'eau.

«Un soir, nous fûmes surpris en pleine forêt par un orage épouvantable ; impossible de rentrer ; une cabane se trouvait sur notre chemin, au milieu d'une clairière ; nous nous y réfugiâmes et la nuit ne tarda pas à nous y surprendre...»

Hubert et le baron s'étaient confortablement installés dans un fauteuil et regardaient la jeune femme avec toute l'attention que méritaient cette aventure fantastique et la jolie conteuse qui en avait été l'héroïne.

Cependant, elle continuait et faisait défiler aux yeux de ses amis les péripéties de cette nuit terrible : la veillée de sir Arthur pendant qu'elle reposait, l'approche du tigre, le coup de feu qui le blesse mortellement, mais lui laisse encore la force et le temps de saisir sir Arthur et de l'entraîner dans sa chute et dans sa mort.

Et elle, qui était tombée évanouie, se réveille dans la chambre profonde d'une vieille pagode et elle est mise en présence du vieux prêtre couché sur les marches de l'autel ; il lui déclare qu'elle n'a échappé au danger que par la protection des dieux et qu'elle est, par conséquent, marquée pour être heureuse ; et il lui donne l'anneau au Diamant Noir qui doit éloigner d'elle les esprits malfaisants et lui assurer la sécurité, le bonheur et la réalisation de ses désirs.

«Il suffit pour cela, ajouta le vieillard de prendre l'anneau entre les

deux mains et de penser fortement à ce que l'on désire.

— Cet anneau, le voilà, ajouta Valentine en tendant vers ses amis sa main où brillait le Diamant Noir ; mais, vous le connaissez déjà, et M. de Joncieres m'a même déclaré qu'il ne lui plaisait pas.

— Il me plairait à moi, déclara le baron, et il avait saisi la petite main et il la tenait entre les siennes et la tournait lentement au jour pour faire scintiller le Diamant et surtout pour le plaisir de tenir entre ses doigts la petite main satinée.

Les deux hommes avaient frissonné plus d'une fois au cours de ce récit si fantastique qu'on avait quelque peine à croire et ils complimentaient Valentine d'avoir échappé ainsi plusieurs fois au danger et ils se réjouissaient de savoir leur amie protégée par les puissances inconnues.

— Mais ce n'est pas tout, continua Valentine, toute brisée d'émotions et de fatigues comme je l'étais, ce diable d'homme me fit faire encore une chose que je n'aurais pas cru avoir la force de faire. Il paraît que l'efficacité du Diamant s'atténue à la longue et que lui redonner sa vigueur, il faut en toucher les yeux d'un mort, et surtout d'un mort à qui il aura appartenu. Ainsi, lorsque je serai morte, celui à qui je le laisserai devra en toucher mes yeux éteints pour accentuer sa puissance.

— Vous êtes macabre, mon amie, dit Hubert.

— Quand vous serez morte, dit le baron, votre diamant et tous les diamants du monde ne me donneront pas le bonheur.

— Et on aurait dit que le vieux prêtre n'attendait que d'avoir donné le diamant et ses instructions pour mou-

rir. Il porta sa main à sa bouche, je le soupçonne fort de s'être empoisonné; il fut secoué pendant deux minutes par d'horribles convulsions, puis resta immobile, mort. Alors, je fis ce qu'il avait commandé et vraiment il faut que j'y aie été poussée, il faut que ma main ait été menée par une force étrangère dont je subissais l'ascendant, car moi-même, tremblante, mourante de peur, je n'en aurais jamais eu le courage; j'avançai la main vers le visage du vieux prêtre et, me servant du diamant lui-même, j'abaisai ses paupières sur ses yeux morts.

— Il me sembla alors que la force qui me retenait au sol me relâchait et je me sauvai en poussant un cri.

Un silence s'établit, semblable au silence religieux qui plane sur la foule assemblée aux pieds des autels au moment où le prêtre appelle la bénédiction de la divinité sur les fidèles prosternés.

Le premier, Hubert releva la tête:

— Et vous croyez vraiment demanda-t-il, que c'est à la vertu de ce Diamant Noir que vous devez d'avoir été protégée?

— Je le crois, dit Valentine.

— Oui, voilà une épreuve qui peut vous donner raison; mais enfin, une épreuve, une seule, n'est pas très concluante: il peut y avoir là, si extraordinaire que cela paraisse, une série de circonstance, une coïncidence.

— En effet, dit Valentine, aussi n'est-ce pas la première fois...

— Ah! fit Hubert intéressé, vous avez d'autres circonstances où la vertu du diamant a exaucé votre désir et vous a protégée.

— Parfaitement, répondit Valentine, et elle eut envie d'ajouter "et vous aussi", mais elle n'osa pas.

— Et, continua Hubert... je ne voudrais pas être indiscret, mais il se-

rait bien intéressant de connaître ces autres circonstances; vous comprenez que ce n'est pas là une vaine curiosité, mais il y a aussi l'intérêt que vous porte notre... amitié, et encore des indications, des données documentaires passionnantes.

Valentine resta un moment silencieuse comme pour se recueillir, puis elle dit:

— Vous souvenez-vous de la tempête que nous avons essuyé à notre retour des Indes sur le bateau où nous nous sommes trouvés ensemble!

— Je me souviens: elle a été très violente et nous n'étions pas sans inquiétude.

— Précisément. Le commandant n'était pas sûr de pouvoir sauver son navire; l'état de la mer n'aurait pas permis de s'embarquer dans les canots de secours et l'on avait ordonné les ceintures de sauvetage. Nous étions ensemble au salon. A ce moment, je vous ai quitté et je me suis retirée dans ma cabine, j'ai pris mon diamant et j'ai attaché ma pensée au désir unique, absolu, que la tempête se calme et que nous en sortions indemnes et, en effet, la tempête s'est calmée progressivement et nous en sommes sortis.

— Etrange, dit Hubert.

— Peut-être, ajouta Valentine, verrez-vous là une autre coïncidence; mais cela fait deux.

— C'est déjà plus probant qu'une seule.

— En voulez-vous une troisième?

— Volontiers.

— Et qui vous touche de près.

— Encore mieux! Vous m'intriguez.

— Vous souvenez-vous de votre maladie?

— Sans doute, elle est récente.

— Vous avez été très malade. Vous n'avez pas peur, vous voilà guéri. Le médecin n'a pas dit que vous étiez perdu; mais il le pensait, ou tout au moins, il en avait bien peur... et moi aussi, ajouta-t-elle à voix basse... Eh bien, un matin, je suis allée chez vous.

— Je le sais. Vous êtes bonne.

— Et là, continua Valentine en riant, en vous regardant étendu immobile sur votre lit, j'ai pris mon diamant et j'ai attaché ma pensée, mon désir, avec force, uniquement sur votre guérison. Le soir même, votre médecin était stupéfait de l'amélioration survenue dans votre état, et votre guérison a été rapide.

Hubert s'était approchée de Valentine et lui avait pris les mains.

— Je ne sais comment vous remercier, mon amie, mais vous êtes une fée délicieuse. Je savais que vous étiez venue me voir, comme on vient voir un ami malade; mais je ne savais pas que je devais le retour à la santé à votre intervention.

— A la sienne, dit Valentine en allongeant la main pour lui montrer le diamant qui brillait à son doigt.

Hubert saisit la main et la porta à ses lèvres avec une ferveur où il mit tout son amour et toute sa reconnaissance et il murmura doucement:

— Merci, merci, ma bien-aimée, je suis heureux de vous devoir la santé et peut-être la vie; ma reconnaissance sera aussi infinie que mon amour...

— Mais Valentine dégagea sa main et se tourna vers la portière qui se soulevait. Le marquis de Capellani parut; il la salua et lui présenta ses compliments; mais elle l'écouta d'une oreille assez distraite. Elle n'avait pas entendu venir le marquis, il ne s'était pas fait annoncer et elle eut la pensée et presque la certitude qu'il était là

depuis longtemps et qu'il l'avait écoutée. Mais ce fut simplement une intuition qui ne s'appuyait sur rien et dont la première impression fâcheuse s'évanouit bientôt.

CHAPITRE IX

La petite soirée mensuelle que Valentine de Brindel offrait à ses amis arrivait peu de jours après l'accident auquel elle avait échappé si miraculeusement, du moins ainsi pensaient ceux qui ne connaissaient pas la toute-puissance du talisman qu'elle avait entre les mains.

Cette soirée fut particulièrement brillante et nombreuse, car tous les amis de la jeune femme voulaient la voir et la féliciter de son bonheur.

Hubert et le baron étaient là, naturellement, car ils faisaient presque partie de la maison et le marquis de Capellani et Mme Saint-Urbain. Comme d'habitude on dansait dans le grand salon: les couples tournaient sous le lustre éclatant; le petit orchestre était caché dans une touffe de plantes vertes d'où, par instants, sortaient la pointe d'un archet. Les portes du salon étaient ouvertes sur la galerie et la porte de la galerie sur le perron était ouverte aussi; la nuit était douce, si douce, que quelques couples quittaient le bal pour aller faire le tour de la pelouse.

Mme Saint-Urbain passa auprès du marquis de Capellani.

— Vous ne dansez pas, madame?

— Pas pour le moment, marquis, et tenez, voulez-vous me conduire au buffet?

— Partout où il vous plaira, madame, répondit le marquis en arrondissant son bras pour qu'elle s'y appuie, partout, vous savez que vous avez at-

taché ma personne et mon coeur à votre suite et que ma tendresse pour vous est sans borne; mais vous faites la sourde oreille et vous restez cruelle.

— Mais non, mais non, marquis, vous savez bien que j'ai pour vous beaucoup d'estime, beaucoup de sympathie.

— Eh! madame, cela suffit-il?

Et, en disant ces mots, Mme Saint-Urbain suivait d'un long regard d'envie Valentine qui traversait le salon en triomphatrice, et son sentiment fut si vif qu'elle ne put s'empêcher de murmurer:

— Comme Valentine de Brindel est belle ce soir.

Et, en effet, jamais Valentine n'avait rayonné d'un tel éclat; elle était droite sans raideur, digne sans fierté, aimable avec tous sans familiarité banale, elle conservait sans artifice la fraîcheur de teint d'une enfant et elle faisait les honneurs de ses salons avec la grâce d'une reine.

Le marquis releva le mot:

— Oui, elle est belle et jeune et heureuse: c'est son diamant; mais toute cette beauté est éclipsée, madame, par la vôtre. Je rends hommage et justice à Mme de Brindel, mais comme elle est loin d'avoir la finesse de vos traits et l'éclat de vos yeux et le dessin voluptueux de vos lèvres qui doivent être, madame, une si délicate gourmandise...

Mais Mme Saint-Urbain ne l'écoutait pas; de toute cette phrase qui lui débitait le vieux beau, elle n'avait retenu qu'un mot: "C'est son diamant", et elle répétait:

— C'est son diamant, quel diamant? qu'est-ce que c'est que ce diamant? et qu'est-ce qu'il vient faire ici?

— Comment, dit le marquis, vous ne savez pas cette histoire extraordinaire, mais tout le monde la chuchote ou plutôt en rapporte des bribes en les exagérant et les dénaturant comme il arrive toujours.

— Eh bien, racontez-moi cela.

— Je voudrais bien; mais je ne sais pas si Mme de Brindel permettrait de répandre cette histoire; d'ailleurs, je ne la tiens pas d'elle et j'ignore si ce que j'en sais est bien exact...

— Allons, marquis, ne faites pas le discret, racontez-moi cela comme vous le savez, je peux bien en connaître ce que vous en connaissez. Allons, venez, installons-nous dans le petit boudoir.

En parlant ainsi Mme Saint-Urbain entraînait le marquis vers la petite pièce où ils étaient presque assurés de de rester tranquillement seuls. Ils y pénétrèrent.

— Tenez, marquis, voyez comme nous serons bien là; c'est à peine si le bruit de la fête arrive jusqu'à nous; nous allons pouvoir causer en vieux amis, que nous sommes d'ailleurs; tenez, asseyez-vous là près de moi...

Et comme une sirène enchanteresse, elle enveloppait le marquis de paroles qui étaient autant de tentations, presque de promesses, et de gestes qui étaient des caresses. Il se laissait faire, tout ému, la volonté engourdie, heureux de ce tête-à-tête qui était presque une bonne fortune, heureux de prendre l'importance d'un confident auprès de cette jolie femme qu'il recherchait, qu'il poursuivait sans grand espoir.

Elle le fit asseoir et elle s'assit près de lui; ou plutôt elle se blottit tout contre lui, presque sur ses genoux; elle posa une main sur son épaule et se pencha vers lui pour lui parler, si

près que leurs visages presque se touchèrent et qu'une petite touffe de cheveux frisés vint frôler sa joue; il tressaillit à ce chatouillement.

— Là, dit-elle, voyez comme nous sommes bien... allez, dites-moi donc ce secret, je vous écoute.

— Ma foi, madame, vous endormez mes scrupules; aussi bien, ceci n'est pas un secret, puisque chacun en sait une brique; j'en sais peut-être un peu plus que bien d'autres et j'ai essayé de reconstruire l'histoire; et voici à quoi je suis arrivé...

Alors, entièrement subjugué, enveloppé par le charme pressant de la jeune femme, il lui raconta l'histoire comme il avait pu la reconstituer avec les mots, les détails qu'il avait entendus, de-ci de-là, ce que savait l'un et ce que savait l'autre et surtout ce qu'il avait entendu derrière la portière où il était resté immobile l'autre matin.

Car, en effet, il avait écouté; pourquoi, comment avait-il commis cette indécatesse?... Comme il venait rendre visite à Valentine pour la féliciter comme les autres d'avoir échappé au danger, la femme de chambre lui dit que Madame était au petit salon. "C'est bien, avait-il répondu, j'y vais, ne vous dérangez pas". La femme de chambre avait laissé monter seul ce familier de la maison. Et lui, en s'approchant avait distingué la voix de Valentine; pour ne pas se présenter et l'interrompre au milieu de son récit il s'était arrêté un instant; puis, intéressé, il avait prolongé cet instant, si bien prolongé qu'il avait entendu presque tout ce qu'elle racontait à ses deux amis.

Lorsqu'il pensait à son indiscrétion, il calmait ses scrupules en se disant que Valentine racontait son histoire à Hubert et au baron, et qu'elle aurait

bien pu la lui raconter à lui aussi; peut-être même ne se serait-elle pas arrêtée s'il était entré dès le début.

D'ailleurs cette indiscrétion lui permettait de répéter l'histoire à Mme Saint-Urbain, presque exacte et presque entière, et de prendre ainsi aux yeux de la jeune femme une importance qui pouvait avoir d'heureuses conséquences pour lui.

— C'est extraordinaire ce que vous me racontez là.

— N'est-ce pas que c'est profondément troublant.

— Et ce serait à ne pas y croire si les preuves n'étaient pas là.

— Et quelles preuves! Palpables, évidentes, convaincantes; ce navire en perdition et la tempête qui se calme... et M. Joncières en danger, sauvé par l'intervention du diamant, juste au moment où le médecin désespérait presque de lui, et elle-même sortant indemne de cet accident d'auto où elle aurait dû logiquement être tuée...

— Et tant d'autres choses, que nous oublions.

— Ou que nous ne savons pas.

— Je comprends maintenant, je m'explique pourquoi elle garde cet air de jeunesse éternelle, car enfin, elle est aussi âgée que moi, pour le moins, et pourquoi sa fortune ne fait que monter et pourquoi elle attache à sa suite qui elle veut, ce petit de Joncières qu'elle a sauvé du danger et le baron, le baron lui-même qui ne voit que par elle.

Et en prononçant ces mots, Mme Saint-Urbain sentait la jalousie lui serrer le coeur. Hubert de Joncières, elle le lui abandonnait, à Valentine; mais le baron, ne pouvait-elle lui laisser le baron qui eût été pour elle le mari de ses rêves.

Ah! si elle pouvait posséder le diamant noir, elle aurait vite fait de l'amener à ses pieds.

Mme Saint-Urbain se leva.

— Vous partez, madame?

— Mais oui, marquis, n'y a-t-il pas assez longtemps que nous sommes là en tête-à-tête; peut-être serait-il temps que nous rentrions au salon. Allons, venez; je vous remercie pour la confiance que vous venez de me témoigner et que vous me continuerez, n'est-ce pas, marquis?

— Je ne demande pas mieux, madame; me permettez-vous de vous revoir?

— Sans doute, répondit Mme Saint-Urbain qui voyait en la personne du marquis un auxiliaire précieux à ménager, sans doute; je serai seule demain, venez donc me dire bonjour.

Le marquis s'inclina sur la main de la jeune femme et y mit un baiser cérémonieux; et il la suivit d'un long regard de convoitise tandis qu'elle s'éloignait en se répétant à elle-même:

— Ah! si je pouvais posséder ce diamant noir.

Et comme si sa pensée secrète eût pu prendre une forme concrète, elle se trouva en rentrant au salon, en face de Valentine, et malgré elle son regard descendit vers sa main et se fixa sur le diamant noir.

Elle sourit à son amie; mais ce sourire cachait une jalousie déjà acérée. Or, la jalousie est un mal qui se développe avec une rapidité effarante. Dès qu'elle a agrippé une petite racine dans un coeur, elle s'y implante, elle s'y cramponne, elle pousse de tous côtés des ramifications qui entourent ce coeur qui l'encerclent, qui pénètrent tous les autres sentiments, les empoisonnent, les tuent au profit de cette

jalousie qui finit par en rester seule maîtresse. Et maîtresse si absolue qu'elle dicte ses volontés avec une force, une autorité implacables; rien ne lui résiste, ni scrupules, ni honnêteté; ni amitié.

C'est ce qui arriva pour Mme Saint-Urbain. Elle n'était au fond ni méchante, ni mauvaise, ni malhonnête; mais d'une idée à l'autre, d'un acte à l'autre, la jalousie la conduisit au pire.

Elle était partie de ce mot: "Ah! si je pouvais posséder ce diamant!..." Bientôt, ce fut: "Eh! pourquoi ne posséderais-je pas ce diamant!..." Puis les idées s'enchaînèrent l'une à l'autre: "Valentine de Brindel le possède bien, pourquoi elle et pas moi!... Y a-t-il plusieurs diamants semblables à celui-là?... Aussi puissants?... Et s'il y en a d'autres, où sont-ils, comment les découvrir?... est-il possible de partir en campagne pour en trouver un... mais les circonstances mêmes qui ont mis Valentine en possession du sien montrent assez que s'il y en a d'autres, il doit être fort difficile, impossible même d'en avoir un... et d'ailleurs qu'importe qu'il y en ait d'autres, un seul ne suffit-il pas?... Seulement, ce n'est pas moi qui le possède... il faudrait bien que ce fût à moi à le posséder... jamais Valentine ne voudra s'en dessaisir... Que lui importe le prix, elle est riche et c'est moi qui ne le suis pas... il faudrait que ce fût le contraire... le marquis est riche... et il m'aime; si je voulais lui céder, il me donnerait ce que je voudrais... mais à quoi bon y songer, la fortune de Valentine la met au-dessus des tentations d'argent, et comme je la comprends... d'ailleurs, son diamant lui-même lui assure et lui garantit la fortune... rien à faire de

ce côté... il faut chercher autre chose."

Et elle cherchait; et pendant ses heures de solitude dans la journée et ses heures d'insomnie pendant la nuit, elle cherchait, mais elle ne trouvait rien, rien; comment se procurer ce bijou unique, l'acheter? le prendre?

Mais si le moyen, la possibilité d'avoir le diamant lui paraissait une entreprise difficile, presque impossible; ces difficultés n'émuoussaient pas son envie, au contraire; plus elles lui apparaissaient dans toute leur âpreté et plus elle s'obstinait dans son désir; c'était maintenant l'idée directrice de son existence, celle qui dominait sa vie et qui la faisait agir.

Et pour être prête à tout, pour se faciliter les voies et moyens, elle résolut de retenir auprès d'elle le marquis Capellani qui lui était tout dévoué et dont elle pouvait tout attendre moyennant quelques encouragements, et d'entrer le plus avant qu'il lui serait possible dans l'intimité de Valentine.

Fréquenter Valentine, c'était approcher le diamant, c'était multiplier les chances de le voir, de le toucher, c'était être à l'affût d'une occasion favorable.

Le génie est une longue patience; la chance aussi, et aussi la réalisation d'une idée, d'un projet que l'on juge d'abord irréalisable et que la ténacité finit par réaliser.

CHAPITRE X

Pour suivre fidèlement ses intentions et comme elle l'avait projeté, Mme Saint-Urbain s'appliqua à devenir une familière de Valentine de Brindel. Elle le fit progressivement et avec une habileté consommée; venir fréquemment au domicile de Valentine eût été un moyen simpliste et qui

aurait pu faire dire à Valentine: "Pourquoi se met-elle à fréquenter chez moi plus souvent qu'auparavant?"

Mme Saint-Urbain en vint à l'intimité par une période de transition habilement ménagée. Le marquis de Capellani qui fréquentait les deux maisons lui vint en aide à son insu: elle le faisait venir aux jours qu'il lui plaisait et, par lui, elle connaissait à peu près régulièrement les faits et gestes de Valentine, et elle agissait en conséquence. Lorsque Valentine allait à la promenade ou au théâtre, elle s'arrangeait pour se trouver sur son chemin ou la rencontrer dans la salle.

Elle avait même l'habileté, lorsqu'elle était renseignée de prendre les devants, et il semblait ainsi que ce n'était pas Mme Saint-Urbain qui suivait Valentine, mais Valentine qui suivait Mme Saint-Urbain.

Ainsi, le marquis lui apprenait-il que Valentine allait le soir à l'Opéra-Comique, vite elle courait chez son amie et lui disait d'un ton détaché:

—Je vais à l'Opéra-Comique ce soir.

—Tiens, moi aussi, répondait Valentine.

—Nous nous y verrons donc...

Trois semaines d'assiduités suffirent pour faire naître entre les deux jeunes femmes une amitié de plus en plus étroite, sincère chez Valentine, mais cachant chez Mme Saint-Urbain des sentiments inavouables.

Maintenant c'était souvent Valentine elle-même qui provoquait les rencontres.

—Où allez-vous ce soir?... Nous verrons-nous demain?...

Mme Saint-Urbain saisissait toutes ces occasions en ayant l'adresse de se

faire désirer, sans empressement apparent, mais sans en manquer aucune.

Cet après-midi, comme elle était venue de bonne heure, elle attendait quelques minutes au salon. Elle entendit la voix de Valentine qui disait en s'approchant, et d'un ton irrité :

—C'est entendu, c'est entendu, vous ferez vos huit jours et vous partirez.

—Qu'avez-vous donc, chère amie ? dit Mme Saint-Urbain en tendant la main à Valentine qui entra.

—Oh ! rien, ma femme de chambre qui devient insupportable...

—Françoise ?

—Oui, Françoise. Au commencement, un service excellent, tout va bien, on est contente, puis peu à peu tout se gâte, de la négligence, de l'impertinence même, de l'irrégularité, des choses cassées, d'autres qu'on ne retrouve plus ; observations, disputes, il faudrait tout surveiller ou tout faire soi-même, cela devient intolérable.

—Alors mieux vaut se séparer.

—C'est ce qui arrive, mais je ne me fais pas d'illusion, j'en reprendrai une autre et ce sera exactement la même chose à quelques détails près... mais laissons cela. Vous savez que nous allons au Français ce soir. Vous avez reçu mon petit mot ?

—On n'oublie pas cela.

—C'est le baron qui nous emmène : il a des billets. M. de Joncières sera avec nous.

—Partie carrée.

—Exactement. On finira par nous appeler les Inséparables.

—Tant mieux. Cela prouve que nous formons un petit groupe qui s'entend très bien, d'amis qui prennent grand plaisir à se trouver tous les quatre ensemble.

—Oh ! tous les quatre ?

—Certainement, se récria Valentine, tous les quatre ; lequel donc apporterait une restriction ? Ce n'est pas vous ? Ni moi, ni M. de Joncières, alors, le baron ?

—Oh ! on comprend bien que M. de Joncières vous aime ; mais le baron se passerait bien de me voir.

—Le baron ? Ah ! par exemple, quelles idées vous avez là ! Mais c'est lui qui m'a demandé de vous inviter en me recommandant de ne pas oublier.

—Sans doute ; mais il est évident qu'il n'a d'yeux que pour vous.

—Je crois que vous vous trompez, chère amie ; je ne peux pas dire que déjà le baron vous aime ; mais je suis certaine qu'il est très sensible à votre présence, et cela viendra, je suis sûre que cela viendra. D'ailleurs, tenez, je crois que le voici, nous allons lui demander...

—Je vous en prie...

La protestation de Mme Saint-Urbain devenait inutile, ce n'était pas le baron qui entra, c'était Hubert.

Depuis le soir où Hubert avait déclaré son amour à Valentine, il venait presque tous les jours ; elle avait accueilli cet amour avec une douceur favorable, et si elle ne se pressait pas de le couronner, comme on disait au grand siècle, c'est parce que cet état d'attente amoureuse n'était pas dépourvu d'agrément.

Hubert eut un petit mouvement de dépit lorsqu'il vit Mme Saint-Urbain ; il aimait mieux naturellement rencontrer Valentine seule et puis il éprouvait à l'égard de Mme Saint-Urbain un sentiment de méfiance que rien ne justifiait, qu'il ne pouvait pas expliquer, qu'il reconnaissait injuste et mal fondé, mais dont il ne pouvait pas se défendre.

Cette fois, elle ne mit pas sa patience à longue épreuve; il y avait à peine dix minutes que Hubert était arrivé lorsqu'elle se leva pour se retirer.

—Déjà, demanda Valentine.

—Tant mieux, pensa Hubert.

—Mais oui, chère amie, répondit Mme Saint-Urbain, puisque nous allons au théâtre ce soir, j'ai mille choses à faire.

—Vous savez que j'irai vous prendre en voiture.

—Mais non, ne vous dérangez pas.

—Si, si, tenez-vous prête et attendez-moi.

Valentine savait que son amie n'était pas riche et elle avait pour elle mille attentions charmantes, mille prévenances discrètes et délicates pour lui offrir des douceurs qu'elle-même n'aurait pu se frayer fréquemment.

Et lorsqu'elle fut partie.

—C'est vrai, dit Hubert, elle vient avec nous ce soir.

—On dirait que cela vous contrarie.

—Oh! cela ne me contrarie pas, du moment que nous ne serons pas seuls, que ce soit elle qui soit avec le baron ou une autre, peu importe. Et cependant, je n'aime pas beaucoup la rencontrer.

—Elle est bien gentille pourtant. Que vous a-t-elle fait.

—Elle est bien gentille et elle ne m'a rien fait; mais elle m'inspire un sentiment injuste, inexplicable, j'en conviens, indéfinissable, mais qui m'éloigne d'elle. Et tenez... je me garderai bien de contrôler vos relations, je n'en ai pas le droit et même si je l'avais, ce droit, je ne le ferai pas; mais je peux toujours dire mes impressions, n'est-ce pas.

—Dites toujours.

—Eh bien, je m'aperçois que vous vous liez avec elle de plus en plus intimement, et comment dirais-je?... je n'en suis pas très content.

—Vous êtes injuste, Hubert, je suis persuadée que vous êtes injuste, par erreur, Mme Saint-Urbain est une amie charmante pour moi et rien ne légitime la prévention que vous avez contre elle. Remarquez-la et vous en conviendrez vite vous-même.

—Vous avez peut-être raison, d'ailleurs qu'importe. Elle m'a fait plaisir en se retirant tout de suite et en me laissant seul avec vous. Quand ce ne serait que cela, je la remercie pour aujourd'hui.

Valentine était venue s'asseoir dans un fauteuil et Hubert avait glissé une chaise tout proche; il s'y assit de façon à pouvoir poser le bras sur le dossier du fauteuil; ainsi, il enveloppait pour ainsi dire son amie; elle lui semblait plus près de lui, mieux à lui.

—Voilà longtemps, dit-il en s'asseyant, que je ne m'étais pas trouvé avec vous, seul, libre...

—Comment, longtemps, hier encore!

—Eh bien, cela ne fait-il pas longtemps? Pour moi qui vous aime, depuis hier, toute la soirée, et la nuit, et ce matin, jusqu'à maintenant sans vous voir; comme c'est long, Valentine, pour moi qui voudrais vous donner toutes les minutes de mon existence. Je sais bien que j'ai les souvenirs; quelle chose adorable que les souvenirs. Je rentre chez moi; j'allume ma lampe; je suis seul; et malgré cela vous êtes là à côté de moi. Tout à l'heure, je causais avec vous, je voyais votre visage, et tout en causant, tout en vous regardant, je remplissais mon cœur de vos paroles et de votre image.

“Et maintenant, je suis seul, j'ouvre ce coeur rempli de choses délicates et précieuses et je recommence dans la solitude les moments heureux que vous m'avez donnés.

“Doucé magie de l'amour qui ne se contente pas de dorer l'heure que l'on passe auprès de la bien-aimée, mais qui embaume et éclaire les heures que l'on passe loin d'elle. . .

Valentine écoutait Hubert: elle se laissait bercer par les paroles d'amour; il avait prononcé son aveu un soir, au milieu de la fête; le lendemain il était venu voir Valentine et le lui avait répété; elle ne s'en était point effarouché; au contraire, elle l'attendait depuis longtemps. Depuis ce jour, il ne se passait guère de jour sans que le jeune homme vînt passer quelques instants aux pieds de la bien-aimée.

Voyant que son amour n'était pas repoussé, qu'il était même bien accueilli, il était devenu pressant et avait prononcé le mot de mariage. Valentine n'avait pas dit non; elle avait même laissé entrevoir avec certitude qu'elle dirait oui, mais elle ne l'avait pas encore dit; elle n'était pas pressé. Hubert l'était plus qu'elle.

Cependant il continuait.

— Valentine, tournez donc un peu votre joli visage de mon côté, que je voie de quelle couleur sont vos yeux aujourd'hui. Vous savez bien que je vous aime, vous savez bien que vous êtes ma vie.

— Je le crois, Hubert, je crois que vous êtes sincère.

— Comme je voudrais que cette certitude vous dicte plus que des paroles, mais des actes, un consentement, la conclusion toute naturelle d'un amour. . . mais pour cela, il faudrait que vous aussi, vous m'aimiez.

Valentine se tourna vers Hubert et lui tendit sa main; Hubert s'en empara, la porta à ses lèvres et la couvrit de baisers.

— Vous savez bien, Hubert, répondit-elle que j'ai beaucoup d'affection pour vous.

— Je le sais, vous ne me permettriez pas sans cela de venir vous voir comme je le fais; mais, je vais peut-être vous paraître insatiable, cela ne me suffit pas.

— Vous êtes gourmand, fit-elle en riant.

— Très gourmand, répondit-il; mais en même temps que gourmand, je suis sérieux, je vous aime, vous acceptez mon amour, acceptez-le entièrement avec toute la suite qu'il doit amener avec lui. Je vous disais tout à l'heure que, rentré seul chez moi, j'ouvrais mon coeur tout plein de vous comme un coffret à reliques et que je revivais nos souvenirs; c'est un bonheur; mais combien ce bonheur sera plus complet, plus continu lorsque je ne rentrerai plus seul chez moi et lorsque les souvenirs seront une réalité ininterrompue.

“Valentine, rester toujours auprès de vous, vous avoir à moi, toute et toujours à moi. . . me refuserez-vous ce bonheur, me le refuserez-vous longtemps? . . .”

Valentine regardait Hubert; mais ses paupières se mirent à battre d'émotion et sa main trembla entre les mains de son ami.

— Hubert, répondit-elle, je vous ai dit que j'avais pour vous beaucoup d'affection, c'est vrai; vous voudriez davantage; vous voudriez que je vous dise que je vous aime; soyez heureux, Hubert, je vous aime; vous voyez, je vous le dis; j'aurais moi-même pu vous le dire depuis longtemps; peut-

être vous en doutiez-vous un peu ; seulement vous vouliez le mot de ma bouche... Pourquoi ai-je tant attendu, pourquoi ai-je fait la sourde oreille lorsque vous me parliez mariage?... pardonnez-moi, Hubert, mais je suis si bien comme cela.

—Alors, c'est que vous ne m'aimez pas.

— Si je vous aime; mais l'état où nous vivons n'est-il pas bien agréable. Vous êtes un compagnon charmant, Hubert; si vous saviez comme mon cœur bat lorsque vous devez venir, si vous saviez comme je suis émue lorsque vous me parlez, surtout lorsque vous me parlez de votre amour, si vous saviez que moi aussi, j'ouvre le soir mon cœur plein de souvenirs... Vous me demandez un mot d'amour et sitôt que je l'ai prononcé, vous le mettez en doute; comme c'est étrange, et comme ce petit fait me donne raison. Nous vivons dans un état charmant et vous voulez en changer: l'autre vaudra-t-il celui-là.

—Cent fois, puisque nous serons l'un à l'autre. Comment, vous doutez de notre bonheur?...

—Notre bonheur! notre bonheur! Ne sommes-nous pas heureux? Le serons-nous davantage? Ah! si vous saviez comme la vie en commun n'est pas toujours poétique.

—Elle n'est pas poétique pour les gens dont l'amour n'est pas assez haut placé, et qui se trouve ainsi éclaboussé par les mille petites misères de l'existence. Mais les amants qui exaltent leur amour bien haut, au-dessus de tout, le gardent intangible, pur, intact. Nous saurons ainsi garder le nôtre ma bien-aimée; nous saurons vivre l'un à côté de l'autre sans que rien porte atteinte à notre mutuelle tendresse. Oh! je ne dis pas que la vie

nous épargnera ses malheurs, ses tristesses, ses vilénies. Non, nous aurons nos épreuves comme tous; mais je dis que je sens mon amour assez haut pour qu'il n'en soit pas atteint. Mettez donc votre main dans la mienne, Valentine, sans hésitation, sans arrière-pensée; appuyez-vous sur mon bras et confiez-vous à moi: le bonheur est là, ne le laissez pas échapper...

La jeune femme s'était doucement, insensiblement inclinée vers Hubert, comme attirée par la douce musique de ses paroles.

—Vous me troublez profondément, Hubert, lui dit-elle; je ne demande qu'à me laisser entraîner dans ce chemin fleuri que vous déroulez devant moi et cependant, j'hésite.

—N'hésitez pas, Valentine, laissez-vous convaincre; puisque nous nous aimons, donnons à notre amour son couronnement tout naturel. Soyez ma femme, ma bien-aimée; nous nous aimons; la vie est courte et nous en perdons de longues heures, de longues journées loin l'un de l'autre... mais oui, elles sont perdues ces journées de solitude passées dans l'attente du bonheur, alors qu'elles pourraient nous donner le bonheur lui-même. Je vous aime tant, Valentine...

—Moi aussi, Hubert, je vous aime.

—Aimer, mon amie, c'est donner, soi d'abord. Vous dites que vous aimez et vous vous refusez. Donnez, Valentine, donnez puisque vous aimez; donnez-les-moi ces cheveux si souples, si soyeux, qui font à votre blanc visage une auréole brune; et vos yeux si purs et si limpides où brille une petite lumière mouvante, vos yeux où je cherche à lire votre pensée, donnez-les-moi; et vos oreilles nacrées où je glisse ma prière fervente; et vos lèvres si fraîches et si vermeilles à qui

je demande un mot d'amour, dites, Valentine, ne voulez-vous pas me les donner?...

Et, tout en parlant, Hubert avait fait glisser son bras du dossier du fauteuil sur les épaules de sa belle amie, et la tenant ainsi, il l'attirait doucement vers lui. Et la belle amie ne résistait guère, émue, troublée, la prudence endormie par les douces paroles d'amour et ne demandant au fond qu'à se laisser aimer.

Aussi, il suffit à Hubert de ne l'approcher de lui qu'avec une sage et prudente lenteur et de continuer à la bercer par ses paroles pour que la jolie tête fine fût bientôt tout près de sa tête; assez près pour qu'il put poser ses lèvres dans la forêt odorante des cheveux bruns.

Elle tressaillit sous la caresse, mais elle ne se déroba pas; alors rassuré, il fit glisser ses lèvres sur le front lisse et blanc; les yeux de Valentine se remplirent de deux larmes : larmes d'émotion, larmes de joie, larmes d'amour: Hubert les sécha d'un double baiser.

—Valentine, murmurait-il, ma bien-aimée, ma femme...

Cependant, il la maintenait près de lui et ses lèvres, cheminant doucement, cherchaient le lobe de l'oreille où il répéta bien bas, mais si près, qu'entre la bouche et l'oreille, il y eut à peine la place pour le baiser:

—...ma bien-aimée... ma femme...

Puis, brusquement, il ramena la jolie tête aimée un peu en arrière et posa ses lèvres sur ses lèvres; elle poussa un petit cri de surprise et s'abandonna à la caresse, brisée d'émotion, vaincue.

Combien de temps restèrent-ils ainsi, en extase?...

Ce fut elle qui revint la première à la réalité. Elle se dégagea doucement, se leva et fit quelques pas dans le salon; elle alla soulever la portière, puis revint vers lui. Il s'était levé à son tour et lui tendit les bras: elle s'y jeta et s'y blottit. Il la serra et sentit tout contre lui son corps ferme et chaud qui frissonnait d'émotion et d'amour. Il lui répéta encore:

—Valentine... ma bien-aimée... ma femme...

Cette fois ce fut elle qui releva la tête et vaincue, gagnée, signa son consentement d'un long baiser.

CHAPITRE XI

Mme Saint-Urbain avait quitté un peu brusquement Valentine mais ce n'était pas pour faire plaisir à Hubert en le laissant seul avec son amie; ce n'était même pas pour se préparer à la soirée qu'ils devaient passer ensemble au théâtre. Un fait nouveau se présentait, un incident au premier abord sans importance; mais rien n'est sans importance pour celui qui a une idée fixe et qui en poursuit obstinément la réalisation.

C'est souvent un détail, in infime détail qui décide de la réussite d'un projet, ou de l'effondrement d'une affaire d'un régime, de la face du monde: le grain de sable de Cromwell. C'est par le détail que les malfaiteurs se font pincer: ils avaient tout prévu, tout calculé, sauf ce misérable petit détail, si petit qu'il passe inaperçu; mais c'est pas ce détail que le policier prendra la piste du malfaiteur et le suivra jusqu'à ce qu'il ait mis la main sur lui.

Valentine renvoyait Françoise. Donc, Françoise n'avait plus de ménagements à garder envers sa patronne;

quels étaient ses sentiments envers elle. N'y aurait-il pas moyen de la faire causer? Volontiers, les domestiques racontent les petites affaires de leurs patrons, surtout des patrons qu'ils quittent; plus facilement encore si leur intérêt est en jeu.

En promettant une bonne récompense à Françoise, en l'aidant pour retrouver une bonne place, n'y aurait-il pas moyen de la faire bavarder un peu, de savoir quelque détail sur ce fameux Diamant Noir.

Car l'idée et l'envie n'ont pas quitté l'esprit et le coeur de Mme Saint-Urbain; au contraire, elles s'y étaient ancrées de plus en plus profondément; la possession de ce Diamant était devenue une idée fixe, impérative, malade et elle n'aurait reculé devant rien pour la satisfaire. Elle examinait tout autour d'elle, elle était à l'affût de toutes les conversations, de tous les gestes, de tous les incidents pour arriver à ce but qui était devenu le but unique suprême, de son existence.

La possession du Diamant devait amener le baron à ses pieds et lui donner l'amour, la fortune, l'éclat rayonnant dont brillait aujourd'hui Valentine; elle serait heureuse, adulée, elle éclipserait son amie, grâce au Diamant... il lui fallait le Diamant.

Tirerait-elle quelque chose du renvoi de Françoise et de son animosité contre Valentine. C'est pour y réfléchir qu'elle était partie.

A peine rentrée chez elle, le marquis y arriva. Elle lui laissa à peine le temps de la saluer.

—Dites-moi, marquis, ne connaissez-vous personne qui ait besoin d'une femme de chambre?

—Peut-être, c'est-à-dire que tout d'abord, je ne m'attendais pas à cette question, mais ça peut se trouver.

—C'est cela, mon ami, trouvez.

—Peut-on vous demander?...

—Oh! pas grand'chose. C'est Valentine qui renvoie Françoise: je le regrette pour elle, car Françoise faisait un excellent service, alors, n'est-ce pas, autant que ce soit des amis qui en profitent.

—Bien, bien, du moment que cela vous fait plaisir...

Il ne fut pas bien long ni bien difficile à Mme Saint-Urbain de savoir à quel bureau de placement, Françoise s'était adressée pour avoir une place nouvelle, ni d'y laisser son adresse pour qu'on la lui envoie.

Et, en effet, le lendemain, Françoise se présentait à elle. Elle fut un peu surprise de reconnaître Mme Saint-Urbain; mais celle-ci la fit entrer, la fit asseoir et la traita presque comme on traite une amie.

—Voilà, disait-elle, ce n'est pas pour moi que je vous ai fait venir, c'est pour des amis; mais, avant de leur parler de vous, j'ai voulu vous voir, savoir vos conditions, votre service...

De là, il n'y a qu'un pas à faire pour amener la soubrette à parler de son ancienne maîtresse, de ses habitudes...

—Comment vous êtes-vous donc fâchées? demandait-elle.

—Oh! c'est que madame est souvent trop exigeante, trop injuste, elle ne sait pas souvent reconnaître ce que l'on fait de bien, mais elle n'oublie jamais de relever ce qui ne va pas.

Mme Saint-Urbain discerna l'exagération sous les paroles de Françoise et son désir de se justifier; mais elle fut contente de constater son animosité contre sa maîtresse.

—Eh bien, soyez tranquille, nous vous aiderons à trouver une bonne

place, si ce n'est pas tout de suite ce sera un peu plus tard. En attendant, vous ne resterez pas dans l'embarras, le marquis s'intéresse beaucoup à vous et moi aussi...

—Madame est bien bonne.

—Oui. Et, vous restez encore longtemps chez Mme de Brindel?

—Encore cinq jours, madame.

—Vous y serez donc pour sa petite fête d'après-demain?

—Oui, madame, j'y serai encore.

—Mais alors vous pourriez peut-être nous aider.

—Oh! tout ce que voudra madame.

—Voilà, nous projetons, pour nous amuser, comprenez-vous, de jouer un petit tour à Mme de Brindel, une petite farce... elle enragera un peu sur le moment, elle se mettra un peu en colère, et puis quand elle s'apercevra qu'on a voulu s'amuser, tout le monde en rira et elle comme les autres.

—Bon, madame, si je peux; je ne serai pas fâchée que Mme de Brindel enrage un peu; je n'ai pas beaucoup de rancune; mais si elle pouvait enrager pour tout de bon, cela ne me fâcherait pas.

—Voilà d'excellentes dispositions, pensa Mme Saint-Urbain; et elle continua à haute voix: Pour cela, il faudrait pouvoir entrer un moment dans la chambre de Madame. Voyons, vous la déshabillez, le soir?

—Je la déshabille; puis avant de se mettre au lit, elle me renvoie et elle s'enferme.

—Ah! elle s'enferme, fit Mme Saint-Urbain un peu désappointée, et il n'y a pas d'autre porte dans sa chambre?

—Il y a la porte qui va dans son cabinet de toilette.

—Et ce cabinet de toilette, n'a-t-il pas lui-même une autre porte?

—Il a une seconde porte qui donne sur un escalier de service; mais cette porte a un verrou intérieur que Madame ferme aussi.

—De sorte que, la nuit, elle est enfermée dans cette double pièce, chambre et cabinet de toilette.

—Parfaitement.

—La porte de la chambre sur le grand escalier est fermée et la porte du cabinet de toilette sur l'escalier dérobé est fermée aussi, intérieurement, mais les deux pièces communiquaient.

—C'est bien cela.

—Il faudrait donc, pour ce que nous voulons faire, s'introduire et se cacher dans le cabinet de toilette avant que Mme de Brindel monte se coucher.

—Oh! c'est bien simple. Il y a dans ce cabinet des placards immenses et des porte-manteaux recouverts de housses.

—Vous me guiderez?

—Si Madame veut.

—Nous avons projeté ce petit amusement pour le soir où elle donne sa petite fête de tous les mois. C'est précisément après-demain et comme vous serez encore là, tout ira pour le mieux.

Madame Saint-Urbain reconduisit Françoise en lui glissant cent francs dans la main et lui promettant davantage pour ses bons services.

Restée seule, elle se mit à réfléchir. Tout d'abord, mise en face de l'exécution, arrivant presque au moment d'agir, elle eut un mouvement de recul. La possession du diamant noir lui tenait au coeur presque autant que la vie elle-même; mais elle allait essayer de commettre là un acte qui lui donnait par avance le petit frisson: s'introduire la nuit dans la chambre

de son amie, tâcher de mettre la main sur le bijou enchanté. . . il y avait là un ensemble de circonstances, de risques, qui la faisaient hésiter; et cette femme de chambre ne la trahirait-elle pas?

Mais tout à coup, elle passait de ses craintes si justifiées au bonheur que lui apporterait la possession du talisman; elle se voyait, elle, presque pauvre, menant une vie un peu étroite, obligée de compter, réduite à un rôle de second rang, elle se voyait entourée, adulée, aimée, sa fortune prospère, et sa personne rayonnant du bonheur qui était maintenant l'apanage de Valentine.

Alors, toute hésitation disparaissait.

La journée passa ainsi en alternatives; tantôt hésitante, tantôt décidée, tantôt reculant devant l'action à commettre, tantôt bondissant de joie à la pensée de son bonheur prochain.

Le lendemain, elle alla rendre visite à Valentine. A tenter le coup, il fallait avoir toutes les chances pour soi; ne pourrait-elle pas, en causant, avoir de Valentine elle-même quelques détails sur la façon dont elle usait de son diamant.

Les deux amies causaient depuis un instant; la main de Valentine, allongée sur l'accoudoir de son fauteuil fournit l'entrée en matière.

— Je ne puis m'empêcher d'admirer votre diamant, dit Mme Saint-Urbain, plus je le regarde et plus je le trouve beau.

— Il est très beau, en effet, dit Valentine, et très pur; je l'ai montré à bien des lapidaires et ils sont tous unanimes sur sa beauté et sa valeur.

— Ne vous a-t-on jamais proposé de l'acheter?

— Très souvent.

— Et on vous en offrait sans doute un bon prix.

— Sans doute, mais je ne le céderais à aucun prix.

— A cause de son pouvoir protecteur.

— Oui, vous savez à peu près cette histoire.

— A peu près, comme tout le monde; mais elle est si étrange, si passionnante, qu'on voudrait la savoir dans ses moindres détails.

— Oh! il n'y a pas de grands détails. Vous savez à la suite de quel malheur, pendant une nuit épouvantable, je fus portée dans la pagode hindoue et comment le prêtre jugea que j'étais marquée par la protection des dieux et digne de porter le diamant noir; et il le passa à mon doigt. C'est tout.

— Et il est mort sous vos yeux.

— Oui, il est mort tout de suite après. Je crois qu'il s'est empoisonné.

— Comme vous deviez avoir peur.

— J'avais peur épouvantablement, ou plutôt il me semblait que c'était une autre que moi qui était là; il me semblait que j'étais possédée par une puissance supérieure qui me clouait au sol, qui me faisait agir et qui ne m'a lâchée que lorsque tout a été fini. Surtout pour lui fermer les yeux; c'est mon bras qui s'est allongé, mais ce n'est certainement pas par ma propre volonté, je n'aurais pas pu.

— Vous lui avez fermé les yeux?

— Sur sa propre volonté, avec le diamant. Il paraît qu'il perd peu à peu sa puissance et que pour la lui redonner, il faut en toucher les yeux d'un mort, et surtout d'un mort à qui il a appartenu.

— Et vous avez essayé?

— Cette fois-là, seulement.

— Il y a déjà longtemps. Il faudrait peut-être renouveler sa force. Elle ne faiblit pas?

— Je ne m'en suis pas aperçue. Je le porte le jour; mais en me couchant,

je le dépose sur ma table de nuit pour qu'il conserve mieux son fluide. Et, jusqu'à présent, il m'a donné tout ce que je lui ai demandé.

— Ce que vous lui demandez?

— Mais oui, ma chère; lorsque je désire quelque chose je prends mon diamant entre mes deux mains, comme ceci, et je pense à ce que je veux.

— Et vous l'avez?

— Jusqu'à présent, toujours. Il est vrai que je n'en abuse pas. Je ne le fais pas intervenir pour des choses de peu d'importance mais seulement pour des choses graves ou qui me tiennent à coeur.

— Tout cela est invraisemblable! Quelle étrange suite d'événements.

— N'est-ce pas! Il y a des moments où à moi-même, il me semble que j'ai rêvé lorsque je pense à cette nuit terrible, à mon pauvre ami enlevé par le tigre et au vieux prêtre qui me donne, enfermé, pour ainsi dire concentré dans cette pièce noire, le bonheur pour toute ma vie. C'est vraiment à ne pas y croire et pourtant, les preuves sont là.

— Elles sont nombreuses les preuves?

— Et probantes. Pour ne parler que de deux, cette tempête en mer à laquelle nous avons échappé.

— M. de Joncières était avec vous.

— C'es là que je l'ai connu. Et mon accident d'auto.

— Tout le monde a été surpris que vous n'avez pas été tuée.

— Je suis certaine de devoir la vie à la protection de mon diamant.

Mme Saint-Urbain complimenta son amie; pour effacer un peu l'impression de cette longue conversation sur le diamant, elle fit le tour du salon, admirant quelques bibelots nou-

veaux, parlant de choses diverses et indifférentes.

— Y a-t-il longtemps que vous n'avez pas vu le marquis?...

Mais il lui tardait de se sauver pour réfléchir à son aise. Cette fois, elle était décidée: cette dernière conversation avait fait tomber ses hésitations et ses derniers scrupules.

Le bonheur était là; elle n'avait qu'à allonger la main pour le prendre; elle possédait toutes les indications nécessaires, toutes les facilités; et elle hésiterait? Ah! non.

Si elle ne réussissait pas, eh bien, elle en serait quitte pour disparaître, mais si elle réussissait, quelle existence! L'enjeu en valait la peine.

Elle tendait la main à Valentine.

— Vous partez déjà!

— Excusez-moi, un peu de migraine.

— Ne manquez pas à ma soirée de demain.

—Soyez tranquille. Je vais me reposer pour être dans de bonnes dispositions.

Et comme elle sortait, Hubert arriva. Il la salua et dit en entrant:

— Décidément, Mme Saint-Urbain est de plus en plus aimable avec moi; elle s'en va comme j'arrive.

Il tendit les bras à Valentine qui s'y précipita et la serra sur son coeur.

CHAPITRE XII

La fête de ce soir était particulièrement élégante et animée; les amis les plus brillants de Valentine étaient là, les femmes les plus jolies. On jouait, on dansait comme chaque fois; un printemps précoce embaumait une nuit sereine; la douceur du temps avait permis d'ouvrir les portes sur le jardin. Les hommes venaient fumer

appuyés à la balustrade du perron ; quelques couples, pour se délasser un peu, quittaient l'atmosphère alourdie du bal et venaient respirer l'air frais de la nuit.

Parmi les invités, on chuchotait, on se passait à voix basse, de l'un à l'autre, une nouvelle sensationnelle ; le prochain mariage de la maîtresse de maison, Valentine de Brindel avec Hubert de Joncières. On n'en parlait pas encore ouvertement, car la nouvelle n'était pas officielle ; mais on la donnait comme sûre et déjà les prochains époux y gagnaient un regain de curiosité.

Les commentaires allaient leur train ; quelques envieux, comme il y en a partout, surtout autour de la fortune, de l'amour, du bonheur, les envieux risquaient quelques remarques désobligeantes ou faussement louangeuses ; mais l'opinion générale approuvait et les félicitait par avance. Ils étaient jeunes tous les deux, riches tous les deux, libres, charmants, très serviables, excellents amis ; ils s'aimaient et se mariaient ; tout était pour le mieux ; leurs amis sincères ne pouvaient que s'en réjouir et avaient de la peine à se retenir d'aller, dès aujourd'hui, leur offrir leurs compliments

La nuit s'avancait ; déjà bien des invités se retiraient ; c'était même le moment où le plus grand nombre venaient saluer la maîtresse de maison et prendre congé d'elle.

Mme Saint-Urbain profita de ce moment de presse où une légère cohue entourait Valentine. Elle passa dans le petit boudoir et y resta un moment pour être sûre que personne ne l'avait remarquée et suivie. Personne. Alors elle ouvrit doucement une petite porte et se trouva sur un palier de l'escalier

dérobé ; elle se trouvait ainsi dans une partie de l'hôtel où personne, sauf les domestiques, ne passait.

Elle attendit une minute. Elle avait fait un signe convenu à Françoise ; il fallait lui donner le temps d'arriver. Cette minute lui parut interminable. Enfin, un pas léger : c'est elle.

— Si madame veut me suivre.

Elles montent un étage ; une petite porte semblable à celle du boudoir d'en bas ; c'est la porte du cabinet de toilette. Elle est fermée.

— Une minute, Madame, je fais le tour et j'ouvre.

Mme Saint-Urbain reste encore seule une minute. Un tremblement la saisit. Au moment de faire le pas décisif, une hésitation, une peur la prend. Elle a envie de redescendre.

Mais elle pense au diamant, à son pouvoir, à la vie qui l'attend lorsqu'elle le possédera.

— Tant pis, pense-t-elle, maintenant que j'ai fait le premier pas, allons jusqu'au bout.

D'ailleurs la porte s'ouvre. Françoise apparaît.

— Entrez, madame. Voyez, dit-elle en montrant la penderie recouverte d'une longue serge verte, voilà pour vous cacher aisément. Maintenant, je m'en vais. Fermez le verrou derrière moi. Et bonne chance.

— Merci, Françoise ; descendez vite. N'oubliez pas mon manteau.

— Madame peut être tranquille, je vais porter le manteau de Madame dans ma chambre entr'ouverte et je garderai de la lumière ; c'est la porte la plus proche de l'escalier, la chambre de la cuisinière est plus loin et elle dort comme une marmote ; donc, pas de danger. Madame n'aura qu'à monter ce petit escalier pour me trouver.

Et demain, en premier jour, nous sortirons toutes les deux.

—C'est bien, Françoise, tout cela est très bien combiné. Tenez, voilà pour votre peine, dit Mme Saint-Urbain en lui glissant dans la main un autre billet de cent francs. Maintenant, descendez vite et à tout à l'heure.

Françoise descendue, Mme Saint-Urbain ferma le verrou et se mit à examiner les lieux: elle sortit de sa poche une lampe électrique et en promena les rayons autour d'elle. Maintenant, le petit tremblement qui l'agitait, ce n'était plus de l'hésitation, le sort en était jeté; c'était une petite inquiétude fébrile causée par le souci de prendre les dispositions les plus favorables à la réussite.

Le premier point essentiel était de se bien cacher et tout en se cachant bien de prendre des précautions pour pouvoir sortir de la cachette sans bruit.

Dans la position qu'elle occupait, Mme Saint-Urbain avait la penderie à sa gauche et par la porte entr'ouverte, son regard pénétrait dans la chambre et allait jusqu'au lit dans le fond à droite. Il était donc possible, si la porte restait entr'ouverte, de voir Valentine se coucher, tout en restant cachée sous la penderie; il suffisait pour cela de ménager un léger intervalle entre deux rideaux.

Cette disposition était extrêmement précieuse; aussi, Mme Saint-Urbain en tint compte dans le choix de sa cachette. Elle fit d'abord un tour dans la chambre partant un tapis épais étouffait le bruit de ses pas. Elle fit jouer les deux battants de la porte de communication: tout allait à souhait: pas un grincement.

Alors elle revint au cabinet de toilette; il était temps de se cacher; l'heure

s'avançait et si les invités n'étaient pas tous partis, ils ne pouvaient tarder; Valentine pouvait monter d'un moment à l'autre.

Elle se déchaussa et épingla à sa ceinture ses petits souliers de bal, puis elle se glissa sous la penderie, s'accroupit, ramena par dessus elle une robe qui se trouvait là; puis, allongeant la main, elle saisit les bords des deux rideaux qui se rejoignaient là, de façon à pouvoir les écarter légèrement pour laisser son regard, entre les deux, pénétrer jusqu'au fond de la chambre.

Puis elle attendit. Combien de temps? Elle n'aurait pas su le dire; peut-être en temps très courts, mais qui lui parut fort long.

Enfin elle entendit la porte s'ouvrir par la fente étroite de son rideau, Mme Saint-Urbain regardait. Françoise parut: une vive lumière éclaira tout à coup la chambre et Valentine entra à son tour.

—Dépêchons-nous, Françoise, je suis horriblement fatiguée ce soir.

La femme de chambre dégrafait sa maîtresse, préparait sa toilette de nuit, l'aidait à se déshabiller... Lorsqu'elle fut à peu près prête, Valentine lui dit:

—C'est bien. Vous pouvez monter. Je finirai seule.

Françoise sortie, Valentine alla à la porte et donna deux tours de clef; puis elle pénétra dans son cabinet de toilette et alla vérifier s'il était fermé au verrou.

Elle passa à deux pas de Mme Saint-Urbain, blottie sous son rideau et qui se faisait toute petite et retenait sa respiration.

Lorsqu'elle fut passée et que l'obscurité fut revenue dans le cabinet, Mme Saint-Urbain écarta de nouveau

son rideau et regarda. Là-bas, au fond de la chambre, Valentine achevait de se déshabiller; lorsqu'elle fut prête enfin à se glisser dans son lit, elle tira de son doigt son anneau au Diamant Noir.

Haletante, les yeux exorbités, tremblante d'émotion, Mme Saint-Urbain ne perdait pas un mouvement de son amie. Ce Diamant qu'elle tenait, était l'objet de son unique convoitise: elle le regardait avec des yeux qui auraient voulu l'attirer; pour un peu, elle aurait tendu la main pour le saisir; il s'agissait maintenant de ne pas le perdre de vue: le Diamant, la fortune, l'amour, le bonheur...

Cependant, Valentine avait pris le bijou entre ses deux mains, et, droite, la tête légèrement inclinée en avant, les mains à la hauteur de sa poitrine, elle restait immobile dans une attitude de recueillement et de prière.

Puis elle mit le bijou sur sa table de nuit, se glissa sous ses couvertures et fit l'obscurité dans sa chambre. Une veilleuse, sur l'autre coin de la cheminée faisait danser une petite flamme clignotante; mais la lueur jaunâtre et falote qu'elle répandait autour d'elle n'allait pas très loin et toute la partie de la chambre où se trouvait le lit restait dans l'obscurité.

Mme Saint-Urbain attendit: la mesure du temps lui fut un souci. Il ne fallait pas agir trop tôt, mais pas trop tard; or, à attendre ainsi dans l'obscurité et dans l'émotion il est impossible d'avoir une notion exacte du temps qui passe.

Elle l'apprécia du mieux qu'elle put, au petit bonheur.

Il y avait une heure à peu près, à son idée, que Valentine était couchée. Elle avait déclaré elle-même à sa femme de chambre qu'elle était très fati-

guée. Par conséquent, elle devait être maintenant dans l'engourdissement profond du premier sommeil. C'était le moment.

Avec une lenteur et une prudence de chat guetant une souris, Mme Saint-Urbain mit une main par terre, tandis que l'autre main écartait les vêtements suspendus qui auraient pu faire entendre un froissement, et sortit de dessous la penderie en progressant sur une main et sur les deux genoux.

Cette façon d'avancer lui parut plus sûre et plus silencieuse; aussi elle continua. La veilleuse contre laquelle elle avait pestée tout d'abord, lui fut, au contraire, une auxiliaire très précieuse. Ses yeux s'étaient habitués à l'ombre et y voyaient dans cette demi-obscurité presque autant qu'en plein jour. Enfin, grâce à elle, elle put éviter de heurter la porte, les chaises ou autres meubles qui se trouvaient sur son passage.

Cependant, elle continuait d'avancer toujours à quatre pattes, toujours lentement, s'arrêtant parfois pour prêter l'oreille; mais tout était profondément silencieux; les tapis étouffaient ses mouvements.

Maintenant elle était dans la chambre. Tout de suite elle se dirigea vers le pied du lit qui était le point le plus rapproché d'elle. En suivant le lit lui-même, le plus près possible, pour remonter des pieds à la tête, elle courrait moins de risque d'être aperçue de la personne couchée qu'en restant au milieu de la chambre.

Arrivée au pied du lit, elle s'arrêta un moment, leva légèrement la tête et prêta une oreille attentive.

Elle perçut alors le bruit de la respiration de Valentine, légère mais distincte et d'une régularité qui prouvait

que celle-ci dormait profondément. Décidément tout allait bien.

Alors, Mme Saint-Urbain s'aplatit sur la descente de lit, une superbe peau d'ours blanc moelleuse, chaude, silencieuse. Encore un glissement et elle touche la table de nuit; elle est au but, le Diamant est là; elle n'a qu'à avancer la main. Toute l'existence de bonheur qu'elle s'est promise, à laquelle elle rêve depuis si longtemps sans l'espérer, défile en un éclair devant ses yeux éblouis: elle n'a plus qu'un geste à faire.

L'émotion fait battre son cœur avec une telle violence qu'elle entend les battements; elle le presse d'une main appuyée sur sa poitrine pour essayer d'en contenir les mouvements désordonnés.

Enfin elle réussit à le calmer et à se ressaisir, et elle profite de cette minute de répit pour faire le dernier geste.

Légèrement relevée sur la main gauche, elle fait glisser sa main droite le long de la table de nuit, jusqu'à ce qu'elle rencontre le rebord; elle palpe la tablette avec une légèreté de doigté qui eut à peine enlevé la poussière s'il y en avait eu.

Autant qu'elle a pu le remarquer, il n'y a rien sur la table que la bague au milieu. La main continue ses petits tapotements légers: elle progresse lentement: soudain elle tressaille, elle a touché... les doigts palpent l'objet, en font le tour tout en le maintenant; c'est bien cela, c'est bien la bague au Diamant Noir.

Elle le saisit: elle passe un doigt dans l'anneau et serre le bout de ce doigt contre son pouce; comme cela elle est sûre de ne pas le lâcher, de ne pas le laisser glisser. Et sa main redescend, doucement, lentement.

Maintenant, elle passe l'anneau complètement à son doigt; il force un peu; tant mieux, il ne glissera pas et elle aura ses mouvements libres. Il faut retourner. De la même façon qu'elle est venue: à reculons d'abord jusqu'au pied du lit: le bonheur d'avoir réussi l'agite d'un tremblement qu'elle maîtrise avec peine; décidément, les moyens les plus simples sont les meilleurs.

La voilà au pied du lit.

Ah! elle heurte une chaise; elle avait oublié cette chaise; heureusement le choc a été faible, le bruit léger. Valentine se retourne dans son lit; Mme Saint-Urbain s'immobilise, aplatie contre le tapis, glacée de peur.

Mais tout retombe dans le silence; la respiration régulière reprend: un simple mouvement au milieu du sommeil; elle n'a rien entendu. C'est égal: la prudence s'impose: elle reste immobile encore un long moment et lorsqu'elle se remet en mouvement, c'est encore avec un surcroît de précautions.

Elle arrive dans le cabinet de toilette: à mesure qu'elle s'éloigne de Valentine, le courage lui revient avec l'assurance. Tout à coup, elle a un petit frisson: la porte fermée au verrou. Pourvu que ce verrou glisse silencieusement et que la porte ne grince pas: c'est probable, mais pour atténuer le bruit, elle pousse le plus qu'elle peut la porte de communication entre la chambre et le cabinet.

Et elle reprend sa marche. elle ne se chausse pas encore, mais elle se redresse pour atteindre ce verrou qui lui donne du souci: elle tourne le bouton en le maintenant très serré: le verrou glisse sans le moindre bruit. Un tour de clé: le pêne glisse aussi silencieusement et la porte s'ouvre.

Mme Saint-Urbain sort et referme la porte toujours sans que l'on n'entende rien.

Elle est sauvée: maintenant, le reste n'est plus rien. Elle touche le Diamant: il est là, à son doigt; elle a réussi; elle l'emporte; elle tressaille de bonheur, elle en tremble. Il faut monter là-haut retrouver Françoise. Mais soudain une pensée envahit, illumine l'esprit de Mme Saint-Urbain; pourquoi attendre, pourquoi reculer le moment où elle peut appeler le bonheur sur sa tête. Elle s'arrête, elle met le Diamant entre ses deux mains comme elle l'a vu faire tout à l'heure à Valentine et elle attache sa pensée à ses désirs, elle la concentre de toutes ses forces: la Fortune, l'Amour, le Baron, le Bonheur.

Puis, elle allonge la main vers la rampe et elle monte. un rais de lumière coupe le palier, passant à travers l'entre-bâillement d'une porte: c'est la porte de la chambre de Françoise qu'elle doit laisser ouverte. Mme Saint-Urbain la pousse et entre. Françoise est restée sur une chaise et s'est endormie, appuyée sur son lit. A l'entrée de Mme Saint-Urbain, elle se réveille.

—Madame a réussi.

—Mais oui, Françoise, très bien. Demain, je tiendrai ma promesse: une forte, une très forte récompense pour vous, si vous ne racontez à personne ce qui vient de se passer.

—Madame peut être tranquille. Je ne dirai absolument rien; d'ailleurs, je quitte cette maison demain et il peut bien s'y passer n'importe quoi, ça m'est égal.

—Bon; enfin, ne dites rien et vous avez ma parole que vous ne vous en repentirez pas. Maintenant, il faut me faire sortir d'ici.

—Tout à l'heure, madame. Vous allez vous reposer pendant une heure et nous descendrons aux premières lueurs du jour; j'ouvrirai la porte, Madame sortira, je refermerai la porte et je remonterai me coucher.

Mme Saint-Urbain aurait bien voulu s'en aller chez elle pour cacher son diamant le plus tôt possible; mais descendre et ouvrir dans l'obscurité, on pouvait se heurter et faire du bruit; faire de la lumière, c'était bien imprudent; l'ailleurs très imprudent aussi de rentrer chez elle à pied à cette heure de nuit et elle ne trouverait certainement pas de voiture.

Elle se rend à ces bonnes raisons; elle s'allonge sur le lit de Françoise, mais il n'est pas question de dormir. Françoise reprend son somme; mais Mme Saint-Urbain est trop agitée; maintenant que c'est fini, une peur retrospective la prend; lorsqu'elle était là-bas, dans la chambre de Valentine, elle était tout entière préoccupée de la réussite de sa tentative, l'esprit absorbé, les nerfs tendus, maintenant la détente s'opère; elle songe avec épouvante à sa situation de tout à l'heure. Si Valentine s'était réveillée... et c'est maintenant que tout est fini qu'elle se met à trembler pour le danger de tout à l'heure.

Elle reste étendue, les yeux grands ouverts fixés sur la petite fenêtre, épiant les premières lueurs du jour. Enfin, sur le fond noir du mur, un carré un peu moins noir se dessine; il s'éclaircit peu à peu; bientôt on peut distinguer quelques objets; déjà il fait assez clair pour se conduire.

Mme Saint-Urbain se lève; elle éveille Françoise et s'enveloppe dans son manteau.

—Qui donc pourrait nous entendre?

—Ah! personne, madame, soyez bien tranquille.

—C'est égal, allons doucement.

Les deux femmes descendent. En effet, qui donc pourrait entendre ce frôlement léger, à peine perceptible.

En bas, Françoise ouvre la porte avec précaution. Sur le point de sortir, Mme Saint-Urbain insiste encore une fois.

—Alors, c'est entendu, le silence le plus absolu.

—Le plus absolu. Madame peut y compter.

—Et venez me voir le plus tôt possible: vous serez contente.

Et, tandis que Françoise refermait la porte et remontait se coucher, Mme Saint-Urbain, en attendant de trouver une voiture, courait, sautait comme une enfant, le cœur battant d'un fol espoir.

CHAPITRE XIII

Un rayon de soleil qui passait par une jointure des persiennes, venait poser une tache de lumière au milieu de la chambre. Valentine ouvrit les yeux et sa pensée remonta du fond de l'anéantissement où elle était plongée.

—J'étais bien fatiguée hier soir, pensa-t-elle à mi-voix; mais comme j'ai bien dormi...

Un moment, elle regarda les mille petites poussières qui, dans le rayon de soleil, dansaient une sarabande fantastique.

Comme elle a bien dormi! La fatigue d'hier a disparu; lorsqu'elle ne dort pas bien, rarement par bonheur, elle a les traits tirés, les yeux mornes. Sera-t-elle jolie aujourd'hui? M. de Joncières, Hubert, son fiancé, sera-t-il content d'elle. Son fiancé! C'est encore un secret entre eux deux; mais

bientôt il faudra l'annoncer. Hubert est pressé; il voudrait arriver au mariage dans le plus bref délai; elle n'est pas pressée du tout; comme c'est drôle, elle aime bien Hubert pourtant!

La jolie tête de Valentine, sur la taie d'oreiller d'une blancheur immaculée est elle-même tout aussi blanche. Tout autour d'elle ses magnifiques cheveux noirs se dispersent en boucles folles.

Il doit être tard! Tant pis, comme on est bien au lit le matin, immobile et pesant de tout son poids sur sa moelleuse élasticité. Comme il fait bon laisser sa pensée aller, vagabonder toute seule, à son gré et passer sans transition apparente d'un objet à l'autre, et toujours avec le même contentement puisque l'existence n'est qu'un bonheur continu grâce au Diamant Noir.

Continuera-t-elle à être heureuse mariée à Hubert. Pourquoi pas? Hubert est un charmant garçon; il la rendra certainement heureuse; d'ailleurs, s'il y manquait, par extraordinaire, n'aura-t-elle pas toujours son Diamant Noir.

Valentine se soulève sur son coude et allonge négligemment la main vers sa table de nuit. Mais la main se pose à plat. Elle se soulève davantage et regarde... Où donc est-il?...

Maintenant elle est à genoux sur le lit et appuyée sur les mains, elle regarde de plus près: le Diamant n'est pas sur la table de nuit. Pourtant, elle l'y a bien mis hier soir en se couchant, comme tous les soirs.

D'un bond, Valentine est par terre; elle est accroupie sur sa peau d'ours et ses doigts fouillent, fébrilement... Rien, elle ne trouve rien.

L'inquiétude commence à la prendre.

Sonnera-t-elle Françoise? Non, mieux vaut continuer seule ses recherches. D'ailleurs que ferait Françoise?

Sans prendre le temps de s'habiller, jetant simplement un manteau sur ses épaules, elle va ouvrir les persiennes. Le grand jour qui entre la rassure un peu: maintenant elle va voir. Un coup d'oeil de nouveau sur la table de nuit: il n'y est pas, donc il est tombé. Valentine ne s'explique pas comment il a pu tomber, mais il n'y a pas d'autre supposition à faire. Machinalement, elle jette un coup d'oeil à ses mains... si elle avait oublié de l'enlever... mais non, elle est bien sûre de l'avoir posé sur sa table.

Elle s'accroupit encore sur sa descente de lit et elle se remet à fouiller la haute et épaisse fourrure. Un petit objet perdu là dedans n'est pas facile à retrouver; aussi ses recherches sont longues et minutieuses, mais inutiles. Alors Valentine sent monter en elle le soupçon avec l'inquiétude.

Maintenant elle a déplacé sa table de nuit et tiré la peau d'ours en arrière. Elle inspecte le coin de la chambre, elle passe sa main sous le lit, toujours en vain.

L'inquiétude et le soupçon prennent de la consistance: cependant qui donc aurait pu venir prendre le bijou? Hier soir elle s'est enfermée comme d'habitude, elle se prend la tête entre les mains; elle est bien sûre de s'être enfermée. D'ailleurs, c'est bien facile à vérifier.

Elle va à la porte de sa chambre; les verrous sont poussés, donc personne n'a passé par là. La porte du cabinet de toilette: Ah! elle a peine à retenir un cri; elle ferme les yeux et se retient au porte-manteau. Le verrou n'est pas mis. Pourtant elle est bien

sûre d'avoir fermé hier soir. Quelqu'un a passé par là pendant qu'elle dormait. Or, ce quelqu'un n'est pas venu de dehors puisqu'elle avait fermé, donc il était caché dans la pièce.

Valentine frissonne, en pensant que ce voleur mystérieux aurait pu l'assassiner... Que va-t-elle faire?

Elle s'assied sur le rebord de son lit et réfléchit.

Sa première idée est d'interroger Françoise... Si c'était elle?... Une domestique que l'on renvoie... Cependant, l'interroger c'est l'avertir, elle sera sur ses gardes et prendra ses précautions; ne vaudrait-il pas mieux ne rien dire et surveiller... Il faudrait aussi avertir la police... Mais n'est-ce pas aussi faire beaucoup de bruit et répandre forcément la nouvelle. Des inspecteurs vont venir fouiller, faire des recherches, interroger tout le monde. Peut-être vaudrait-il mieux avoir un policier privé, discret, silencieux...

Valentine s'y perd, elle ne sait plus que faire. Ah! Hubert.

Vite, elle va à sa petite table, griffonne à la hâte sur le premier papier venu: "Venez vite", elle cache à l'adresse de Hubert et sonne Françoise:

— Chez M. de Joncières, vite, prenez une voiture et gardez-la pour qu'elle le ramène...

Valentine s'habille tout en réfléchissant. Elle a à peine fini quand Hubert arrive: son gilet est à moitié boutonné et sa cravate est de travers. Il s'habillait quand ces deux petits mots sont venus l'inquiéter. Il a questionné Françoise; il sait que Valentine était debout et n'avait pas du tout l'air malade. Le voilà rassuré à moitié: cependant il se hâte. est-ce grave

ou bien n'y a-t-il là qu'un caprice de femme?

Valentine le reçoit dans sa chambre et, ne retenant plus ses larmes, tombe dans ses bras :

—Ah! mon pauvre ami, mon pauvre ami, on m'a volé mon Diamant.

Hubert tressaille: toutes les suppositions possibles passent dans son esprit; un examen méthodique des événements s'impose.

Il presse une seconde Valentine dans ses bras; mais ce n'est pas le moment de penser à l'amour. Un baiser, un simple et chaste baiser sur le front, comme pour y puiser l'inspiration et l'interrogatoire commence.

—Voyons, mon amie, vous aviez votre Diamant hier soir. Lorsque vous vous êtes retirée dans votre chambre vous l'aviez encore?

—Je l'avais. J'en suis sûre. Je l'ai pris entre mes mains et je l'ai déposée sur ma table de nuit.

—A ce moment-là, vous étiez seule ?

—Toute seule.

—Et Françoise?

—Françoise était sortie. Moi aussi, ma première pensée a été d'accuser Françoise, d'autant plus facilement qu'elle me quitte aujourd'hui ou demain. Mais il est impossible que ce soit elle et je vais vous expliquer pourquoi.

—Je vous écoute.

—Une fois dans ma chambre, Françoise m'aide à me déshabiller. Mais elle ne termine pas. Je finis seule. Lorsque je suis à moitié prête à me coucher, Françoise sort; et hier, comme d'habitude, Françoise est sortie. De l'intérieur, j'ai fermé mon verrou.

—A ce moment, vous aviez encore votre Diamant?

—Oui. Mon verrou fermé ici, je suis allée fermer celui de mon cabinet de toilette, là. Et ce n'est qu'après avoir fermé des deux côtés que j'ai enlevé mon Diamant du doigt pour le poser sur ma table de nuit.

—Est-ce que vos verrous peuvent s'ouvrir de dehors?

—Non, ce sont des verrous de sûreté uniquement placés pour m'enfermer lorsque je suis à l'intérieur.

—Donc, si on a pris votre Diamant après que vous avez eu fermé, ce ne peut être que quelqu'un qui était entré là avant vous et qui s'y était caché.

—C'est mon avis. Donc ce ne peut pas être Françoise, puisqu'elle venait de me quitter à peine alors que j'avais mon Diamant au doigt.

Hubert réfléchissait; il essayait dans son esprit de reconstituer la marche des événements. Puis, tout à coup:

—Mais ce quelqu'un, le Diamant pris, a dû sortir.

—Précisément. Je ne vous l'ai pas dit tout de suite pour voir si vous auriez la même pensée que moi. Mais tout à l'heure, ne trouvant pas mon Diamant, j'ai fait toute seule le raisonnement que nous venons de faire ensemble. J'ai vérifié mes portes et j'ai trouvé le verrou ouvert à celle du cabinet. Le voleur est donc sorti par là et n'a pas pu refermer naturellement, puisqu'on ne peut pas fermer du dehors.

—Vous êtes bien sûre de tout cela, mon amie, pardonnez-moi d'insister, mais vous me comprenez, il ne faudrait pas partir à l'aveuglette, puis retrouver le bijou entre deux meubles.

—Parfaitement sûre. Je suis sûre d'avoir mis mon Diamant sur ma table et il n'y était plus; je l'ai d'ailleurs cherché comme une épingle et

inutilement; je suis sûre d'avoir fermé ma porte et je la trouve ouverte.

—En effet, cela devient sérieux.

—Très sérieux: un oubli, une erreur, un soir, passe encore, mais deux le même soir et qui coïncident si bien, qui sont si probantes, non, — voyez vous...

—Donc, en résumé, voici les faits. Quelqu'un pénètre dans votre chambre, s'y cache; vous arrivez, vous vous enfermez; vous posez le Diamant sur votre table. Pendant votre sommeil le voleur le prend, sort par le cabinet de toilette dont vous trouvez le verrou enlevé.

—C'est exactement cela.

—Mais j'y pense, ce voleur après être sortit de votre chambre a dû sortir de la maison.

—En effet, je n'avais pas songé à cela. Il faudrait savoir si la porte sur la rue était ouverte.

—Comment le savoir? demanda Hubert.

—Il n'y a qu'un moyen: interroger les domestiques.

—Bon, mais faites-le discrètement, sans explication, sans paroles inutiles, de façon qu'ils ne soupçonnent pas nos recherches.

Valentine sonna la femme de chambre et lui demanda:

—Qui donc est sorti d'abord ce matin?

—C'est la cuisinière pour son marché, madame.

La cuisinière appelée déclara qu'elle avait trouvé la porte de la rue fermée comme d'habitude et qu'elle n'avait rien constaté d'anormal.

—Et les fenêtres?

—Aux fenêtres, non plus, répondit la pauvre femme interloquée

Et lorsqu'elle fut partie:

—Voilà qui est bizarre, dit Hubert. Pourtant, ou le voleur est parti, ou il est encore dans la maison. S'il est parti, il n'a pas pu refermer la porte en dedans; s'il est dans la maison, ce ne peut-être que Françoise; or, ce n'est pas elle puisque vous avez fermé votre porte derrière elle et que le voleur était en ce moment-là caché dans votre cabinet.

—A moins qu'elle ait un complice qu'elle ait aidé à s'enfermer et qu'elle aurait accompagné la nuit jusqu'à la porte, le coup fait; et c'est elle qui aurait fermé cette porte en dedans.

—C'est possible.

—Ah! et par le jardin?

—Oh! je ne crois pas: la fuite par le jardin n'est peut-être pas impossible mais elle est bien difficile.

—Allons voir.

Valentine mit un manteau sur ses épaules et ils descendirent tous les deux: ils examinèrent la porte du perron: le plus souvent on donnait un tour de clef, le soir; parfois on l'oubliait, cela n'avait pas grande importance puisque l'accès du jardin était très difficile. On ne pouvait donc tirer de là aucune conclusion.

Ils firent tous les deux le tour du jardin lentement, à petits pas, examinant tout: de deux côtés, d'autres bâtiments; sur un seul côté un mur, séparant ce jardin d'autres jardins, mais si haut et prolongé encore par un grillage en bois où grimpait du lierre. Et pas d'échelle, rien pour aider à l'escalade; d'ailleurs tout était en ordre, rien ne trahissait une escalade récente, pas une branche cassée, pas une feuille par terre.

—Mon opinion, dit Hubert, c'est que personne n'est passé par là. D'abord, c'est très difficile et on ne l'au-

rait pas fait sans laisser quelque trace du passage.

—Il faut donc se rabattre sur l'hypothèse que Françoise a servie de complice au voleur.

—Qu'allons-nous faire maintenant?

Valentine et Hubert étaient rentrés et s'étaient enfermés dans le petit salon. Ils réfléchissaient chacun de leur côté; mais toutes les idées qui leur venaient pêchaient par quelque inconvenient où étaient contredites par un détail des événements.

—Voyons, dit Hubert, procédons par ordre et examinons les possibilités les unes après les autres. Avez-vous l'intention de déposer une plainte ?

—Je n'ai aucune intention: je veux faire le moins de bruit possible et tâcher de retrouver mon Diamant.

—Alors attendons. Plus je réfléchis et plus l'hypothèse de Françoise et d'un complice me paraît probable: la porte de la rue refermée est un indice qui, je crois, ne trompe pas. C'est une de ces étourderies, de ces inconséquences comme en commettent les malfaiteurs et qui suffisent aux policiers pour trouver une piste. Le voleur était dans la chambre. Françoise était forcément en dehors; le voleur, le coup fait, est sorti; Françoise l'a accompagné jusqu'à la porte, l'a mis dehors et a refermé. Ils ont cru faire une grosse malice et c'est précisément une grosse maladresse. Si on avait laissé la porte de la rue ouverte, nous aurions pensé tout naturellement que le voleur l'avait laissée ouverte en fuyant; fermée, elle enferme notre soupçon et nous fait chercher parmi ceux qui sont restés à l'intérieur.

—Bon. Admettons cette hypothèse: mais, maintenant, que convient-il de faire?

—Une question auparavant. Votre bague au Diamant Noir a disparu. Est-il disparu autre chose?

—Rien: un coup d'oeil sur ma table de toilette m'a suffi pour voir que rien n'avait été touché. Il y avait pourtant là quelques bijoux qui en valaient la peine et qu'il était tout aussi facile de prendre...

—Bizarre. Enfin, cette indication pourra nous servir peut-être. En attendant, voici ce que je vous propose. Ne rien dire pour ne pas donner l'éveil, mais surveiller le plus étroitement possible pour recueillir des indices: au bout de quelque temps, la prudence des malfaiteurs s'endort et ils se livrent à des imprudences qui les trahissent.

—Surveiller, bon! Mais Françoise me quitte demain.

—Ah! diable. Eh bien, il faut attacher un policier à ses trousseaux. Voilà; je vais sortir; j'aurai vite fait de trouver une agence de plice privée et de demander un fin limier. Je vous amène l'homme; nous déjeunons tous les deux avec vous. C'est Françoise qui sert à table; il aura tout le temps de l'examiner; et après, elle peut partir, l'homme continuera à la surveiller.

—Bonne idée. Allez vite, mon ami, il se fait tard.

Hubert partit, Valentine donna quelques ordres et remonta dans sa chambre. Elle se laissa aller dans une bergère et, son mouchoir sur son visage, elle se mit à sangloter. Dans le premier moment, la surprise, la stupefaction que lui avait causé cette disparition l'avait empêchée de mesurer l'étendue de sa perte. Puis c'avait été la recherche, minutieuse et fébrile; puis la certitude qu'elle avait été volée; l'arrivée de Hubert, le contrôle de tous ces événements et la recherche

du meilleur moyen à adopter pour découvrir le coupable et surtout l'objet volé.

Tout cela qui s'était succédé assez rapidement avait maintenu Valentine dans un état de surexcitation et d'agitation qui l'avait empêchée de penser.

Mais maintenant qu'elle était de nouveau seule, elle pouvait se recueillir et mesurer la gravité du désastre. Son Diamant Noir! Elle vit défiler devant ses yeux toute l'histoire de ce Diamant unique, le don du vieillard, sa prédiction, prédiction qui s'était réalisée: la tempête apaisée, la santé de Hubert et sa fortune et sa sauvegarde dans l'accident d'auto, et mille autres choses de moindre importance.

Et maintenant qu'elle ne l'a plus, la vie lui apparaît morne, triste, vide; elle ne se sent plus de goût pour rien; son mariage même avec Hubert lui paraît éloigné, reporté à des temps lointains et qui n'arriveront peut-être jamais... Ah! non, qu'on ne lui parle plus de rien tant qu'elle n'aura pas retrouvé son Diamant.

Et Valentine sanglote, sanglote éperdument.

On vient l'avertir que M. de Joncières était de retour. Vite, elle s'essuie et se rafraîchit le visage: un nuage de poudre pour effacer la trace des larmes et elle descend.

Hubert lui présente son "ami", M. Sébastiani. On se met à table, M. Sébastiani à l'air d'un homme du monde, d'une amabilité grave, un peu cérémonieuse, un peu apprêtée. Il connaît son rôle; il observe à la dérobée Françoise qui sert à table.

Après le déjeuner, on passe au salon pour le café. M. Sébastiani demande quelques détails complémentaires: lui aussi pense que la soubrette a un complice qu'elle a aidé à s'in-

troduire et à qui elle a ouvert le matin.

—Et, demande-t-il, vous n'avez aucun soupçon sur ce complice?

—Aucun, répond Valentine; nous avions hier soir une petite fête, qui s'est prolongée assez tard dans la nuit. Je ne veux soupçonner aucun de mes invités. Mais, grâce aux nombreuses allées et venues d'invités, de fournisseurs, il était bien facile à quelqu'un d'étranger à la maison de s'introduire et de gagner le premier étage, surtout avec l'aide d'un complice.

—En effet, madame, déguisé en pâtissier ou en garçon de café, n'importe qui, avec une intelligence dans la place pouvait, en toute sécurité, entrer et se cacher; mais pourquoi écartez-vous tout d'abord et de parti pris, toute accusation qui irait à l'un de vos invités?

—Oh! monsieur.

—Je choque en bloc tous vos sentiments d'amitié, madame, et je vous en demande pardon; mais voyez-vous, en histoire de police c'est comme en affaires, les sentiments n'existent pas. Je ne dis pas que votre voleur soit un de vos amis et invités d'hier soir, mais je ne commence pas par dire que c'est impossible; je vous avoue même que c'est parmi eux que je vais commencer à chercher et savez-vous pourquoi?

—Dites toujours quoique je sois persuadée que vous faites là fausse route.

—C'est parce que le voleur a pris votre Diamant Noir et n'a pas touché aux autres bijoux malgré leur haute valeur.

—En effet, je n'avais pas pensé à cela, fit Valentine ébranlée.

—Un voleur ordinaire, continua M. Sébastiani, eut tout pris. Votre voleur

n'a pas tout pris, parce qu'il était attiré par votre seul Diamant Noir. Et s'il voulait votre Diamant, ce n'est pas pour sa valeur; c'est uniquement pour la puissance mystérieuse qu'il possède et dont vous venez de me citer quelques manifestations.

Valentine restait silencieuse et indécise; il lui en coûtait beaucoup d'accuser, de soupçonner un de ses amis qui venaient chez elle, à qui elle faisait si bon accueil, dont elle serrait franchement la main. Et pourtant, elle était bien forcée de reconnaître que le raisonnement du policier était logique et bien fondé.

Celui-ci la laissa un moment à ses réflexions et son regard allait de la jeune femme à Hubert, cherchant une approbation. Mais Hubert, tout en reconnaissant comme Valentine la logique du policier, hésitait comme elle à laisser planer le soupçon sur un ami.

—Il faut donc, madame, continuait celui-ci, me donner la liste de vos invités d'hier et me désigner ceux qui par leur attitude, leur façon d'être avec vous peuvent donner prise aux soupçons.

Et comme Valentine se récriait:

—Notez bien, madame, ajouta-t-il que je ne vous demande pas une accusation, mais une simple indication, aussi vague fût-elle, et qui n'ira pas plus loin que moi.

Valentine céda et s'occupa avec Hubert de dresser la liste des personnes qu'ils avaient vues dans les salons la veille. Quant à désigner quelqu'un plus particulièrement, elle y renonça.

—Bien, madame, dit le policier. Je comprends vos scrupules d'aujourd'hui; mais cherchez, réfléchissez, repassez dans votre mémoire vos derniers rapports avec vos amis, vos conversations avec eux et je serais bien

surpris que vous ne trouviez pas un indice, un détail qui pourra nous mettre sur une piste. Si ma supposition est exacte, votre voleur n'est pas un voleur de profession; de plus, il a prémédité son coup et il a dû le faire très maladroitement: donc il doit avoir fait telle ou telle chose, ou dit telle ou telle parole qui doit le trahir; il suffit de s'en souvenir. Pour moi, je m'en vais m'attacher à cette fille qui vous quitte. si elle a un complice elle ira le rejoindre sans tarder. Cherchez, madame, peut-être vos souvenirs coïncideront avec mes investigations: ayez bon espoir.

Comme le policier se retirait, le baron arriva.

—Je crois qu'on peut le mettre au courant de l'affaire, murmura Valentine à Hubert, il aura peut-être une bonne idée.

—Si vous voulez, répondit celui-ci.

On raconta donc l'histoire au baron et les événements qui s'étaient passés depuis le matin. On lui présenta M. Sebastiani.

—Monsieur est de vos amis? demanda vivement le policier.

—Oui, répondit Valentine en éclatant de rire quoiqu'elle n'en eut guère envie, oui, monsieur est de mes amis; mais n'allez pas le soupçonner...

Le baron se demandait ce que signifiait... mais on le mit au courant des idées du policier qui pensait trouver le voleur parmi les invités de la veille; et il se mit à rire tout le premier en pensant qu'il pouvait être le premier accusé. Il promit d'aider, s'il le pouvait, à trouver la piste du voleur et de l'objet volé; mais il ajouta qu'il aurait, lui, agi tout différemment et qu'il avait commencé par faire venir la police, fouiller l'hôtel, interroger et même arrêter les domestiques.

—La peur du gendarme est un excellent stimulant, dit-il.

—Vous avez peut-être raison, baron et votre système serait le meilleur si le Diamant et le voleur sont encore dans l'hôtel...

—Et qui vous dit qu'ils n'y sont plus?

—Nous n'en savons rien, baron, et c'est précisément dans cette ignorance que la méthode silencieuse nous a paru préférable.

—Peut-être. En tous cas, comptez sur moi si je ne peux vous aider, vous savez combien je vous aime, Valentine...

—Je ne sais rien! s'écria la jeune femme, et je ne veux rien entendre, mais je ne sais pas de quoi je serais capable envers celui qui me rapportera mon Diamant.

CHAPITRE XIV

Le lendemain de ce jour, Hubert et le baron revinrent voir Valentine pour savoir si quelque fait nouveau s'était produit et pour en apporter s'il y avait lieu. En effet, il avait été entendu que pour éviter de se démasquer, M. Sébastiani se montrerait le moins souvent possible chez Valentine, mais qu'il se rencontrerait tous les soirs avec Hubert à un rendez-vous qu'ils fixeraient et changeraient tous les jours.

Le soir, ni l'un ni l'autre n'avaient du nouveau. Françoise avait quitté Valentine le matin même. La jeune femme avait eu une forte tentation de retenir la soubrette et d'essayer de la faire parler, soit en lui promettant une forte récompense soit en la menaçant de la justice; mais elle eut peur de faire une fausse manœuvre. Si Françoise était coupable, peut-être ses complices lui avaient-ils promis, eux

aussi, une forte récompense : pour menacer de la justice, il faudrait avoir sinon des preuves, du moins des indices. Et d'ailleurs, peut-être n'était-elle pas coupable.

Valentine jugea plus prudent de ne rien faire sans l'assentiment de Hubert et du policier, et elle laissa partir Françoise.

Elle apprit le soir même que M. Sébastiani qui l'avait prise en filature, l'avait vue mener son petit bagage dans un hôtel quelconque où elle avait pris une chambre, puis après avoir fait un brin de toilette, elle était allée chez une dame Saint-Urbain, rue de Chazelles.

Mme Saint-Urbain !... Qu'avait donc à faire Françoise, chez Mme Saint-Urbain?

Mais elle n'avait pas trouvé cette dame chez elle et elle l'avait attendue.

Françoise n'avait pas trouvé Mme Saint-Urbain, parce que pendant ce temps, Mme Saint-Urbain était venue rendre visite à Valentine. Elle ne l'avait pas fait sans une certaine appréhension. Aurait-elle assez d'empire sur elle-même pour rester impassible chez celle qu'elle venait de voler ? Pourrait-elle rester exactement ce qu'elle était auparavant et n'aurait-elle pas une attitude gênée, empruntée qui pourrait faire naître les soupçons ? Elle était fort inquiète; et cependant il fallait y aller aujourd'hui ou demain: elle ne pouvait pas songer à rompre les relations avec son amie: ç'eût été faire naître les soupçons bien plus sûrement encore.

Elle se décida donc brusquement et arriva chez Valentine. Elle trouva son amie toute soucieuse, toute triste.

—Qu'avez-vous donc aujourd'hui. Vous paraissez avoir des ennuis?

—Mais non, rien, rien, je vous assure. Vous savez, il y a des jours où on est plutôt porté à la joie sans savoir pourquoi, d'autres où on est mélancolique également sans motif. Je suis sans doute dans un de ces jours-là.

—Tant mieux que ce soit sans motif, répondit Mme Saint-Urbain, mais je pense que si vous aviez des chagrins je serais la première à qui vous voudriez les confier.

—Je vous en remercie, soyez-en persuadée.

Et en effet, Valentine fut tentée de tout raconter à son amie; mais elle se retint toujours en pensant que cela n'était point convenu entre ces messieurs et elle; et puis, brusquement, revinrent à son esprit les paroles de M. Sebastiani qui voulait trouver le voleur parmi les invités...

L'idée effleura à peine l'esprit de Valentine et elle la chassa avec indignation; cependant elle ne put s'empêcher de remarquer que Mme Saint-Urbain était toute drôle; et que si, elle Valentine, était dans une période de tristesse et d'abattement, en revanche son amie paraissait avoir de la peine à maîtriser sa joie. Elle était alerte, rayonnante et comme rajeunie.

Les deux amies projetèrent une promenade pour le lendemain et Mme Saint-Urbain se retira.

C'est alors que Hubert arriva et raconta que Françoise attendait Mme Saint-Urbain chez elle. Valentine en l'apprenant ne put s'empêcher de tressaillir, et de rapprocher cette visite étonnante, singulière, de l'impression de bonheur qui se dégageait tout à l'heure de Mme Saint-Urbain.

Elle fut sur le point de n'y attacher aucune importance et de n'en rien dire; mais cette idée-là lui pesait et

s'imposa si bien qu'elle en fit part à Hubert, en s'excusant de laisser peser sur son amie cette ombre de soupçon.

—Ne vous excusez pas, répondit Hubert, vous savez ce qu'a dit M. Sebastiani. En pareille matière, il faut s'attendre à tout et ne rien négliger, et surtout ne pas avoir d'idée arrêtée et préconçue. Françoise est allée chez Mme Saint-Urbain: c'est un fait. La même dame vous a paru heureuse et rayonnante: c'est une impression. Le fait et l'impression concordent. Qui sait si cet air de bonheur n'est pas un premier effet de la possession du Diamant.

—Mais c'est fou, voyons.

—Nous jugerons après, examinons d'abord. Il n'est guère dans l'usage qu'une domestique chassée, aille rendre visite aux amies de son ancienne maîtresse.

—Pour lui demander peut-être de l'aider à trouver une autre place.

—Peut-être je ne dis pas que Mme Saint-Urbain soit coupable avec la complicité de Françoise; mais nous ne devons négliger aucune indication et puisque en voilà une, une et même deux, nous devons noter dans l'avenir et chercher dans le passé tout ce qui peut venir confirmer notre supposition.

Valentine éprouvait bien une certaine répugnance à scruter ainsi le passé de ses relations avec son amie et à se mettre à l'affût à l'avenir de tout ce qui pourrait la trahir. Mais elle pensa à son Diamant, à son Diamant si précieux qu'elle voulait retrouver à tout prix. si Mme Saint-Urbain était coupable, eh bien! tant pis pour elle.

Il se faisait tard: Hubert se retirait; il avait essayé de décider Valentine à venir au théâtre; mais elle avait refusé. Sur le pas de la porte, il tenait la

main de la jeune femme dans les siennes et essayait de l'attirer à lui.

—Tâchez de ne pas penser toujours à votre Diamant, Valentine.

—Et comment voulez-vous que je n'y pense pas, puisqu'il était le principe même de ma vie et de mon bonheur.

—Pourtant, bien d'autres n'ont pas ce bijou mystérieux et protecteur et ils vivent tout de même et ils ne sont pas forcément malheureux.

—C'est possible, ils n'en ont pas, mais ils n'en ont jamais eu; mais moi, j'en avais un et j'avais la preuve de son action bienfaisante. Vous le savez bien, Hubert, vous qui en avez profité.

—Je ne l'oublie pas, Valentine.

—Et maintenant que je ne l'ai plus, il me semble que le malheur me menace. Sous quelle forme, je n'en sais rien. Je vous accorde que cela est puéril, stupide même; mais c'est ainsi et c'est une impression qui me pénètre profondément; je me sentais protégée et maintenant que je ne suis plus protégée, je me sens menacée.

Hubert attira dans ses bras la petite amie peureuse et essaya de la consoler.

—N'ayez pas peur, mon amie, chassez cette crainte superstitieuse; vous avez eu le bonheur; mais pourquoi ne l'auriez-vous plus. Vous savez que je vous aime comme ma vie; réfugiez-vous dans mes bras; soyez certaine que mon amour saura vous envelopper d'une atmosphère heureuse et que vous ne sentirez point la perte que vous venez de faire...

Mais Valentine s'arracha de ses bras.

—Oh non! s'écria-t-elle, privé de mon Diamant, je ne veux rien faire, je ne veux rien entreprendre. J'avais reconnu votre amour, Hubert; moi-même

me je vous aimais : notre mariage, sous la protection du Diamant m'apparaissait comme une forme de ce bonheur qui m'a si longtemps assuré. Mais, privée de lui, je ne veux rien tenter, j'aurais trop peur.

Hubert resta un moment interloqué, cependant il se reprit vite et répondit:

—Mais au contraire, mon amie, la perte de votre talisman ne doit pas vous détourner de notre mariage, mais vous y attacher davantage; et si vous avez perdu ce protecteur mystérieux mais si efficace, ce n'est pas une raison pour vous éloigner de vos amis et pour décourager et faire souffrir celui qui vous est attaché par l'amour le plus profond et le plus sincère.

Et de nouveau, il cherchait à l'attirer à lui; mais elle résistait.

—Non, non, répondit-elle, je veux avant tout retrouver mon Diamant, je veux y attacher tout mon temps, toutes mes forces. N'essayez pas de m'en dissuader, vous n'y parviendrez pas...

Hubert, en effet, jugea bon de ne pas contrecarrer l'obstination de la jeune femme et il tourna ses batteries selon son désir.

—Eh bien, soit, dit-il, remettons à plus tard les projets que nous avons ébauchés et cherchons ensemble. Peut-être sommes-nous déjà sur une piste intéressante; mais il nous faut du courage, de la perspicacité et de la prudence. Ne voulez-vous pas m'en donner: il me semble qu'un baiser de votre part serait un encouragement précieux et que j'y puiserais un sens avisé, une décision, une habileté qui sans cela me manqueraient.

Valentine sourit et pour toute réponse céda à la douce pression de Hubert; elle resta toute blottie un instant contre lui dans un silence émouvant et lourd de tendresse et de promesses,

ce silence qui est comme un langage pour les amoureux et pas le moins expressif. Et lorsque Hubert releva vers lui le joli visage pour le baiser d'amour qu'ils échangeaient quotidiennement depuis qu'ils étaient fiancés, ce fut elle qui tendit ses lèvres à la caresse et qui la prolongea, comme si sa tristesse trouvait quelque réconfort dans l'amour.

Ils furent séparés par l'arrivée du baron.

—Je suis désolé, dit-il brusquement, en arrivant, comme pour se débarrasser d'un fardeau pesant, je suis désolé, madame, mais je vous apporte une mauvaise nouvelle.

—Ah! dites vite...

—J'en suis désolé pour vous d'abord, et pour moi, car je sais bien que l'on n'aime pas les porteurs de mauvaises nouvelles.

—Je ne suis pas injuste à ce point, baron, et si vous n'y êtes pour rien, mais dites vite...

—C'est à propos de la petite affaire dont vous m'avez chargé ; la petite transaction...

—Oui, je sais, eh bien...

—L'affaire ne marche pas. J'ai eu des tuyaux les plus sérieux; il a fallu réaliser tout de suite.

—La perte est considérable?

—Vingt mille.

—Ce n'est pas grand'chose.

—Si vous voulez le prendre ainsi, tant mieux; mais si je n'avais pas réalisé tout de suite, c'était une catastrophe.

—Vous voyez, reprit Valentine en se tournant vers Hubert, vous voyez, je perds vingt mille francs; c'est assez sensible; mais ce n'est pas encore cela qui me touche; ce qui me touche, ce qui me désespère, c'est le fait d'avoir perdu: premier symptôme de l'absen-

ce de protection; si j'avais mon Diamant je n'aurais pas perdu; je ne l'ai plus, je perds. La chance commence à tourner, le malheur suivra, vous verrez.

—Allons, mon amie, dit le baron, ne vous alarmez pas si vite. Le malheur n'est pas grand et il peut être isolé.

—Il ne faut pas, renchérit Hubert, conclure ainsi d'un seul fait. Attendez que le mauvais sort vous frappe plusieurs fois et plus durement qu'il vient de le faire.

—Non, vous avez beau dire. Après la série heureuse, c'est la série noire qui commence. Le premier coup n'est pas terrible; mais ce n'est que le premier; aussi je ne veux rien faire, rien tenter, rien entreprendre tant que je n'aurai pas retrouvé mon Diamant.

—Nous le retrouverons, dirent ensemble les deux hommes, nous le retrouverons, comptez sur notre zèle.

Et comme ils se retiraient.

—Une question, dit-elle. Puis-je parler de cette perte à Mme Saint-Urbain?

—A personne.

—Bien. Je dois demain aller au Bois avec elle s'il fait beau.

—Observez, dit Hubert, réfléchissez au passé, et notez bien vos souvenirs et vos impressions. A demain.

Restée seule, Valentine se fit servir à dîner; mais elle n'avait pas grand appétit; elle monta se coucher de bonne heure et essaya de lire comme elle le faisait souvent; mais les lignes dansaient devant ses yeux et sa pensée était loin du livre; elle essaya de dormir, mais le sommeil ne venait pas; alors elle se mit à réfléchir: pendant ces derniers jours n'avait-elle pas surpris de longs regards de convoitise que Mme Saint-Urbain attachait sur

son Diamant et, dernièrement, n'en avaient-elles pas causé longuement... Et, peu à peu, la fatigue l'obsession vinrent engourdir sa pensée et Valentine s'endormit.

CHAPITRE XV

Elle se réveilla le lendemain la tête lourde et toute embroussaillée de ses longues réflexions de la veille. Et par-dessus toutes ces réflexions, toujours ce scrupule dont elle ne pouvait pas se délivrer d'accuser son amie sans preuves plus convaincantes.

Elle avait à peine fini de déjeuner, lorsque Hubert arriva: elle lui offrit une tasse de café et le fit asseoir auprès d'elle. Le premier mouvement du jeune homme avait été d'ouvrir ses bras à sa bien-aimée et de réclamer le baiser de bienvenue; mais il savait trop bien qu'il était passé au second plan et que depuis quelques jours une seule chose importait: retrouver le Diamant. Parler de son amour et réclamer une caresse, ne risquait-il pas d'indisposer sa fiancée qui oubliait depuis son malheur qu'elle était sa fiancée.

—Avez-vous quelque chose de nouveau? demanda-t-elle.

—Oui... hésita-t-il, mais qui n'est pas décisif. Françoise est restée assez longtemps avec Mme Saint-Urbain hier soir et, ce matin, elle est allée faire des achats, des achats assez importants.

—Ah!...

—Savez-vous si elle avait de l'argent?

—Non. Je ne sais pas. D'ailleurs si elle a de l'argent, il doit être à la caisse d'épargne; elle n'aura pas pu le retirer du jour au lendemain.

—Non, elle n'aurait pas pu. Et puis, maintenant qu'elle n'a pas de place et qu'elle peut rester assez longtemps sans en avoir, ce n'est pas le moment de faire de nombreuses et luxueuses emplettes. Au contraire, l'économie s'impose.

—Il est vrai que je lui ai payé son mois à son départ.

—Combien?

—Quatre-vingt francs.

—Elle a fait des achats ce matin au moins pour cette somme, m'a dit M. Sebastiani, et elle a sûrement encore de l'argent sur elle; car comment vivrait-elle en attendant une place. Autre détail: elle avait pris à l'hôtel d'abord une petite chambre à vingt-cinq francs par mois; et maintenant elle est descendue de deux étages dans une chambre à quarante francs. Elle a touché de l'argent, je suis persuadé qu'elle a touché de l'argent.

—Vous pensez donc que ce serait de Mme Saint-Urbain?

—Elle n'a vu qu'elle. Elle est allée toucher le prix de sa complicité.

—J'en suis atterrée!... A qui donc se fier?...

—Continuons, mon amie; nous n'avons pas encore de preuves; mais voici déjà quelques indices qui s'accordent parfaitement. Et vous, n'avez-vous rien trouvé?

—Quelques indices, comme vous dites, quelques indications très vagues. Il y a quelques jours, je cherchais à me rappeler exactement, mais je n'y arrivais pas, Mme Saint-Urbain est venue. Nous sommes restées seules assez longtemps au salon. Et chaque fois qu'elle pouvait, chaque fois que ma main était en évidence, je me souviens qu'elle attachait sur mon Diamant de longs regards chargés de désir. Vous savez, on ne prend pas

garde à ces choses-là, parce qu'on n'a aucune raison d'y prendre garde ; mais si on a l'occasion d'y revenir, d'y repenser, on en est frappé et on s'étonne même de n'en avoir pas été frappé sur le moment.

—C'est en somme assez vague.

—Oui, mais cela se précise : à force de regarder ce Diamant, elle n'a pas pu s'empêcher de m'en parler. Elle m'a demandé d'où je le tenais, si c'était vrai qu'il avait une telle puissance protectrice et comment je m'y prenais pour avoir de lui ce que je désirais...

—Et vous avez tout raconté ?

—Tout. Je n'avais aucune raison pour ne pas raconter. Mais une chose qui m'a frappée, c'est qu'elle me faisait parler pour avoir le plus de détails possible ; mais qu'elle en savait déjà beaucoup de ces détails ; cela se comprenait à sa façon de questionner.

—Elle savait ce que tout le monde sait.

—Beaucoup plus.

—Et comment l'aurait-elle appris ?

—Vous souvenez-vous du jour où je vous ai raconté cette histoire en détails, au baron et à vous ?

—Oui. Eh bien ?

—Lorsque j'ai eu fini, le marquis Capellani est entré et sans qu'on l'ait entendu venir, il a soulevé la portière et s'est montré. Ma conviction, c'est qu'il était là depuis un moment, qu'il a écouté l'histoire et s'est montré quand elle a été finie.

—Quel rapport ?

—Vous ne savez donc pas que le marquis Capellani et Mme Saint-Urbain sont intimes ? il lui aura répété ce qu'il a entendu par surprise et voilà pourquoi elle était si bien renseignée.

—Je comprends ; et elle a voulu vous faire redire pour en être plus sûre, toutes les choses qu'il fallait savoir avant de mettre la main sur le bijou.

—N'a-t-elle pas insisté sur quelque point spécial ?

—Non. Mais je vous répète, je lui ai tout dit : comment le bijou était en ma possession, comment je m'en servais, de quel mauvais pas il m'avait tirée et même comment on lui redonnait son pouvoir, en en touchant les yeux d'un mort, surtout de son ancien possesseur, ce que j'avais fait d'ailleurs pour fermer les yeux au vieillard qui me l'avait donné.

—Ah ! vous lui avez raconté cela jusqu'au bout.

—Tout.

—Eh bien, ma conviction, c'est qu'en vous écoutant, elle préparait son plan. Je parie bien que vous lui avez dit où vous le mettiez pendant la nuit.

—Je crois bien que oui, si j'ai bonne mémoire.

—Encore mieux. En même temps à peu près que vous avez eu cette conversation, vous renvoyez Françoise ; voilà Françoise mécontente contre vous. Mme Saint-Urbain exploite ce mécontentement, je ne sais trop comment ; elle décide, je ne sais sous quel prétexte, Françoise à l'introduire dans votre chambre, en lui promettant une forte récompense ; l'autre qui voit une occasion de se venger de vous et de toucher la forte somme, accepte. Pendant votre soirée, Mme Saint-Urbain s'éclipse...

—En effet, il me semble bien maintenant qu'elle a disparu sans venir me dire au revoir : ce qu'elle ne faisait jamais.

—Vous voyez comme tout se reconstruit peu à peu. Elle a disparu pour monter dans votre chambre et s'y cacher. Pendant votre sommeil, elle a pris votre Diamant et vous n'avez rien entendu à cause de votre sommeil et de l'épaisseur de vos tapis. Et ici se justifie la remarque de M. Sébastiani qui prétendait que vous n'aviez pas affaire à un voleur de profession, puisqu'il avait négligé les autres bijoux pourtant précieux ; mais que vous aviez affaire à un voleur, sans doute un de vos invités au courant de votre histoire, qui en voulait uniquement au Diamant Noir, non à cause de sa valeur mais à cause de sa puissance.

—Et Mme Saint-Urbain cachait sa jalousie sous son amitié.

—Parfaitement. Elle vous voyait riche alors qu'elle ne l'est guère, resplendissante de jeunesse et de beauté, alors qu'elle reste en grisaille.

—Oh ! elle n'est pas mal, mais à côté de vous : et aimée, alors qu'elle n'est guère recherchée la pauvre femme, pas même par le baron à qui elle fait cependant de discrètes avances.

—C'est une injustice. Comme elle est, elle mériterait...

—Allons voilà que vous la défendez maintenant.

—J'en ai presque envie. Je suis sûre qu'elle n'est pas mauvaise. Si elle m'a pris mon Diamant, elle a obéi à un mauvais mouvement. C'est si naturel à une femme, c'est presque excusable de commettre une mauvaise action pour avoir la fortune et l'amour. Je lui pardonne presque, moi, aux dépens de qui elle l'a fait. Et j'ai presque envie de lui dire : "Vous m'avez pris mon Diamant, rendez-le-moi et j'en userai pour nous deux."

—Gardez-vous-en bien.

—Pourquoi ?

—Parce qu'elle ne conviendra jamais qu'elle vous l'a pris et une fois avertie, elle se tiendrait sur ses gardes et nous ne pourrions plus l'attraper. Songez qu'elle ne l'a pas pris pour le revendre, mais pour le garder : et que c'est un objet bien petit qui peut se cacher facilement. On pourrait perquisitionner chez elle sans le trouver. Et nous n'avons pas de preuves : des présomptions qui nous font une certitude, moralement, mais insuffisantes pour édifier une accusation.

—Que faire alors ?

—Continuer ce que nous avons fait jusqu'à maintenant. Chercher dans ces quelques derniers jours ce qui peut confirmer notre opinion et observer Mme Saint-Urbain pendant que M. Sébastiani surveille Françoise.

—Elle va venir me chercher pour aller au Bois.

—Parfait, allez. Soyez naturelle, aimable comme d'habitude et enregistrez fidèlement vos impressions ; je vous laisse mais je reviendrai vers six ou sept heures pour vous apporter des nouvelles et savoir ce qui s'est passé.

Hubert parti, Valentine se mit à sa toilette et elle redescendait lorsque son amie arrive. Elles partirent aussitôt.

—A pied, n'est-ce pas, chère amie ?

—Si vous voulez. Il fait beau ; et bon marcher.

Au bout de quelques minutes, les deux amies remontaient les Champs-Élysées d'un bon pas : causant, riant. Valentine d'un air un peu emprunté, mais Mme Saint-Urbain avec une franchise qui indignait un peu son amie. Valentine ne put s'empêcher de la complimenter sur sa belle humeur et elle fut obligée de se faire violence

pour ne pas le faire sur un ton aigredoux.

—Que voulez-vous, répliqua allégrement Mme Saint-Urbain, pourquoi passer sa vie en tristesse. Elle n'est pas si longue et les ennuis véritables ne sont que trop nombreux. Je suis désormais décidée à prendre la vie en gaieté.

—Et vous avez raison, dit Valentine en essayant de la pousser aux confidences. D'ailleurs, vous n'avez aucun sujet d'être triste. Votre fortune n'est peut-être pas énorme; mais elle est très suffisante; vous êtes jeune, vous êtes jolie, vous êtes aimée. Que pourriez-vous désirer de plus?...

—Ah! interrompit Mme Saint-Urbain, à propos, je viens d'avoir la visite du baron. Charmant, ma chère, très empressé.

—Il ne fait que son devoir.

—Oh! vous savez, il ne faisait guère attention à moi; je m'en apercevais bien, mais plutôt à vous. Eh bien, soyez jalouse...

—Mais oui, je vais être jalouse, dit Valentine en souriant.

—Il y a de quoi. Il a été d'une galanterie, et des compliments, et des protestations d'amitié, et même d'amour; ma chère, et qu'il était à ma disposition... Aussi je l'ai mis immédiatement à contribution.

—Ah! Et comment?

—Vous savez que j'ai un procès pour un héritage. L'héritage est assez gros; mais le procès n'est pas à mon avantage; vous savez, entre nous, je n'y ai guère droit, aussi je m'en occupais très peu, le considérant d'avance comme perdu. Eh bien, je ne sais pas ce qui est survenu; mais il paraît que la chose tourne à mon avantage; aussi j'ai profité tout de suite des offres

de service du baron. Il est très entendu en affaires, n'est-ce pas?

—Oui, affaires, finances, chicanes. Il est là dans son élément et vous ne pouvez pas être mieux servie.

—Tant mieux : je lui ai conté la chose du mieux que j'ai pu et il doit venir demain prendre possession des documents.

—J'en suis très heureuse pour vous. Entre ses mains l'affaire ne peut que marcher vite et bien; et nous nous réjouissons tous ensemble de sa bonne issue.

—Parfaitement; je sais que vous êtes une bonne amie.

Les deux femmes continuèrent à marcher. Valentine fut obligée de se maîtriser pour ne pas saisir son amie à la gorge en lui criant: "Rends-moi mon Diamant, car c'est toi qui me l'as volé; et, c'est grâce à lui que tous ces bonheurs t'arrivent..." Mais les recommandations de Hubert lui revinrent à la mémoire et lui arrêtaient la main. Cependant, de peur de se trahir, elle abrégua la promenade. Au bout d'un moment, elle se prétendit très fatiguée, s'excusa auprès de son amie et arrêta une voiture pour se faire reconduire chez elle.

—Mais je vais vous accompagner, dit Mme Saint-Urbain.

—Merci, chère amie, je serais désolée de vous faire perdre votre promenade. D'ailleurs sitôt arrivée, j'irai me coucher.

—Alors, j'irai prendre de vos nouvelles demain.

—C'est cela, bien aimable, à demain...

Rentrée chez elle, en effet, Valentine se jeta sur son lit en pleurant. Il n'y avait plus de doute pour elle, maintenant. Comment! cette Mme

Saint-Urbain qu'elle avait toujours traitée comme une amie...

Hubert la trouva, prostrée, le visage inondé de larmes. Il la consola, comme il put, lui montrant qu'il n'y avait pas lieu de se désoler, au contraire, l'affaire était en bonne voie; et il n'oublia pas de couper ses paroles consolatrices de quelques baisers.

Il se fit rapporter en détail les paroles de Mme Saint-Urbain.

— Croyez-vous, disait Valentine, quel cynisme! me raconter tous ses bonheurs, à moi, tous ses bonheurs qu'elle obtient par la protection du Diamant qu'elle m'a volé: son procès sur le point d'être gagné, cet héritage auquel elle n'a pas droit, elle en convient elle-même, et qui va lui arriver tout de même; et le baron qu'elle aimait sans succès et qu'elle attire maintenant, qui est à ses pieds. Et elle me demande encore si je ne suis pas jalouse. Mais il faut que le bonheur l'aveugle entièrement pour qu'elle pousse aussi loin l'inconscience et la maladresse... Ah! si vous l'aviez vue, mon ami, rayonnante, triomphante, une reine...

Et de nouveau, Valentine éclata en sanglots, et Hubert la prit dans ses bras et la berça doucement comme un enfant qu'on endort, séchant ses larmes avec ses baisers.

Quand elle se fut apaisée, elle demanda:

—Maintenant, que faut-il faire? Ma conviction est faite, vous savez; il faut les faire arrêter toutes les deux.

—Mais nous en sommes au même point, ma pauvre amie, votre conviction est faite; mais vous n'avez toujours pas de preuves. Vous les accuserez, elles nieront purement et simplement. Et l'affaire en restera là, car vous n'avez rien pour les confondre.

Et comme je vous le disais, elles seront sur leurs gardes et il sera alors bien difficile de les surprendre. Tandis que, continuant à mener notre affaire en sourdine, cette inconscience que vous signalez peut nous servir beaucoup.

—Comment cela?

—Bien simple. Puisque Mme Saint-Urbain vous raconte naïvement les bonheurs qu'elle obtient avec votre diamant, elle est loin de supposer que vous la soupçonnez de l'avoir volé. Donc, si nous lui tendons un piège, elle est dans un état d'esprit propice pour y tomber.

—Oui, mais quel piège?

—J'ai depuis avant-hier une idée que j'ai repoussée d'abord, mais qui revient, qui s'impose, et ma foi, c'est peut-être la bonne. Je l'ai étudiée, j'ai examiné les meilleurs moyens de la mettre en action, j'ai pesé les difficultés de la mise en exécution et les chances qu'elle peut avoir de réussir; il y a des moments où elle me paraît folle, d'autres moments où elle me paraît devoir réussir.

—Dites vite, vous me faites trembler.

—Voilà: vous avez dit à Mme Saint-Urbain que lorsque le pouvoir du Diamant s'atténuait, il fallait pour le lui redonner, en toucher les yeux d'un mort. Eh bien, il nous faudrait un mort.

—Ce ne sont pas les morts qui manquent.

—Oui, mais un mort qui serait notre complice, un mort qu'elle pût approcher pour toucher ses yeux avec le Diamant.

—Je commence à comprendre.

—Je ferai bien le mort, si vous voulez, mais il est peu probable que Mme

Saint-Urbain honore ma dépouille mortelle d'une visite.

—Non. D'ailleurs, si l'idée est bonne, si nous la mettons à exécution, il faut lui donner toutes ses chances. Mme Saint-Urbain n'ira pas exprès voir M. de Joncières mort pour toucher ses yeux; n'importe quel mort fera aussi bien son affaire que M. de Joncières. et comme nous le disions, ils ne sont pas rares. Mais le contact est efficace, surtout s'il s'agit d'un mort à qui le Diamant a appartenu. Donc si je mourais, ce serait pour Mme Saint-Urbain une occasion unique, unique et je doute fort qu'elle la laisse échapper; d'autant plus qu'elle viendrait sûrement me rendre visite et plusieurs fois. C'est donc moi qui dois mourir, ajouta Valentine en riant, en matière de conclusion.

—Mais vous ne pouvez guère mourir ainsi du jour au lendemain.

—Non, d'autant plus qu'il nous faut deux ou trois jours pour nos préparatifs. L'idée est funèbre; mais j'ai si bon espoir que je ris d'avance de son succès; mais, dites-moi, n'y a-t-il pas de danger à contrefaire le mort?

CHAPITRE XVI

Le lendemain, lorsque Mme Saint-Urbain vient voir Valentine, on lui dit que madame était rentrée très fatiguée de la promenade, que la nuit avait été mauvaise, et que le médecin, ce matin, avait ordonné le lit, le repos le plus absolu, et interdit toute fatigue, toute émotion et même toute visite.

Mme Saint-Urbain se retira en promettant de revenir le lendemain.

Elle revint le lendemain dès le matin. Les nouvelles n'étaient pas meilleures, au contraire; la nuit avait été

encore plus mauvaise; les médecins ne voulaient pas se prononcer; ils y perdaient leur latin.

Quelques personnes qui venaient aussi aux nouvelles, causèrent un moment de la soudaineté de cette maladie, de la gravité qu'elle prenait brusquement, du peu de chose que nous sommes, à la merci du moindre accident. Il y eut aussi beaucoup d'éloges de Mme Valentine de Brindel; car la maladie et surtout la mort, ont pour effet de faire disparaître nos défauts et de ne laisser le souvenir que de nos vertus.

Mme Saint-Urbain se retira. Elle laissa un mot pour son amie et pria qu'on le lui fit dire, si elle avait un moment de calme.

Lorsqu'elle revint le soir, elle apprit que Valentine voulait la voir.

Elle suivit la garde-malade et monta dans la chambre; elle eut un tressaillement en pénétrant dans cette chambre où elle avait rampé une nuit, la main tendue vers l'objet de sa convoitise qui était maintenant en sa possession.

Une demi-obscurité régnait dans la chambre: dans le fond, les rideaux du lit rendaient l'obscurité plus complète encore. Il fallait s'approcher assez près pour distinguer sur l'oreiller le visage blême de Valentine, mais autant qu'on pouvait en juger, elle était amaigrie, les traits tirés, et les yeux profondément enfoncés et entourés de larges cernes noirâtres. Une main brûlante de fièvre se tendit vers la visiteuse.

—Mon amie, fit une voix creuse, j'ai voulu vous dire adieu...

—Que dites-vous là, mais vous n'y pensez pas, vous n'en êtes pas à ce point, ma chère amie, heureusement,

une constitution comme la vôtre, avec votre jeunesse.

—Hélas! je crains bien que si, je le sens; vous savez que la maladie et la mort ne respectent rien: aujourd'hui bien portant, demain malade et après-demain...

—Allons, allons, taisez-vous, chassez ces vilaines idées, vous guérirez, vous verrez que vous guérirez...

La garde-malade toucha l'épaule de Mme Saint-Urbain:

—Le médecin avait défendu les visites, madame...

—Bien, bien, dit celle-ci, je me retire; mais je reviendrai demain; demain, je veux vous trouver mieux, allons, au revoir.

—Adieu, répondit Valentine d'une voix mourante.

Et tandis que Mme Saint-Urbain s'éloignait, profondément impressionnée, elle sautait de son lit, passait une robe d'intérieur et allait délivrer Hubert enfermé dans le cabinet de toilette.

—Si vous saviez comme j'ai bien joué mon rôle. Elle me croit déjà morte. N'est-ce pas? demanda-t-elle en se tournant vers la garde qui rentrait. Et maintenant, ajouta-t-elle, si on vient, personne ne monte, je suis très mal, on a peur que je ne passe pas la nuit. Et on me servira à dîner ici. Vous dînez avec moi, Hubert, sinon, je finirais par avoir peur. Mais auparavant, laissez-moi enlever cet horrible maquillage qui me donne l'air d'une malade.

Et elle pénétra dans son cabinet de toilette en riant.

Elle revint quelques minutes après, ayant enlevé le blanc de ses joues et le noir de ses yeux: son teint avait repris sa fraîcheur et sa vivacité. Ils se mi-

rent à table, Hubert et elle et dînèrent joyeusement.

—Ne trouvez-vous pas que j'ai bon appétit pour une mourante. C'est égal, il faut préparer notre petite scène de demain: demain le grand jour.

Valentine avait adopté d'enthousiasme l'idée de Hubert de faire la morte. Pour elle, Mme Saint-Urbain ne résisterait pas au désir de renforcer, par le contact de ses yeux, la puissance de son Diamant et elle préparait la réalisation funèbre avec une joie enfantine.

—Mais tout est prêt, répondit Hubert. On a apporté deux cierges. Vous avez bien un rameau de buis et un grand crucifix. Il suffit de répéter la leçon aux deux garde-malades qui vous veilleront.

—Oh! c'est bien simple.

—Alors, n'ayez aucune inquiétude et dormez bien. J'hésitais à vous proposer cette idée-là, mais maintenant votre confiance me gagne et je commence à croire comme vous que la réussite est là.

Le lendemain, l'hôtel de Mme Valentine de Brindel resta fermé et morne: les fenêtres sur la rue restèrent closes; on maintint partout une pénombre funèbre.

Hubert était arrivé d'assez bonne heure, tout en noir et avait aidé à la mise en scène. Les deux garde-malades étaient là et on leur avait fait répéter leur rôle: il n'était pas difficile; le grand point était de tenir son sérieux, et le moment délicat était le moment de la visite de Mme Saint-Urbain. On leur avait fait connaître cette dame qui était venue hier et qu'il s'agissait de laisser une minute seule avec la morte.

Tout allait bien. On n'avait ébruité la nouvelle de cette mort que le moins

possible, afin d'éviter les histoires et les visites trop nombreuses, et on ne les laissait monter dans la chambre que si elles insistaient...

Le matin, quelques intimes seuls se présentèrent: le baron accompagnant une amie de Valentine. Une des deux gardes les reçut en bas et les retint en causant quelques minutes au salon. En les voyant, l'autre garde postée en haut de l'escalier se précipita dans la chambre où Valentine était couchée; Hubert, assis auprès d'elle lui faisait la lecture.

Vite, Hubert disparut dans le cabinet de toilette, Valentine s'allongea et se raidit, la garde lui remonta le drap jusque sur le nez, tira les rideaux et prit la place de Hubert au chevet.

Les visiteurs montaient l'escalier.

Au pied du lit, assez loin, deux cierges brûlaient et leurs flammes tremblantes faisaient danser les ombres et jusque sur le lit et sur le visage des morts où elles mettent parfois l'illusion du mouvement.

Sur la table de nuit, une branche de buis avec quelques gouttes d'eau bénite.

Mme Saint-Urbain vint à son tour.

—Madame est morte cette nuit, dit la garde.

Mme Saint-Urbain monta; elle trouva le baron au chevet de la morte, les larmes aux yeux; ils eurent à voix basse quelques paroles de regret.

—Pauvre amie... si jeune... si heureuse... comme c'est peu de chose que nous... dire que, il y a quatre jours seulement, nous nous prominions gaiement ensemble... une si bonne amie...

—Venez-vous avec nous, madame, demanda le baron.

Mme Saint-Urbain jeta un dernier regard au profil immobile qui se des-

sinait à peine dans la pénombre, et ils se retirèrent.

Lorsque la porte fut refermée, Valentine se releva sur son coude.

—Ouf! fit-elle, je commençais à en avoir assez de la rigidité cadavérique. Pourvu qu'il n'en vienne pas beaucoup comme cela.

—Non, répondit Hubert qui rentrait, du moment que l'on a averti personne, seuls quelques intimes viendront.

—Et elle, croyez-vous qu'elle reviendra?

—J'en suis persuadé. Ce matin elle ne s'est pas trouvée seule, d'ailleurs elle n'était pas avertie de votre décès, et n'avait certainement pas son Diamant sur elle; mais ce soir, elle l'apportera et prendra ses dispositions pour se trouver seule. C'est fatal, vous verrez.

—En attendant, fit Valentine.

Mais la garde se précipitait.

—Vite, quelqu'un.

La morte reprit sa rigidité, Hubert s'enfuit... heureusement, la visite fut brève. Et ce fut la dernière de la matinée. Vers midi, ils jugèrent qu'ils avaient au moins deux heures de tranquillité. Valentine se leva; mais elle ne voulut pas déjeuner dans cette chambre lugubre et se fit servir à côté dans un petit boudoir. Le déjeuner fut exquis: un menu et des vins à ragailardir un mort; et il fut très joyeux, pour contraster un peu avec la lugubre contrainte de la journée, si bien que Hubert pensait au vers du poète:

Je ne sais rien de gai comme un enterrement.

Mais l'heure passait: il fallait reprendre une attitude de circonstance.

Valentine s'étendit de nouveau sur le lit funèbre, Hubert s'installa au chevet et ils causèrent pendant que

les gardes reprenaient leur faction. La disposition de la chambre était la même: l'obscurité assez épaisse, les cierges assez loin, leur clarté arrêtée par les rideaux, et Valentine, le visage uniformément blême et légèrement jauni. Une vague odeur de cire fondue flottait dans l'air.

Ils furent dérangés un peu plus souvent le soir que le matin: la nouvelle commençait à se répandre. Heureusement, les visiteurs arrivaient par groupes: la même séance de pose était bonne pour plusieurs à la fois, et entre deux, Valentine pouvait se reposer, c'est-à-dire se détendre un peu.

Cependant, une inquiétude commençait à saper sa belle assurance: la journée passait et Mme Saint-Urbain ne revenait pas.

—Un peu de patience, lui disait Hubert, elle ne vient pas, tant mieux, elle a peur de se trouver encore avec quelqu'un; elle viendra plus tard, quand elle sera à peu près sûre d'être seule.

Hubert avait raison; il était presque six heures du soir, lorsque la garde de faction à l'escalier vint les avertir:

—La dame, je crois bien que c'est la dame.

Hubert s'éclipsa et la garde prit sa place au pied du lit. Pendant ce temps, Mme Saint-Urbain demandait à la deuxième garde, en bas:

—Y a-t-il quelqu'un là-haut?

—Non, madame, la garde est seule.

Mme Saint-Urbain voulut alors se précipiter dans l'escalier pour vite profiter de ce moment de solitude, et la garde eut toutes les peines à jouer de maladresse pour se placer devant elle, la ralentir et donner aux autres là-haut, le temps de se préparer.

En effet, il n'y avait personne que la garde. Mme Saint-Urbain prit une chaise et s'agenouilla à ses côtés en une attitude de prière. Cependant tout lentement, elle se dégageait.

Au bout de deux minutes, la garde à qui la leçon était faite, se pencha vers elle et lui dit:

—Si madame reste là encore un peu, je vais sortir un petit moment.

—C'est cela, dit Mme Saint-Urbain en réprimant un mouvement de joie, allez, je resterai là...

La garde sortit, mais resta dans l'escalier.

Alors Mme Saint-Urbain se leva; vivement, elle s'approcha du lit; là, un frisson la prit, mais ce ne fut l'affaire que d'une seconde; elle maîtrisa son émotion, ses nerfs tendus à l'extrême sa peur. Il fallait profiter, pour accroître la puissance du Diamant, de cette occasion qui ne se représenterait plus jamais. Elle lui devait déjà beaucoup, elle pourrait lui demander bien davantage.

Elle toucha, passé à un doigt de sa main gauche, la bague mystérieuse, le Diamant tourné vers l'intérieur.

Allons, il fallait en finir, la garde allait sans doute rentrer bientôt. Elle s'avança près du lit, aussi près que possible, et brusquement allongea la main au-dessus du visage de la morte.

Valentine, frémissante d'anxiété et aussi de joie, devinait, sentait les mouvements de son amie; elle avait besoin de toute son énergie pour ne pas bouger, pour ne pas crier; et elle souhaitait que cette scène ne durât pas longtemps, sinon ses forces allaient l'abandonner.

Elle sentit comme une ombre la main de Mme Saint-Urbain planer un instant au-dessus de son visage. Puis, cette main s'abaissa, se posa sur son

front et elle sentit sur ses yeux le froid contact de la pierre.

En même temps qu'elle sentait le Diamant froid, Mme Saint-Urbain trouvait chaud ce visage sur lequel elle croyait sentir le froid de la mort. Et aussitôt une main ferme tombait sur son bras, s'y agrippait, s'y cramponnait, les doigts et les ongles déchirant l'étoffe et pénétrant dans les chairs: c'est que la main qui terminait ce bras portait à un de ses doigts le Diamant Noir.

Mme Saint-Urbain, les yeux exorbités et pleins d'épouvante folle, avait poussé un cri terrible et était tombée évanouie en travers du lit. Valentine s'était redressée; agenouillée maintenant sur le lit, auprès de son amie étendue, elle tenait toujours son bras d'une main et de l'autre main, elle faisait des efforts pour lui arracher la bague volée.

Elle y parvint enfin; toute cette scène n'avait pas duré une minute. Hubert qui guettait par la porte du cabinet de toilette entrebâillée, accourut à ce cri, et en même temps la garde parut sur la porte.

D'un bond, Valentine s'était levée et elle montra triomphalement à Hubert, la bague au Diamant Noir passée à son doigt. On étendit Mme Saint-Urbain sur le lit de la morte et on lui donna les premiers soins.

Quelques minutes après, elle ouvrait des yeux effarés, des yeux qui ne savaient plus où ils se trouvaient; puis, tout à coup, la mémoire lui revint; elle poussa un nouveau cri et referma les yeux; mais elle allongea lentement la main dans le vide et murmura:

—Valentine...

Valentine hésita un instant: fallait-il prendre cette main suppliante quoiqu'elle ait commis un vol? Mais, c'é-

tait une nature généreuse et elle éprouvait une joie trop profonde d'avoir retrouvé sa bague, pour garder la moindre rancune. Elle saisit la main qui se tendait.

— Valentine, répétait Mme Saint-Urbain, pardon...

Elle garda la main, attira à elle son amie et lorsque Valentine fut assise sur le lit auprès d'elle:

—Me pardonneriez-vous jamais? lui dit-elle. J'ai eu un moment d'égarement; j'ai été poussée par le désir d'être à mon tour riche et heureuse; je vous avoue qu'une jalousie atroce m'empoisonnait le coeur; alors, j'ai eu cette idée, de vous prendre votre Diamant; je l'ai repoussée d'abord, puis elle est revenue, elle s'est implantée; j'ai agi comme si j'y étais poussée malgré moi.

—Allons, ne vous tourmentez pas, je vous pardonne...

—Mais vous ne voudrez plus de moi pour votre amie...

—Mais si, mais si... je vous comprends et je vous excuse, un moment d'égarement n'est pas une faute impardonnable...

—Et n'inquiétez pas Françoise, elle n'est pas coupable; c'est moi qui l'ai menée; elle ne savait pas où elle allait.

—Eh bien, nous n'inquiéterons pas Françoise, soyez tranquille. Et maintenant, si vous êtes remise, levez-vous; il est temps d'aviser nos amis de ma résurrection, sinon demain je vais recevoir des couronnes.

Valentine éclata de rire, embrassa Mme Saint-Urbain et la fit reconduire chez elle. Elle ne pouvait pas se lasser de regarder son Diamant enfin retrouvé.

Hubert, debout au coin de la cheminée attendait silencieusement. Elle

le comprit et vint à lui, les bras tendus.

—Mon ami, dit-elle, mon pauvre ami; je vous ai presque malmené pendant ces quelques jours. Excusez-moi, j'avais une si profonde peine d'avoir perdu ce Diamant qu'elle étouffait tous les autres sentiments dans mon cœur, et j'oubliais presque que je vous aimais; mais maintenant, je ne veux plus penser qu'à vous, je vous le promets.

Il l'avait prise dans ses bras et la serrait contre lui et couvrait son visage de longs baisers.

—Ne vous excusez pas, Valentine, lui dit-il, j'ai compris votre détresse et moi-même j'en étais désespéré. Mais maintenant, tout est fini.

—Grâce à vous, mon ami.

—Grâce à moi si vous voulez; mais puisque cette vilaine histoire est finie, laissez-moi vous dire que je vous aime, Valentine, ma bien-aimée, ma fiancée...

—Votre fiancée et bientôt votre femme.

—Ah! Valentine, on voit bien que le Diamant est revenu et le Bonheur avec lui... ma femme!

—Et nous allons en faire part à tous nos amis avec l'heureuse nouvelle de ma résurrection.

* * *

Dix jours après, une fête plus brillante encore que celles qu'elle donnait d'habitude réunissait les amis de Valentine de Brindel dans ses salons. Un mouvement de curiosité s'était produit.

—Comment! Mme de Brindel qui était morte?...

Hubert coupa court aux commentaires et aux explications par un mot:

—Mme de Brindel est une originale dans le genre de Charles-Quint qui voulut assister à ses funérailles.

Au cours de la fête, Valentine annonça ses fiançailles avec Hubert de Joncières et son prochain mariage. Cette nouvelle fit couler des flots de champagne. Mme Saint-Urbain en prit sa part pour tâcher d'oublier. Invitée à cette fête, elle avait d'abord refusé énergiquement, mais Valentine était venue elle-même la voir pour insister, lui assurant que cette histoire était oubliée, que c'était un secret entre elles deux et qu'il fallait qu'elle vienne, ne serait-ce que pour éviter les remarques désobligeantes. Mme Saint-Urbain s'était laissée convaincre, elle était venue et elle se donnait beaucoup de mouvement pour s'étourdir.

La nuit s'avancait. Déjà bien de ses invités s'étaient retirés après avoir présenté leurs compliments à la maîtresse de maison et à son heureux fiancé.

Valentine était assise dans un coin à côté de Hubert, lorsque le baron vint lui demander une valse que l'orchestre attaquait.

—Oh! baron, je suis bien fatiguée, dit-elle, comme vous me feriez plaisir de ne pas insister.

—Je n'insiste pas, dit-il.

—Mais tenez, ajouta-t-elle, si vous voulez danser, pourquoi n'allez-vous pas inviter Mme Saint-Urbain qui vous attend là-bas.

—Qui m'attend?

—Mais oui, baron, qui vous attend. Et ce qu'il y a de curieux, c'est que vous êtes le seul à ne pas vous en apercevoir.

—Oh! fit le baron finement, je m'en suis peut-être aperçu, mais je ne le laisse pas voir

—Vous avez tort, baron, et voulez-vous mon sentiment, invitez-la, non seulement pour cette valse, mais pour faire avec elle ce grand tour de danse, tantôt triste, tantôt joyeuse, qu'on appelle la vie.

—Vus croyez?

—J'en suis sûre, Mme Saint-Urbain est une femme charmante, elle est encore jeune et jolie; elle n'est peut-être pas très riche; mais que vous importe: je suis sûre que vous serez heureux; allez, baron, tâchez de vous faire agréer, nos vœux vous accompagnent.

Quelques instants après, Valentine rejoignait son amie.

—Eh bien, lui dit-elle, vous avez l'air toute joyeuse...

—Mais oui, figurez-vous que le baron... enfin très aimable, nous avons même causé mariage.

—Je sais, dit Valentine, vous verrez, vous serez heureuse.

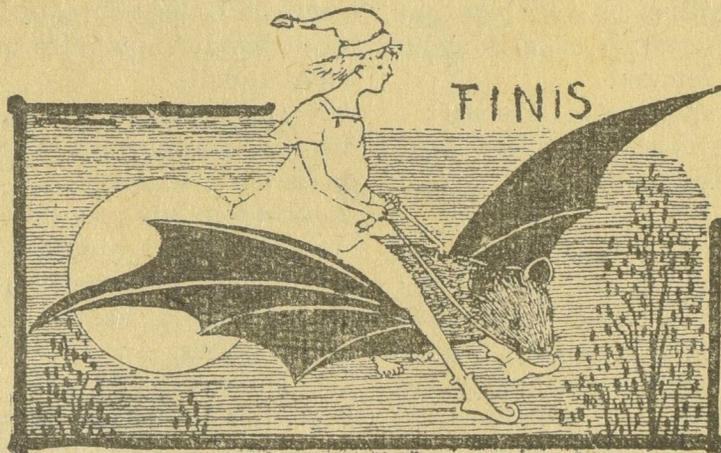
Puis, la quittant pour aller au baron.

—Courage, baron, lui dit-elle, Mme Saint-Urbain vous aime, vous serez certainement agréé: nous nous marions Hubert et moi, mariez-vous aussi, ce sera charmant.

Et revenant à Hubert:

—Nous sommes heureux, Hubert, mon ami, mais cela ne suffit pas, le plus grand bonheur dans la vie, est de faire des heureux autour de soi.

Le mois prochain nous publierons un autre épisode des aventures du mystérieux docteur Cornélius.



UNE PLANÈTE MYSTÉRIEUSE

La vie dans une étoile changeante, 10, 000 mille fois plus grosse que la terre

Toutes les découvertes nouvelles que font les savants astronomes, découvertes stupéfiantes qui frisent l'in vraisemblance, nous incitent à réfléchir sur notre petitesse et sur l'énormité des mondes habités et inhabités. S'il fallait tirer de chaque hypothèse cosmologique des déductions appropriées, nous serions acculés à cette proposition alternative, où tous les mondes sont habités et alors nous comptons parmi les plus chétives créatures; où la terre seule donne la vie à quelques êtres et l'Homme est le roi de l'Univers.

Il n'en est probablement pas ainsi, puisque d'après l'une des plus importantes découvertes de l'astronomie moderne, plusieurs étoiles seraient encerclées d'invisibles satellites, planètes gigantesques, qui graviteraient dans leur lumière. Si ces corps sont réellement des planètes, ils doivent être des millions de fois plus volumineux que ceux qui tournent autour du soleil et s'ils sont habités, ce ne peut être que par des anthropopithèques qui tiennent à la fois de l'homme et de la bête.

L'existence des corps mystérieux qui gravitent autour de l'étoile Algol est la plus discutée. Algol est une étoile changeante dans la constellation de Persée, aussi appelée Tête du Méduse. Les astrologues Vogel et Scheiner l'ont particulièrement étudiée en 1890,

Si réellement, une planète de ce genre tournait autour d'Algol, que serait-elle comparativement à la Terre? Sa surface serait de dix mille fois plus étendue que celle de notre globe; ses montagnes s'élèveraient jusqu'à 500 milles en hauteur et ses océans auraient de 200 à 600 milles de profondeur! Et pour ne pas rompre la belle harmonie de ce décor, les hommes ordinaires mesureraient 600 pieds de taille et les géants iraient bien jusqu'à huit ou neuf milles de hauteur! Conséquemment, leur poids varierait de sept à huit millions de tonnes.

Et quelle serait l'atmosphère de ce faible compagnon d'Algol? Comme l'on sait, la densité et la nature de l'air enveloppant une planète dépend de la force de gravité de cette dernière. Si la planète est petite, la force qu'elle met à tenir les corps ou les gaz sur sa surface n'est pas très forte. Si elle a un volume considérable, elle peut supporter le poids des corps les plus lourds et des gaz les plus épais. Tel est le cas du satellite d'Algol dont l'atmosphère contient de l'hydrogène libre mêlé à l'oxygène dans une mixture telle qu'une simple étincelle peut provoquer de fantastiques explosions.

D'un autre côté, en raison du volume de cette mystérieuse planète, et de sa densité moyenne, deux fois plus grande que celle de la terre, les corps pèsent sur sa surface cinquante fois plus qu'ici, de sorte que ses habitants,

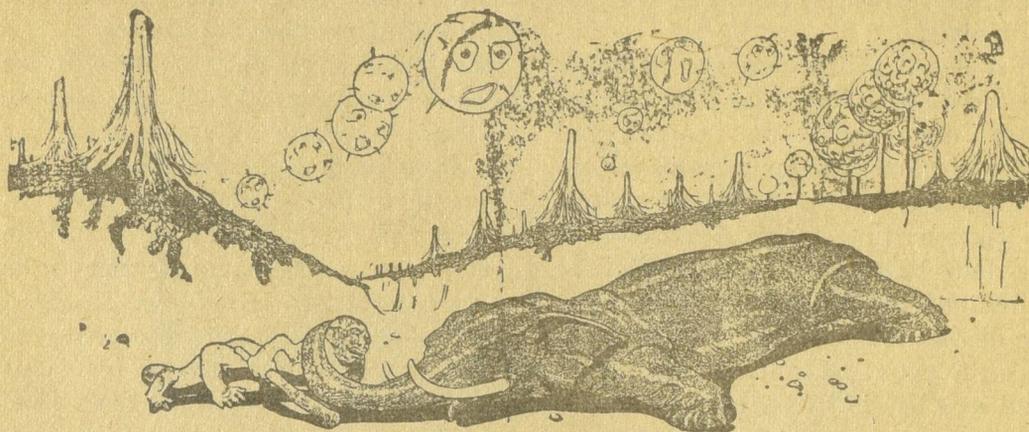
loin d'être des géants bien campés, rampent sur le sol comme des nains. Debout, à cause de leur taille, ils ne pourraient supporter la pesanteur de l'air.

Nous n'avons parlé en ce chapitre que de la planète obscure qui accompagne Algol, l'étoile du Diable, mais il en est quantité d'autres connues. Leur existence se révèle par l'attraction qu'elles exercent sur les étoiles.

Il est toujours possible néanmoins de calculer la grandeur et le poids de

ces corps invisibles. Ainsi, le satellite d'Algol a un diamètre de 840,000 milles. Ils tournent autour de leur centre commun de gravité en soixante heures, ce qui est vite fait.

Les savants, en donnant ainsi un compagnon à l'étoile Algol, nous laissent à penser que si, un beau jour, quelque corps obscur inconnu ou planète étrangère venait à entrer en ronde dans notre système, l'ordre actuel des choses serait complètement bouleversé.



Tel serait l'aspect de ce monde inconnu, où des hommes d'une hauteur de 600 pieds rampent sur le sol comme cet éléphant, à cause de la pesanteur de l'air. Les arbres y croissent la tête en bas et les oiseaux flottent dans l'air comme des bulles.

Comment un petit insecte a détruit un grand empire

Sans aucun doute l'introduction d'Égypte et d'Asie, en Europe, de la malaria fut la cause principale de la chute de l'Ancienne Grèce et plus tard de l'ancienne Rome. Aujourd'hui près de la moitié de la population de la Grèce est atteinte de la malaria.

Le moustique ordinaire n'apporte pas la malaria, il se distingue très facilement du moustique atteint de malaria si on l'étudie à l'aide du microscope. Le professeur W. M. Wheeler, de l'Université de Harvard prétend que la toute puissante Rome et la glorieuse Grèce ont oroulé tout simplement parce que les ravages causés par les moustiques atteints de malaria ont enlevé l'énergie et la vigueur à la race.

Il ne faut pas chercher dans l'histoire pour y trouver ce que nous avançons, à savoir si Rome et Athènes sont tombés sous les piqûres des insectes atteints de cette terrible maladie. Non, la décadence s'est faite lentement, au cours des siècles.

Dans les temps primitifs, nous savons que les Romains étaient un peuple de grand patriotisme qui vainquirent tous leurs voisins mais s'abstinrent de porter leurs conquêtes plus loin.

Il fallait qu'ils soient alors exempts de la malaria, sans quoi ils n'auraient pas été si intrépides et n'auraient certainement pas montré une telle vigueur. Ils vivaient à côté de la cam-

pagne Romaine, qui est remplie de marais stagnants.

Les Romains ne vinrent dans les pays tropicaux que lorsqu'ils conquièrent les Carthaginois. Peut-être des germes de malaria ont-ils été apportés de Carthage, mais l'infection ne fut pas sérieuse. Le premier pas qui commença la décadence des Romains fut leur guerre contre Philippe de Macédoine, qui avait conquis la Grèce et une grande partie de l'Est de l'Europe. Ceci les conduisit vers l'Est. Les Grecs étaient déjà fort avancés dans la décadence à cette époque par leurs relations avec les races infectées de malaria. Des millions de Grecs colonisaient l'Asie Mineure, la Perse et les autres pays de l'Est.

L'ancien monde oriental était saturé par la malaria, de l'Égypte à Babylone. C'est la raison pourquoi les races Orientales étaient inférieures à tous les points de vues aux races de l'Europe.

Philippe de Macédoine et son fils, Alexandre le Grand, couvraient une grande partie de l'Est. Les Romains graduellement prirent possession de l'Empire d'Alexandre jusqu'au moment où, avec Auguste César, en 27 avant J. C., ils étaient en possession de tout le monde civilisé d'Orient, y compris la Grèce et l'Égypte.

L'Empire Romain atteignait alors son apogée, mais en même temps la

race commençait à devenir moins forte.

Des milliers de soldats romains retournèrent en Italie avec, dans les veines, les germes de la malaria. Les moustiques, abondants dans la Campagne Romaine, prirent le poison et le portèrent à toute la population. Toute la race était empoisonnée et perdait sa vigueur.

Les races vigoureuses des parties Nord de l'Europe et qui n'étaient point atteintes de la malaria : les Goths, les Vandales, les Huns, fondirent sur l'Italie et les pauvres Romains furent trop faibles pour se défendre.

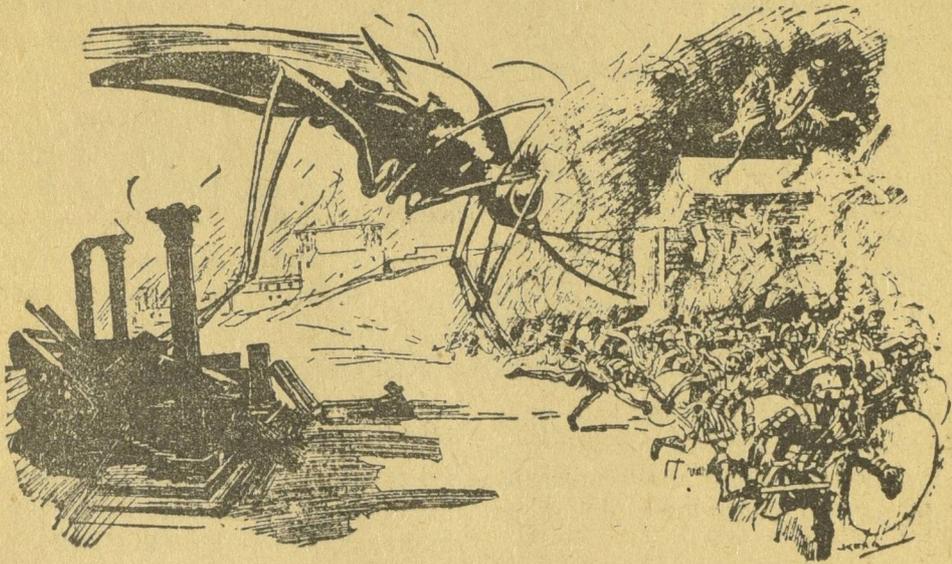
La fin fut hâtée par l'abandon des travaux de drainage dans la Campagne

Romaine. Le pays devint alors un endroit propice pour la propagation de la malaria.

La chute de Rome fut lente, car le dernier empereur, Auguste Romulus, ne fut déposé qu'en l'an 475.

La malaria n'est pas à craindre au Canada, mais certains Etats de la Nouvelle-Angleterre sont infestés de cette maladie.

Les Etats-Unis, tout comme l'Empire Romain sous Auguste César, sont rendus probablement au summum de leur gloire. Ils doivent donc se méfier et profiter de la leçon donnée par le Grand Empire.





CINQ TONNES DE LAIT EN HUIT MOIS

C'est à peu près ce qu'a produit une vache Canadienne à la Ferme Expérimentale de Cap Rouge. Durant les premiers deux cent cinquante jours de sa période de lactation, Dorienne, enregistrée sous le numéro 2202, a donné au-delà de cinq tonnes de lait, soit plus de quarante livres ou trente-deux chopines par jour. Et comme sa production journalière est encore d'environ trente livres il est tout probable qu'elle approchera quatorze mille livres avant d'avoir terminé son année.

Vu la richesse du lait, cette production représentera à peu près six cents livres de beurre ou au-delà de la moitié de la pesanteur de Dorienne. Ceci est à peu près quatre fois plus que la moyenne pour le Canada de sorte que cette bonne vache Canadienne, à part son ouvrage, a fait celui de trois autres.

Pour ceux qui aiment les chiffres, on peut ajouter que quatorze mille livres de lait représentant dix mille deux cents chopines, lesquelles, vendues à huit centins, le prix à Québec, rapporteraient neuf cent seize piastres.

Mais arrêtons là, car le cultivateur passera pour profiteuse, ce qu'il est loin d'être. Car des vaches comme Do-

rienne sont bien rares—elle sera peut-être la championne de sa race—elles mangent de la nourriture qui a coûté très cher pendant un certain temps, et il faut les soigner et les traire deux fois par jour.

Tout de même, admettons que Dorienne donnerait un profit net d'au-delà de sept cent piastres pour l'année, en vendant tout son lait à huit centins la chopine, disons qu'elle aurait donné un cadeau d'à peu près deux cents piastres à son propriétaire même en faisant du beurre avec son lait et souhaitons qu'il y ait plus de Dorienne parmi les vaches du pays.

GUS. A. LANGELIER, régisseur,

Station Expérimentale,
Cap-Rouge, P. Q.

— o —

EXPOSITION DE RENARDS ARGENTÉS VIVANTS

Les 24, 25 et 26 novembre dernier on a exposé à Montréal plus de 350 renards, les plus beaux spécimens de l'aristocratie vulpine de l'Amérique. C'était la plus grande exposition du genre qui ait jamais eu lieu; elle a démontré que l'élevage des renards est un fait accompli au Canada et au nord des Etats-Unis.

Le ministère fédéral de l'Agriculture et les gouvernements de l'île du

Prince-Edouard, du Nouveau-Brunswick, du Québec et de l'Ontario avaient fourni une aide pécuniaire et les fonctionnaires de la Commission de la Conservation ont organisé et dirigé l'exposition.

L'île du Prince-Edouard a fourni le plus de sujets et remporté le plus grand nombre de prix. Cependant, les renards du nord du Québec et de la Nouvelle-Ecosse ont gagné aussi des prix et mérité par ailleurs plusieurs mentions honorables. Les renards issus de parents venus de l'Alaska étaient des spécimens remarquables et ont remporté quelques-uns des premiers prix. Ceux du Québec rivalisaient avantageusement avec leurs congénères des autres provinces. L'expérience acquise par leurs propriétaires à l'exposition de Montréal aura pour effet une concurrence plus notable aux futures expositions.

Les exposants des Etats-Unis étaient sur le même pied d'égalité que ceux du Canada; cependant le nombre des sujets exposés par eux était quantité presque négligeable.

Au point de vue de la conservation, l'exposition a été un succès. Le dépeuplement rapide, et peut-être inévitable des animaux à fourrure, à l'état sauvage, est une raison majeure pour les domestiquer au point qu'ils puissent être élevés en captivité. L'exposition aura lieu annuellement, et comptera parmi les sujets exposés des renards roux, des loutres, des pékans, des martres, des castors et des rats musqués, qui sont élevés en captivité.

A. DONNELL.

LE CHEMIN DE FER DE LA BAIE D'HUDSON

Le chemin de fer conduisant à la Baie d'Hudson est presque terminé. 359 milles de voie ferrée ont déjà été placés à travers les forêts vierges; il reste encore environ 80 milles de voie ferrée à construire pour relier Port Nelson à LePas, dans le Manitoba.

Cette nouvelle ligne sera probablement terminée vers la mi-été.

Alors ce sera la première fois que les touristes pourront atteindre la Baie d'Hudson sans risquer de se faire dévorer par les animaux à fourrures qui pullulent dans cette partie du pays. Autrefois, les touristes et les trappeurs qui voulaient atteindre la Baie d'Hudson se servaient de guides, soit Canadiens, soit Esquimaux. Le voyage était excessivement pénible. A tous les arpentés, les guides entaillaient un arbre afin de pouvoir revenir par les mêmes chemins par lesquels ils étaient passés.

Le nouveau chemin de fer reliera LePas au Port Nelson, sur la Baie d'Hudson. LePas est le nom donné par les trappeurs et les courreurs des bois, vers 1670, à l'endroit où les rivières Saskatchewan et Opasquai se réunissent. LePas est le terminus du nouveau chemin de fer de la Baie d'Hudson et la porte d'entrée pour les nouvelles régions de Flin-Flon et du lac Herb où on trouve, en quantité, des mines d'or, d'argent et de cuivre.

Le nouveau chemin de fer de la Baie d'Hudson n'a pas seulement une importance au point de vue canadien, mais il intéresse toute l'Amérique du Nord et l'Asie.

Le commerce qui se fera par la Baie d'Hudson peut devenir considérable.

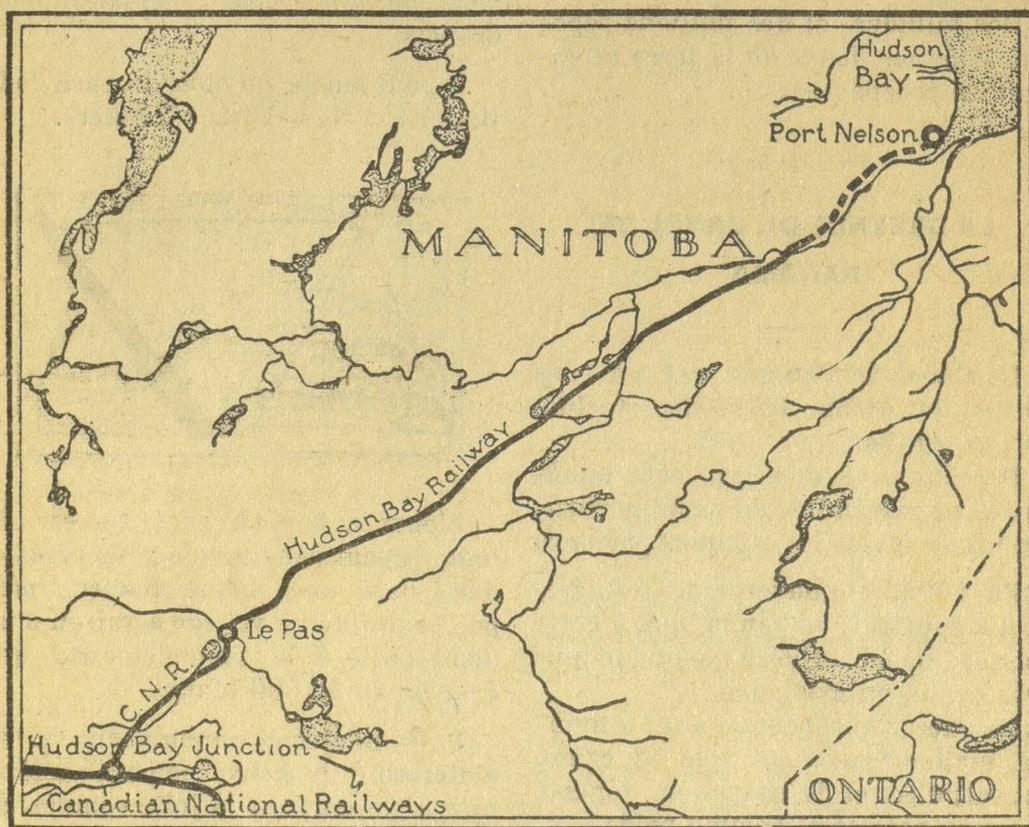
En effet, à l'heure actuelle, la presque totalité du blé expédié en Europe et venant des provinces de l'Ouest passe par Montréal. A l'avenir le trajet se fera par le Nord.

La nouvelle ligne raccourcira la route de l'Europe de 547 milles pour Winnipeg; 685 milles pour Brandon; 650 milles pour Régina; 1314 milles

quatre années, s'est fait fort de démentir pareille assertion.

D'après ce que j'ai pu observer dans les mouvements des glaces dans la Baie d'Hudson, dit-il, je suis parfaitement certain qu'aucun navire n'aurait de difficulté à sortir de la Baie et des Détroits.

Le capitaine James Hackland, pen-



pour Prince Albert ; et 1188 milles pour Edmonton. Tous ces districts sont des centres pour le blé.

La grande objection à cette nouvelle route a été le fait que durant de longs mois, les glaces rendaient la navigation difficile dans la Baie et les détroits. Mais monsieur Walter Dickson, qui est au service de la compagnie de la Baie d'Hudson depuis vingt-

dant trente-neuf ans au service de la même compagnie, nous dit:

Le détroit est ouvert toute l'année, les glaces du Chenal au Renard descendent en juillet mais n'entrent jamais dans la baie; elles suivent le courant par le détroit.

Outre les services immenses qu'elle rendra au commerce maritime de l'Ouest du Canada, la nouvelle route

de chemin de fer ouvre un nouveau centre minier très important.

Un homme établi dans cette partie du pays en 1918 avec moins de mille dollars possède maintenant un demi-intérêt dans une mine évaluée à \$1,500,000.

Un autre prospecteur arrivé au lac Herb sans un sou a refusé l'année dernière la somme de \$300,000 pour ses propriétés.

Des millions et des millions reposent dans les flancs de la terre attendant les prospecteurs.

— 0 —

LA DEFENSE DU CANAL DE PANAMA

Le Canal de Panama est un des points du globe le mieux fortifié après Gibraltar.

Il est prouvé que les forts situés aux deux extrémités du canal peuvent repousser toutes les attaques par mer.

En 1911, le gouvernement américain a construit un canon, qui, à cette époque, était considéré comme le plus gros canon en existence.

La guerre européenne nous a montré, malheureusement, que ce canon pouvait être, et de beaucoup, dépassé comme capacité et comme poids.

Néanmoins, tel qu'il est, le gros canon américain est encore de dimensions imposantes.

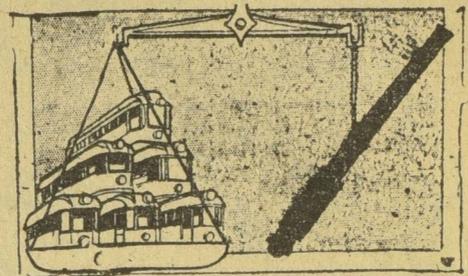
Il mesure cinquante-trois pieds de long, la hauteur d'un édifice de quatre étages.

Ce canon de 16 pouces peut lancer un projectile de 2.400 livres à une distance de 23 milles.

Son poids égale le poids de six lourds wagons de 30 tonnes chacun.

A trois milles de distance, il traversa de part en part cinquante pieds de bois.

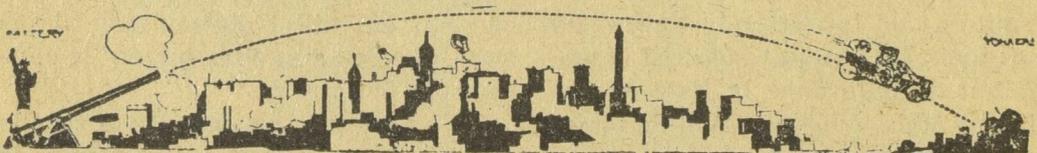
Il peut lancer un obus du parc de la Batterie à New-York à Yonkers.



L'obus a 5 pieds et 4 pouces de long et peut pénétrer de trois pieds et demi dans une plaque d'acier trempé. Le projectile voyage à raison d'un demi mille à la seconde avec une énergie de 90,000 tonnes.

Pour monter ce canon géant sur sa plateforme, le gouvernement américain a eu en frais la jolie somme de \$125,000 à payer.

Ce canon est situé à l'entrée du canal sur l'Océan Pacifique.



CONTE D'ENFANT**LINDA LA FLORENTINE**

Delfino avait vingt-trois ans. Il faisait partie de ces agiles et intrépides troupes appelées les bersagliers, soldats d'élite accoutumés à évoluer sur les pentes escarpées et les sommets élevés, sans souci des neiges hivernales et des soleils flambant en fournaise; aussi sont-ils de préférence employés lorsqu'il s'agit de faire parvenir un message à un quartier général sans communication directe.

C'est ainsi que Delfino fut chargé, par un général cantonné à Rovereto, de porter à un autre commandant de corps, nouvellement arrivé à Caldenazzo, une lettre l'informant d'un mouvement de troupes devant faire sa jonction avec les siennes.

Le bersagliere était en route depuis plusieurs heures. Il longeait d'un pied lesté la base d'une colline, quand des cris de femme attirèrent son attention du côté d'une épaisse futaie. Se précipiter vers l'endroit d'où partaient ces cris fut pour Delfino l'affaire d'un clin d'oeil. Il se trouva alors en présence d'une jeune femme vêtue d'un élégant costume de voyage, et allongée, inerte, non loin d'un ruisseau. Le jeune homme explora d'un rapide regard les environs. Personne. Il tendit l'oreille: aucun bruit. Il courut alors au ruisseau, y trempa son mouchoir et revint à l'inconnue, dont il baigna les tempes et le visage, espérant qu'elle n'était qu'évanouie et n'avait reçu aucune blessure. Le bersagliere ne fut point trompé dans son espoir.

Au bout de quelques minutes, l'inconnue poussa deux ou trois soupirs et rouvrit les yeux.

Après avoir d'abord considéré le bersagliere avec un certain étonnement, elle parut éprouver une terreur intense.

— Voyons, voyons, sourit Delfino, ne craignez rien de moi, madame; vous voyez bien que, loin de vous vouloir du mal, je m'évertue, au contraire, à vous donner des soins.

— C'est vrai, répliqua la jeune femme subitement rassurée; mais ce qui m'est arrivé est si épouvantable! Je suis veuve et habite, seule, une propriété dans la banlieue de Trente. Redoutant d'être pillée par les Autrichiens, j'avais résolu, les trains ne transportant plus les voyageurs, de passer à pied la frontière pour gagner Asiago, où mon frère est installé. Comment a-t-on connu mon projet? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que, tout à l'heure, deux individus masqués se sont jetés sur moi et m'ont dévalisée.

— Evidemment, ils étaient bien renseignés, dit le bersagliere, qui ajoutait d'autant plus foi à ce qu'il entendait, que son interlocutrice s'exprimait dans le pur toscan et offrait tous les dehors d'une femme du monde.

— Mais, à présent que leur mauvais coup est exécuté, je n'ai plus qu'à me remettre en route; aucun danger ne saurait me menacer... je vous prierais seulement de me donner à boire.

Il y a là-bas un ruisseau, si je ne me trompe.

— De l'eau pourrait vous faire mal, répondit vivement le jeune homme en enlevant son bidon. . . C'est de l'asti, ajouta-t-il en le présentant à l'inconnue; buvez, cela vaudra mieux.

L'inconnue prit le bidon, puis, avec un sourire :

— Non, je préfère une tasse d'eau.

Le bersagliier déboucha son quart et se dirigea vers le ruisseau, y rinça soigneusement son petit récipient de fer-blanc et revint, sans se douter que, tandis qu'il tournait le dos, la dame avait prestement vidé dans l'asti du bidon, le contenu d'un minuscule flacon.



“Merci”, dit l'inconnue, en prenant le quart que le bersagliier lui présentait.

— Merci, dit-elle, en prenant le quart que le bersagliier lui présentait. Puis, faisant une moue adorable, elle reprit :

— Comme ça doit être laid, une femme qui boit seule.

Delfino sourit, et prit son bidon sur l'herbe.

— A votre santé! dit-il en riant.

Et il but à longs traits, car la course qu'il avait déjà faite lui avait mis le feu dans la gorge.

La dame s'était levée, et Delfino demeurait assis sur la mousse, murmurant :

— Ah çà! qu'est-ce qui m'arrive donc? . . . Je ne puis plus bouger.

Il vacilla un moment, puis s'allongea sur le dos.

Il dormait.

L'inconnue l'examina un instant. Persuadée que le bersagliier était bien endormi, elle ricana :

— Pas fort, l'Italien. . . Voyons maintenant si le major Hartfield était bien renseigné.

Elle s'agenouilla, déboutonna la tunique du dormeur, prit dans la poche de côté une lettre qu'elle décacheta sans hésiter et parcourut d'un rapide regard.

— C'est bien cela, sourit-elle. A présent, filons.

Et, sans plus s'occuper du soldat qu'elle avait si indignement trompé et dépouillé, l'espionne s'éloigna à pas rapides.

Quand Delfino s'éveilla, le soleil déclinait à l'ouest, mettant une bordure de pourpre et d'or à la crête des montagnes. Le bersagliier s'efforça de secouer la torpeur qui lui engourdissait le cerveau. Il y parvint après quelques minutes. Alors la mémoire lui revint. Il constata l'absence de la femme, remarqua le désordre de sa tunique, fouilla rapidement dans sa poche et jeta un cri de rage folle. . . Il comprenait.

D'un bond il fut debout. Il réfléchit deux secondes et, très pâle, reprit le chemin de son cantonnement au pas accéléré. Il était près de minuit quand il y arriva. Le général travaillait dans la chaumière où il s'était installé. Le

bersagliere se fit annoncer. Quelques secondes après il était introduit et, sans la moindre hésitation, contait ce qui lui était arrivé.

Le général l'écouta, le sourcil froncé.

Quand il eut achevé, l'officier supérieur lui dit sévèrement :

— En campagne, la sensiblerie n'est point de mise. En agissant comme vous l'avez fait, vous avez peut-être compromis l'existence de tous vos camarades. Je ne vous accuse pas de trahison, mais d'une imprudence dont vous aurez à répondre devant le conseil de guerre.

Dix minutes plus tard, Delfino était enfermé dans une chambre de la chaumière, avec un factionnaire à la porte. Le lendemain, il était jugé et acquitté, mais envoyé, comme punition, sur l'extrême ligne de feu. Avant de partir, il écrivit une longue lettre à sa soeur Linda, qui tenait à Florence un petit commerce d'oranges. Dans cette lettre, il disait toute sa mésaventure et donnait un signalement très détaillé de l'espionne, facilement reconnaissable par une petite cicatrice au-dessus du sourcil droit.

— Oh! s'écria la jeune fille après avoir lu, je le vengerai!

Elle prit quelques milliers de francs, tout son avoir, et partit, avec l'intention de gagner Trente où, son coup fait, l'espionne avait certainement dû se retirer, la frontière n'étant pas sûre pour elle, du moins pendant quelque temps.

Voyageant tantôt à pied, tantôt en voiture, risquant à chaque instant de tomber dans un parti d'Autrichiens, Linda finit par atteindre la capitale du Trentin. Après avoir pris un peu de repos, elle se mit à courir la ville, de préférence dans les environs du quar-

tier général et des maisons occupées par les officiers supérieurs.

L'Italienne poursuivait son but avec une ténacité inlassable. Pour elle, l'envoi de son frère en tête de la ligne de feu équivalait à une condamnation à mort. Mourir pour le pays, c'eût été bien. Mais mourir par la faute d'une espionne, cela mettait au cerveau de la jeune fille un courant de folie!

Enfin, après plusieurs jours de recherches infructueuses. Linda se trouva inopinément face à face avec l'espionne, dans l'hôtel même où elle de-



L'espionne pâlit et voulut s'élançer vers la porte, mais l'implacable Florentine l'arrêta net, d'un coup de stylet en plein coeur!

meurait. C'était bien le signalement fourni par le bersagliere, tout s'y rapportait, l'âge, l'allure, et jusqu'à la cicatrice au-dessus du sourcil droit. Pour plus de précaution, la Florentine se mit à épier les faits et gestes de la femme, et constata qu'elle avait de fréquents entretiens avec divers officiers supérieurs.

N'ayant plus aucun doute, Linda se présenta un matin dans la chambre de l'espionne et lui dit à brûle-pourpoint :

— Je suis la soeur du bersagliere que vous avez détrossé aux environs de Caldenazzo.

L'espionne pâlit et voulut s'élaner vers la porte, mais l'implacable Florentine l'arrêta net, d'un coup de stylet en plein coeur!

Une heure après Linda sortait de la ville et reprenait la route d'Italie, en pensant:

"Si mon frère est tué par la faute de cette misérable, du moins aura-t-il été vengé d'avance!"

— o —

HOW SHOCKING!!!

La "Westminster Gazette" rapporte un incident du dernier voyage du prince de Galles, en Australie, qui fera frémir nos loyalistes qui sont prohibitionnistes par-dessus le marché. On sait que le convoi du prince dérailla à Bridgetown, en Australie, que des wagons s'éventrèrent et que l'on craignit pendant quelques instants pour la vie du visiteur royal. Or, raconte à la "Westminster Gazette" un témoin du sinistre, "nous fûmes surpris, en approchant du wagon royal, d'entendre, au lieu de cris de détresse, des manifestations d'hilarité. Nous trouvâmes le prince tranquillement couché sur les débris de l'accident, dans son compartiment; et, en réponse à ceux de nous qui s'étaient portés à son secours et ne le voyaient pas, il répondit: "Si je me suis fait mal? Mais non, Dieu merci! Je suis diablement content, tout de même, que la bouteille de whiskey ne soit pas cassée. "I'm glad the whiskey flask is not broken either!" Sans le savoir, la "Westminster Gazette" a commis, aux yeux de nos loyalistes prohibitionnistes qui ne savent pas rire, un crime de lèse-majesté.

ENSEIGNEMENT DE LA DANSE PAR EMPREINTES

— Savez-vous danser?

— Non.

— Pourquoi?

On rencontre encore de nos jours, des jeunes gens qui ne savent pas danser. Mais, si ces personnes avaient seulement étudié la méthode de Max Rothkugel, de New-York, elles sauraient danser. Cette méthode se compose de grandes cartes portant les empreintes voulues pour les pieds des commençants. Ces empreintes sont numérotées et l'on n'a qu'à suivre l'or-



dre régulier pour placer les pieds au bon endroit. Quant au rythme, rien de plus facile; si un pied doit rester immobile deux temps, le nombre de temps est indiqué sur l'empreinte. Si le pas se fait sur la pointe, le numéro est indiqué sur la pointe, etc. Lorsqu'il s'agit de balancement, des lignes pointillées vous l'indiquent. Cette nouvelle méthode contient ainsi des cartes illustrées pour chaque danse, et l'on n'a qu'à les étendre sur le plancher. Avec la musique qui rythme la mesure, l'art de la danse devient un problème mathématique à solution facile.



Hommes

De seul baiser difficile à obtenir d'une jeune fille est le premier baiser.

* * *

✓ Toute éducation amoureuse est incomplète sans une jeune veuve.

* * *

Pour être un vrai célibataire un homme a besoin d'avoir été baptisé par le feu de plusieurs intrigues amoureuses.

* * *

✓ Il faut de toute justice qu'un homme ayant un passé épouse une femme ayant un avenir.

* * *

Après qu'un célibataire s'est vu retourner le même solitaire trois ou quatre fois, il commence à le considérer comme une pierre de chance.

* * *

Le coeur d'un célibataire est constamment dans un état de déménagement.

* * *

Il ne faut jamais épouser une femme à qui le noir va bien. Elle sera trop anxieuse de porter votre deuil.

Femmes

Dans la vie d'une femme à succès, un mari apparaît comme une faiblesse momentanée.

* * *

La jalousie est le T. N. T. de l'émotion.

* * *

Les longues fiançailles sont aussi confortables pour un homme qu'une vieille chaussure, mais elles sont aussi ennuyeuses pour une jeune fille qu'un chapeau de l'année dernière.

* * *

Quand une femme baisse les yeux, c'est qu'elle a un homme en vue.

* * *

Une jeune fille sans cervelle ne sera jamais qu'un joujou dans les mains d'un célibataire.

* * *

La femme qui croit tout ce que son mari lui dit est très innocente ou très sage.

* * *

Pour toutes les jeunes filles, un clair de lune sans amoureux est comme une mine d'or dans une île déserte.

Hommes

Quelques hommes sont nés pour comprendre les femmes; d'autres essaient de les comprendre, et d'autres ferment les yeux, se bouchent les oreilles et se contentent d'être heureux avec elles.

* * *

On peut prendre une vue animée d'un coucher de soleil, diagnostiquer une bulle de savon, mais on ne peut analyser un baiser.

* * *

✓ Lorsqu'un monsieur a offensé gravement une femme, le mari lui fait des excuses, le célibataire, lui, offre une bonbonnière. Et c'est toujours le célibataire qui a raison.

* * *

Il n'existe aucun homme plus pauvre que celui qui n'a que son argent.

* * *

Un homme peut être un lion social et cependant avoir des manières d'ours.

* * *

Il faut être marié pour savoir comme on est bien célibataire.

* * *

✓ Le diable dormait lorsque l'homme fut créé, mais il était réveillé lors de la naissance de la femme.

* * *

Un homme s'imagine toujours flirter avec une femme lorsqu'en réalité il cherche des embêtements futurs.

* * *

Dites à une jeune fille qu'elle est jolie et elle vous croira toujours même lorsqu'elle niera.

* * *

Sans amour il n'y a pas de bonheur dans le mariage.

Femmes

La femme qui ouvre les lettres de son mari mériterait d'y trouver celle qu'elle cherche.

* * *

✓ La femme qui n'est aimée que des femmes n'est jamais une beauté.

* * *

Un peu de poudre, un peu de peinture et la femme est toute autre.

* * *

Pour quelques femmes un homme est considéré comme une bête curieuse. C'est ce qui fait la raison de tant de mariages.

* * *

✓ Le seul muscle qu'une femme ait de plus fort que l'homme est la langue.

* * *

Pour quelle raison nous servirons-nous neuf fois sur dix d'une brosse à cheveux au lieu d'un marteau pour enfoncer un clou?

* * *

✓ Une des choses les plus incompréhensibles du caractère féminin est cette facilité que nous avons de tomber en amour avec des hommes qui nous sont toujours inférieurs.

* * *

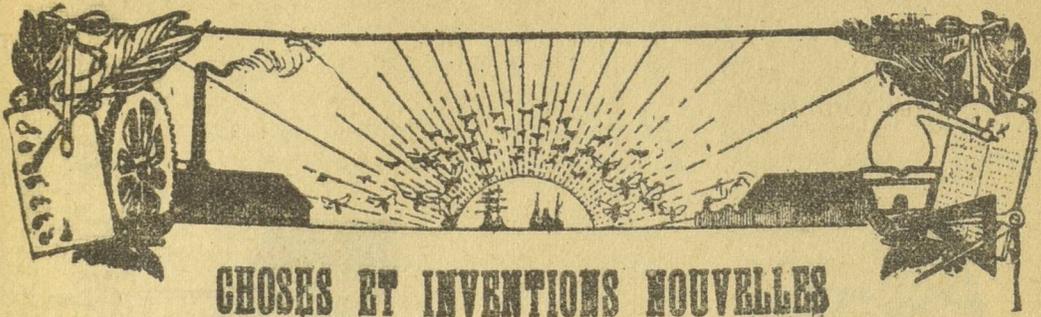
La solitude est bien désagréable pour la jeune fille qui vient de recevoir un solitaire.

* * *

Si les femmes pouvaient ne pas paraître heureuses lorsqu'elles ne le sont pas, les hommes s'apercevraient bien vite qu'ils ne sont que des brutes.

* * *

Ne jugez jamais un homme par le linge qu'il porte, mais par le linge que sa femme porte.



CHOSSES ET INVENTIONS NOUVELLES

UN SIECLE D'INVENTIONS

Dans un siècle nos inventions modernes paraîtront peut-être enfantines aux habitants du globe de cette époque. Le siècle futur sera tout probablement aussi fructueux en inventions que le siècle passé.

Le siècle des inventions a commencé en 1820, alors que la photographie a pris le monde par surprise. Les cent années qui ont suivi ont plus fait pour l'avancement de l'humanité dans le domaine des arts mécaniques que tous les siècles précédents. Elles ont élevé l'humanité à un degré qu'elle n'avait jamais atteint, et nous n'avons pas fini, loin de là. Il n'y a pas de limites au génie inventif. Chaque découverte scientifique donne naissance à des milliers d'inventions.

Nous ne faisons qu'entrer dans l'ère des inventions. Dans le domaine des beaux arts, il ne semble pas que le génie humain puisse dépasser ce qui a déjà été fait. L'architecture trouve son point culminant dans le Parthénon d'Athènes. Nous n'essayons même pas de prétendre égaler les anciens grecs en sculpture, ou les vieux maîtres en peinture. La littérature ancienne a vu Homère, Eschyle, Sophocle, qui n'ont jamais été surpassés depuis.

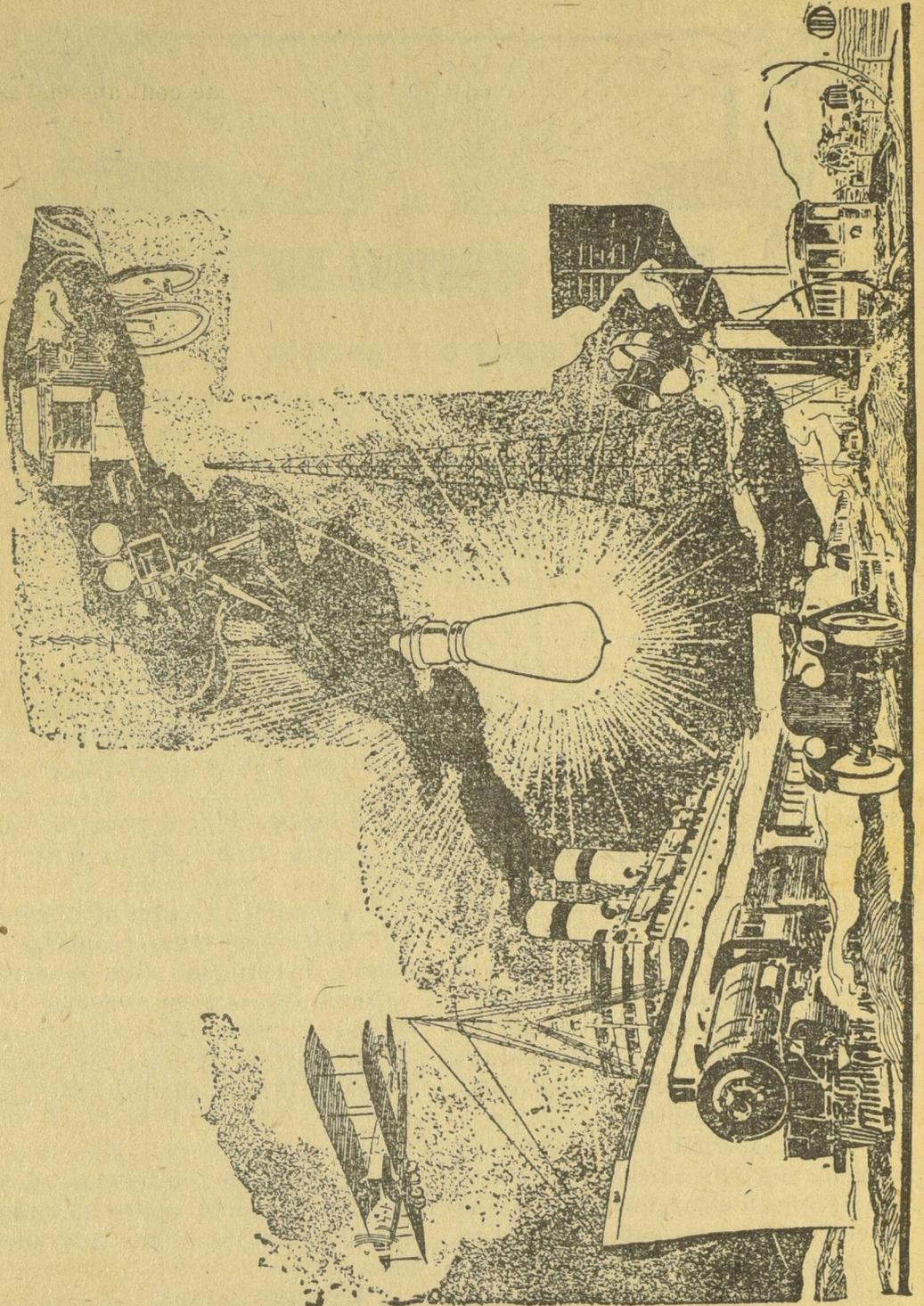
D'un autre côté, les inventions ne connaissent pas de point culminant. Nous gravissons une échelle dont le sommet se perd dans l'infini. C'est la raison pourquoi l'invention qui tient du concret, diffère de l'imagination qui a inspiré les beaux-arts. Cependant, sans imagination, il n'y aurait pas d'inventions. Celui qui lit peut résoudre lui-même ce paradoxe. Il existe tant de choses dont nous ne connaissons à peu près rien et qui restent à être perfectionnées pour rendre de très grands services à l'humanité.

Dans les derniers cent ans l'Amérique a produit au moins les deux tiers peut-être même les trois quarts, des grandes inventions.

Parmi celles-ci nous voyons: le téléphone, le télégraphe, le phonographe, la machine à coudre, les appareils agricoles, le sous-marin, l'aéroplane, etc.

Il y a une chose qu'il nous faut cependant constater, c'est que les Européens sont plus aptes que nous à perfectionner les détails des inventions.

L'Amérique fournit généralement les idées et les Européens se chargent des détails. L'Amérique a inventé



les sous-marins, mais ce sont les Européens qui les ont faits ce qu'ils sont aujourd'hui, il en est de même des aéroplanes. Il est difficile de prévoir de quel côté se porteront les prochaines inventions, cependant depuis longtemps les inventions mécaniques ont dépassé, et de beaucoup, les inventions chimiques.

Durant la dernière guerre européenne plus de 50,000 inventions ont été soumises au département de la guerre aux Etats-Unis. La plupart étaient impraticables, mais beaucoup auraient apporté de très heureux résultats s'ils avaient été étudiés plus soigneusement.

Pour être de quelque utilité, une invention demande à être développée. Un brevet permet à un inventeur d'avoir le monopole sur son invention et de trouver le capital nécessaire pour la rendre pratique et la lancer dans le public.

Le bureau des brevets est indispensable dans un pays. Si ce bureau cessait de fonctionner, il ne se créerait plus de nouvelles inventions. Beaucoup n'apprécient pas à son juste mérite la valeur des brevets.

La Hollande, il y a vingt ans, a aboli son bureau de brevets sous le prétexte qu'elle était entourée de puissantes nations et qu'elle ne pouvait lutter avec les inventions étrangères. Les inventions Hollandaises cessèrent immédiatement. Après un certain temps, la Hollande réalisa son erreur et aujourd'hui le bureau des brevets hollandais est un des plus importants de l'Europe.

Si nous regardons seulement en arrière de nous, en l'année 1880, nous nous apercevons que les gens de cette époque devaient se passer du téléphone, de la machine à écrire, de la caisse enregistreuse, de la bicyclette, du

tramway électrique, du piano mécanique, de la télégraphie sans fil, de l'automobile, du gramophone et d'une multitude d'inventions qui sont passées dans la vie courante.

Si l'on regarde cent ans en arrière, il nous semble que nous tombons dans un gouffre. Pour ne parler que de l'intérieur de nos résidences, il n'y avait ni salle de bain, ni eau courante, ni plomberie, ni chauffage central ; on s'éclairait à la bougie ou à la lampe, il n'y avait même pas d'allumettes pour allumer le feu.

Le bureau des brevets aux Etats-Unis qui date de 1838 a augmenté, l'année dernière le nombre de ses brevets de 35 pour cent.

En 1838 le nombre des brevets accordés fut de 109. Durant l'année de la guerre civile le nombre des brevets fut de 6,000. Immédiatement après la guerre civile le nombre s'accrut encore ; en 1866, 8,000 brevets furent accordés, et l'année suivante 12,000. En 1880, il y eut 13,000 brevets de pris. En 1900, le chiffre montait à 24,000, en 1909 il atteignait 36,000 et en 1917, le bureau donnait 41,000 brevets. Le chiffre pour l'année dernière donne un nombre encore beaucoup plus considérable.

Parmi les inventions enregistrées quelques-unes sont très anciennes ; parmi celles-là nous voyons l'épingle de sûreté qui était d'un usage commun au temps des Romains longtemps avant Jésus-Christ. Une autre invention est celle de la petite pièce de métal pour relier deux ou plusieurs feuilles de papier et qui est exactement la même que celle dont se servent les légions de César pour relier, entre elles, les pièces de cuir dont se composaient leurs vêtements.

Il est prouvé que depuis que les bureaux des brevets sont en opérations dans le monde, c'est-à-dire, depuis plus de deux cents ans, il s'est créé plus d'inventions que depuis que le monde existe.

La marche des inventions ne fait que commencer. Si nous examinons attentivement ses progrès depuis des années nous ne nous apercevons pas que sa marche diminue. En avant de nous, il y a des découvertes innombrables, qui attendent, chacune de ces découvertes amènera d'autres découvertes encore.

Dans un siècle, nos descendants regarderont notre époque et notre luxe avec un oeil de pitié.

Dans cent ans, les prédictions et les inventions de Wells et de Robida auront pris place tout comme aujourd'hui les prédictions de Jules Verne se sont pour la plupart réalisées.

Dans cent ans nous communiquerons avec les autres planètes du système solaire et les gens chics iront chaque été faire une petite villégiature dans Mars pendant que les amoureux iront rêver dans Vénus, qui aura, à cette époque, remplacé l'antique Cythère.

— 0 —

UNE MACHINE A ECRIRE SILENCIEUSE

Le voilà le rêve de tant de maisons d'affaires où l'on emploie un grand nombre de dactylographes.

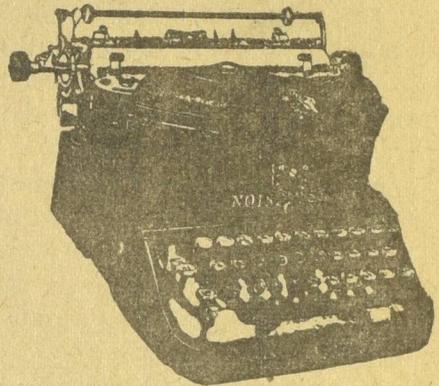
Il y a vingt-cinq ans qu'on tente de trouver le secret d'une machine à écrire qui ne ferait aucun bruit. Ce tic-tac assourdissant empêche les gens de s'entendre, il passe à travers les cloisons et les murs et distrait en

le crispant, l'homme absorbé dans un travail sérieux.

Avec une machine à écrire silencieuse il serait également possible de prendre au vol en les transcrivant immédiatement les paroles d'un homme public, d'un orateur, d'un juge, etc.

Quelle amélioration importante!

Or voilà qu'une machine à écrire silencieuse vient de faire son apparition sur les marchés anglais et américains. Bientôt croyons-nous, nous en verrons au Canada. Et ce ne sera que justice, puisqu'on nous affirme que cette invention appartient à un Canadien qui, faute de capitaux, a dû laisser nos voisins profiter de son idée.

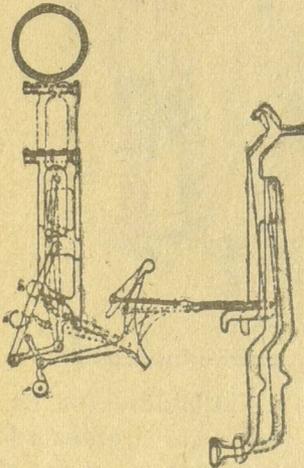


La nouvelle machine à écrire silencieuse.

C'est malheureusement le cas pour un trop grand nombre de nos inventeurs. Cette nouvelle machine à écrire silencieuse,— il appert qu'elle n'est pas encore tout à fait silencieuse, qu'elle ne produit qu'un dé clic à peine perceptible, mais on semble sur la bonne voie,—cette nouvelle machine ne fait donc si peu de bruit que parce qu'elle est construite d'après un principe entièrement différent des autres. Le marteau aussi bien que le rouleau, et même le caractère sont en acier. Le marteau ne frappe plus directe-

ment le papier à travers un ruban, avec la force initiale de la pesée du doigt. A l'intérieur de la machine, le bras du marteau est articulé, selon que le fait voir une de nos vignettes, et comprend des coudes ou leviers mobiles.

Il arrive alors que la touche du clavier, une fois frappée est revenue à sa position première, avant que l'extrémité du marteau et le caractère aient atteint la feuille de papier. Tout ce mouvement se fait cependant dans une fraction infinitésimale de seconde.



Schema du marteau articulé de la nouvelle machine à écrire.

Le rôle de la touche du clavier ne consiste donc qu'à faire lever le marteau articulé en lui donnant une pente suffisante pour faire descendre une pesée jusqu'à l'extrémité portant le caractère d'imprimerie.

Ce dernier n'atteint alors la feuille de papier que sous l'effet de cette pesée. Tout ce mécanisme est très délicat mais d'une grande résistance, et l'impression produite, par le fait que le tampon métallique est uni au lieu d'être par côtes matelassées est beaucoup plus nette. Tout cela, nous le ré-

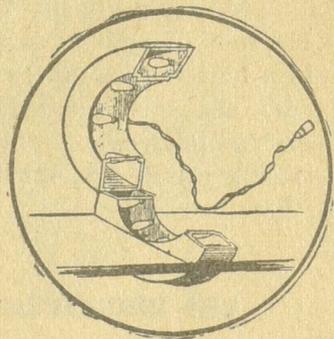
pétons, se fait avec une très grande rapidité. On croit cette fois être absolument sur la bonne voie et l'on s'attend à ce qu'un de ces jours nous puissions avoir la machine à écrire absolument silencieuse.

Quel soulagement alors, pour le commerce, l'industrie et même les particuliers, puisqu'il est admis que la machine à écrire, à cause de sa grande rapidité de reproduction, est "la plume" favorite des penseurs et des créateurs intellectuels. Avec elle, on peut suivre ses idées au vol, sans leur donner le temps de s'en aller pour toujours. C'est vraiment la muse pratique de l'inspiration.



LES CURES PAR L'ELECTRICITE

L'un des objets principaux de l'invention reproduite par notre gravure est de constituer un appareil à l'aide duquel la partie inférieure du corps peut être exposée à la chaleur et à des rayons lumineux provenant de tous côtés. Ce dispositif permettra aux vibra-

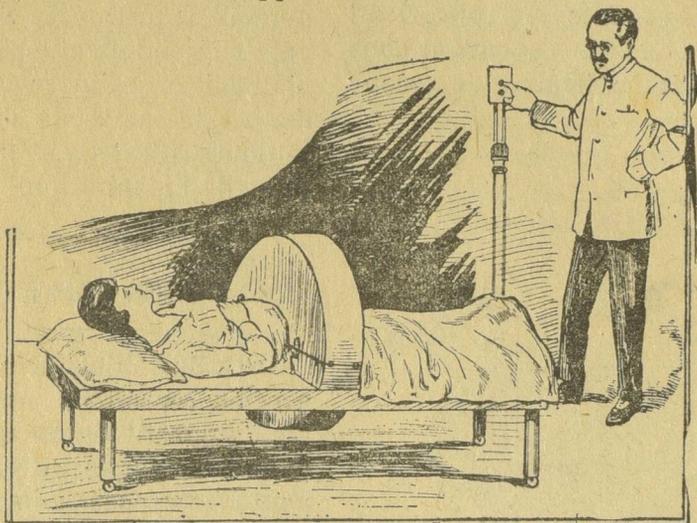


tions caloriques ou lumineuses de pénétrer le corps, de tuer les germes morbides, de réduire l'inflammation et de faciliter la circulation. Elle a encore pour but la recherche d'un appareil pour le traitement des affections de la vessie et des troubles similaires.

Ses autres objectifs apparaîtront dans la description détaillée qui suit.

Dans la pratique, le malade sera placé sur un brancard sur lequel la partie inférieure de l'appareil aura été fixée de telle sorte que les deux sections entourent complètement l'abdomen et les reins, comme on peut le voir dans la vignette circonscrite par un cercle. Il est indispensable que ces sections soient étroitement rappro-

venablement placé sur le brancard et que l'appareil a été fermé selon les indications précédentes, les lampes sont allumées afin d'engendrer la chaleur et la lumière. Les rayons lumineux et caloriques sont dirigés par la réflexion des parois internes et pénètrent à l'intérieur du corps, la chaleur sèche et les vibrations lumineuses coopérant pour tuer les bacilles morbides tout en



chées à leurs extrémités adjacentes ; une pièce de drap ou un coussinet peut être insinué entre le corps du malade et les bords de chaque extrémités plates des sections respectives ; ce drap servira à prévenir l'échappement de la chaleur qui doit rester dans l'appareil. Lorsque le patient a été con-

réduisant l'inflammation. La croissance des germes favorables à la santé se trouve accélérée et ainsi s'effectue la cure. L'inventeur, M. Vern Liun Ruitter, de Roseburg, affirme que le traitement des maladies de l'abdomen à l'aide de cet appareil électrothérapique est d'une grande efficacité.

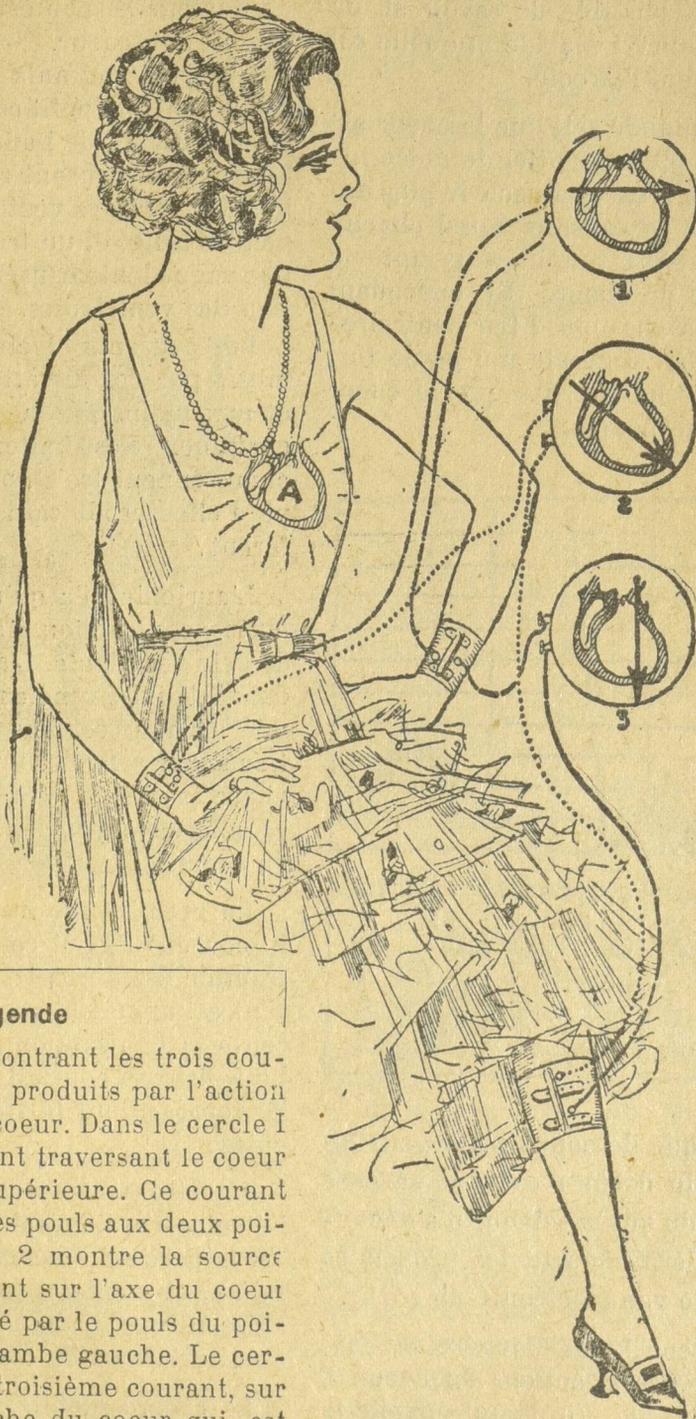
— 0 —

LES DECOUVERTES SUR L'ELECTRICITE DU COEUR

La science a trouvé trois courants distincts qui donnent exactement les troubles organiques que le médecin n'a jamais été capable de diagnostiquer

La découverte récente la plus importante est sans contredit celle qui veut que le coeur humain soit une usine d'électricité qu'il produit lui-même.

De fait, il y a trois courants électriques distincts qui partent du coeur. En établissant un record de ces courants appelés "électro-cardiogram-

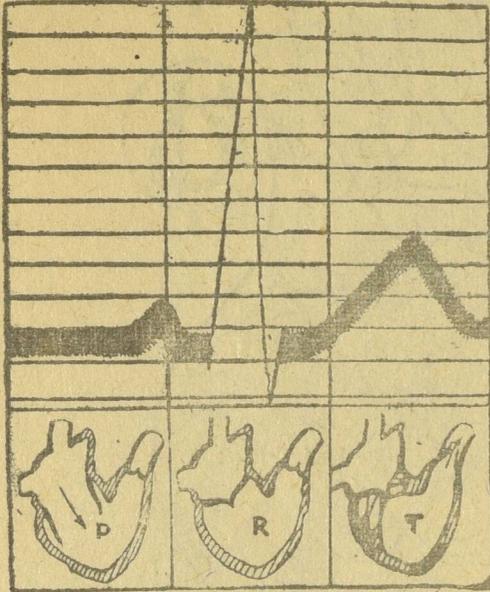


Légende

Diagramme montrant les trois courants électriques produits par l'action du coeur. A. Le coeur. Dans le cercle 1 on voit un courant traversant le coeur dans sa partie supérieure. Ce courant est produit par les pouls aux deux poignets. Le cercle 2 montre la source du second courant sur l'axe du coeur qui est déterminé par le pouls du poignet droit et la jambe gauche. Le cercle 3 montre le troisième courant, sur le segment gauche du coeur qui est déterminé par le pouls du poignet gauche et la jambe gauche.

mes" il est possible de savoir si un coeur est sain ou malade et quelle est la maladie qui l'affecte.

Tout le monde sait que le coeur est l'organe le plus essentiel de notre individu et qu'il est le muscle le plus actif de notre organisme. Aussi chacun se trouble-t-il au moindre symptôme de maladie de coeur. Et cependant, que connaissons-nous? Car contrairement à l'idée générale, un pouls fort ou faible n'indique pas que le coeur soit bien ou malade.



Le manque de connaissance sur les maladies du coeur n'est pas surprenant attendu que la science n'a découvert que dernièrement les propriétés au point de vue électricité du coeur.

Le docteur Louis Fougère Bishop, spécialiste des affections du coeur à l'Université de Fordham, explique dans un volume qu'il vient de publier comment les maladies du coeur peuvent être étudiées et soignées. Le livre

du docteur Bishop est intitulé : Les troubles du coeur.

Les trois courants électriques du coeur sont: un petit courant causé par la contraction de l'auricule qui reçoit le sang; un courant rapide causé par le battement des ventricules, qui pompent le sang, et un troisième courant, une vague lente causée par la contraction des ventricules.

Les courants électriques sont examinés par des fils attachés aux pieds et aux mains de la personne qu'on examine. Les battements du coeur comprennent trois opérations, chacune d'elles produisant un courant différent.

L'auricule n'a qu'une phase, une lente contraction poussant le sang dans le ventricule. L'action du ventricule est divisée en deux phases. La première phase est une courte contraction sur le sang contenu, et la seconde phase est une lente continuation de la première pour pousser le sang hors du coeur.

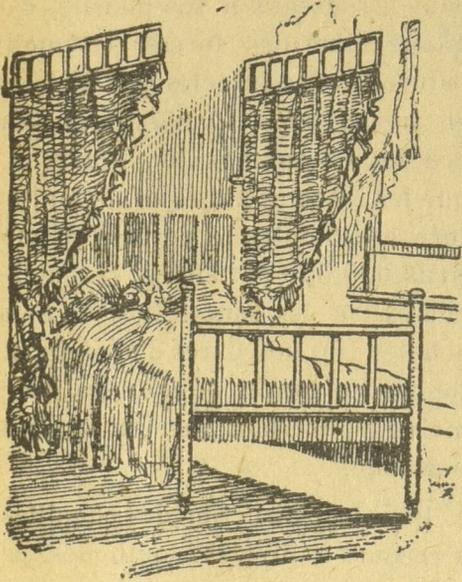
Le premier mouvement est appelé le courant P, qui représente la contraction des auricules. Le second courant est appelé le courant R et représente la contraction des ventricules. Le troisième courant produit la vague T, représentant le travail des ventricules.

L'instrument merveilleux appelé l'électro-cardiographé montre quelle est la partie du coeur qui agit la première, et quelles sont les parties qui agissent après, durant les différentes manifestations du coeur.

Le record établi par l'électro-cardiographie nous montre immédiatement quelles sont les irrégularités qui affectent le coeur.

POUR PROTEGER LES MALADES

Les personnes qui se lèvent tard ou qui sont malades peuvent très facilement protéger leurs lits contre les rayons trop ardents du soleil en plaçant de chaque côté de leurs lits des portières telles que celles que nous montre notre vignette.



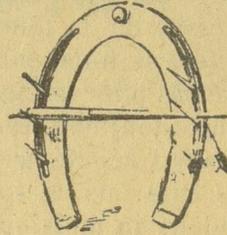
Les supports des portières se posent sur le mur des deux côtés du lit sur les pentures que l'on peut mouvoir facilement de sorte que la nuit on laisse les portières glisser le long du mur et le matin, dès que le soleil commence à devenir trop ardent, on tire les portières qui viennent se placer de chaque côté du lit du malade.

UN SUPPORT ORIGINAL POUR LES PLUMES

Voici un support très original que chacun peut faire lui-même pour les plumes qui traînent constamment sur le bureau ou le pupitre.

On prend un fer à cheval; si le fer est rouillé ou sali on le frotte parfaitement au papier émeri.

Il n'est pas nécessaire que le fer soit nickelé ni poli.



On pose six clous dans les ouvertures du fer à cheval. On replie ces clous à l'arrière de manière à ce qu'ils tiennent bien dans leur place. On doit, pour donner une jolie apparence, donner la même courbe à tous les clous. A l'arrière du fer à cheval on place un clou de six pouces au moins, qui servira de support au fer.

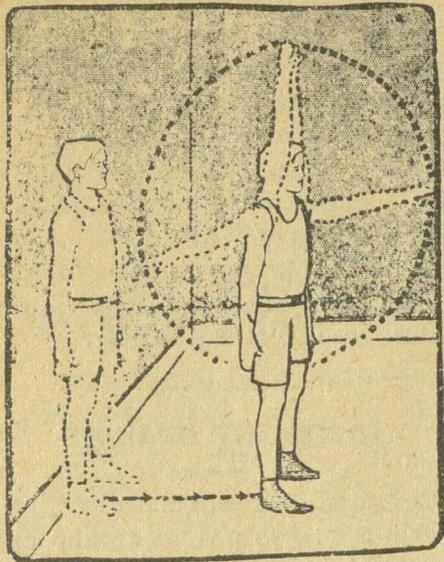
Si on le désire on peut très facilement à l'aide de plomb fondu boucher toutes les ouvertures du fer.

COMMENT GRANDIR

Comment grandir, voilà bien la question que se posent anxieusement tous les jours quantité de jeunes gens et de jeunes filles qui rêvent d'une taille de demi-dieu ou de duchesse. Pour ceux qui ont atteint l'âge de trente ans, il n'y a plus rien à conseiller, le corps étant à ce moment dans sa maturité; aux autres, les professeurs de gymnastique recommandent un petit exercice très simple susceptible en quelques mois de les faire grandir d'un pouce.

Il consiste uniquement en certains mouvements des bras. Le sujet doit se tenir au garde à vous, le dos bien ap-

puyé à un mur, les jambes légèrement écartées. Il prend, après avoir rectifié cette position, deux pas en avant et se tient dans la même attitude, les bras tendus, les paumes des mains en dehors et élève alors graduellement les bras au-dessus de la tête jusqu'à ce que les doigts se touchent en s'appliquant à ne pas plier les bras. Il les rabaisse ensuite, toujours très lentement. Ce mouvement répété trente fois le matin et trente fois le soir, tous les jours, pendant un mois ou plus, produit d'excellents résultats.



Premier conseil, ne jamais se courber. La position inclinée rend inefficaces tous ces exercices. S'entraîner à garder toujours la tête haute et la poitrine bombée en marchant, en travaillant à un bureau, en mangeant. Pour le repos, se servir d'un fauteuil genre Morris où le corps peut s'allonger aisément.

Ces exercices, qui peuvent sembler enfantins à plusieurs, assurent en outre au corps son développement naturel.

LES OISEAUX ET NOS VIVRES

Savons-nous apprécier les services que nous rendent nos oiseaux?

L'Ouest est menacé par les sauterelles, les chenilles dévorent les arbres dans l'Est. L'homme, en sacrifiant les oiseaux à ses plaisirs, a diminué l'une des forces destructives naturelles des insectes. Le Dr Tolmie en présentant son budget à la Chambre des Communes, le 14 mai, a dit que les insectes nuisibles de toute nature causaient une perte d'au moins \$125,000,000 par année, et que, pour combattre les sauterelles, il a fallu acheter 100,000 livres d'arsenic, 2000 tonnes de son et 50,000 gallons de mélasse pour fabriquer un appât empoisonné.

Pour la destruction des chenilles on a recours à diverses méthodes, principalement à l'arrosage. On a remarqué qu'un pivert faisait la chasse à des chenilles qui attaquaient un arbre, et qu'il avait réussi à en détruire un grand nombre. Cet oiseau, ou un autre, revenait souvent à la charge et faisait disparaître chaque fois un certain nombre de ces ennemis de nos forêts.

Les oiseaux sont les destructeurs naturels des chenilles et d'autres petits insectes nuisibles; sans eux, nous pourrions difficilement protéger les plantes dont nous retirons une partie de nos vivres.

En les protégeant, nous travaillons à notre propre conservation.



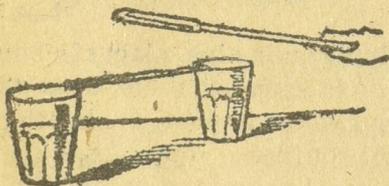
UN PEU DE MAGIE

SANS BRISER LES VERRES

Prenez un morceau de bois de la longueur d'une sarbacane et placez-le sur deux verres, tel que nous le montre la vignette ci-contre.

Prenez un tisonnier à la cuisine et donnez un violent coup sur le milieu du morceau de bois.

Le bois sera brisé sans, pour cela, que les verres aient été ni brisés, ni renversés.



Pas une goutte d'eau, qui aura été, au préalable, placée dans les verres ne tombera au dehors du verre.

LE JONG ET LE MOUCHOIR

Placez un mouchoir de soie sur la table et mettez-y, au milieu, une pièce de monnaie d'un sou. Ramassez les quatre coins du mouchoir et faites les

glisser dans un jonc de mariage, puis donnez les quatre coins du mouchoir à quatre personnes de l'assistance.



Comment faire pour sortir le sou en employant un seul des coins du mouchoir?

La chose qui paraît très compliquée, est très facile à exécuter.

Vous prenez un des coins du mouchoir et vous le faites passer par l'anneau, immédiatement le sou sort de sa cachette sans aucune difficulté.

L'ÂNE QUI REMUE LA TÊTE ET LA QUEUE

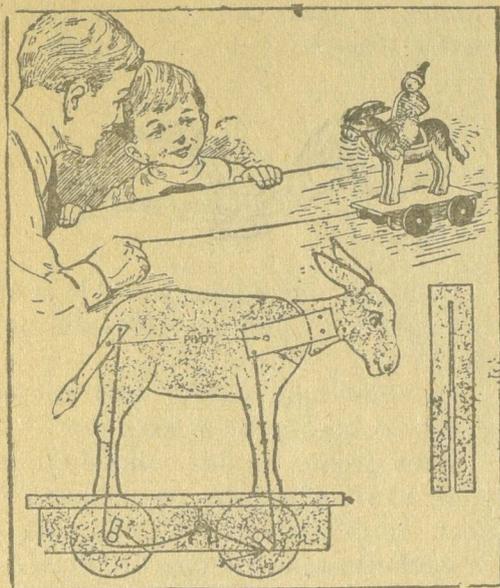
Les jouets les plus populaires parmi les enfants sont ceux qui donnent l'illusion de quelque chose que les enfants ont vu et aimé.

Parmi ceux-ci nous pouvons compter les animaux en bois, qui sont articulés. L'âne que nous montrons au-

jourd'hui aux petits lecteurs de "La Revue Populaire" appartient à la série des jouets que les enfants aiment le mieux.

Pour construire soi-même ce petit jouet on prend un morceau de bois ayant trois quarts de pouce d'épaisseur que l'on scie de manière à lui donner la forme d'un âne. La tête et la queue se font à part.

On fait un trou près de la queue et un autre trou près du cou de l'âne pour recevoir la tête et la queue de l'animal qui ont été sciées à part.

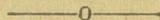


A l'aide de vis on relie les différentes parties ensemble. Lorsque le tout est fait, on place l'âne sur une planchette à laquelle on a posé quatre petites roues en bois.

Sur les essieux des roues se trouve une petite pièce de bois.

Des cordes ou ficelles passant sous les petites pièces de bois des roues et s'adaptant à la tête et à la queue de la bête feront mouvoir ces parties lorsque la voiturette sera trainée par un enfant.

Un coup d'oeil sur notre vignette vous fera voir la manière de procéder pour construire ce petit jouet qui amusera beaucoup toute la famille.



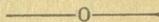
LES VERRES ENCHANTES

Emplissez deux verres pleins d'eau. Placez les verres l'un sur l'autre de manière à ce qu'ils soient bouche à bouche, et placez-les, droit, dans une assiette. Le problème consiste à vider le verre du haut de l'eau qu'il contient, sans se servir des doigts.

Quoique paraissant impossible, ce tour est assez facile.



Allumez une pipe, placez le bouquin près de la séparation des deux verres, appuyez votre bouche sur la tête de la pipe et soufflez dedans. La fumée entrera par l'ouverture entre les deux verres, l'eau tombera tout le long du verre et remplira l'assiette.



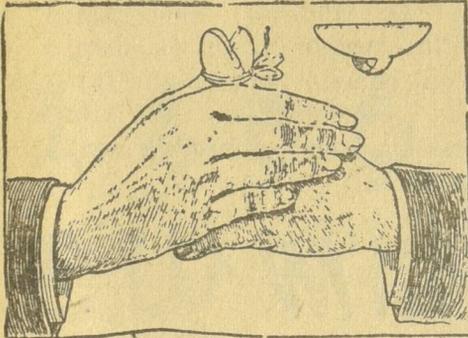
LES DEUX POUCES LIES

Le prestidigitateur croise ses pouces et demande quelqu'un dans l'audience de venir lui attacher les pouces solidement de manière à ce qu'il ne puisse se défaire les pouces lui-même.

Un spectateur monte lier les pouces du prestidigitateur.

Lorsque ceci est fait le spectateur retourne prendre son siège et immédiatement le prestidigitateur se défait de ses liens sans aucune difficulté.

L'explication de ce petit tour est très simple.



Le prestidigitateur se couvre un pouce avec une petite plaque de métal ayant la forme d'un pouce, exactement comme celle que vous montre notre vignette du haut.

Il va sans dire que cette pièce de métal ne doit pas être montrée au public sans quoi le truc serait découvert.

— o —

UN CASSE-NOISETTE

Voici un tour facile à exécuter avec un canif et une noisette. On enfonce la pointe d'un couteau dans le cadre de la porte. On invite un ami à placer une noix juste au-dessous du couteau de manière qu'en tombant, le couteau brise la noix. Personne ne réussira.



Pour cela, il faut prendre un verre d'eau et mouiller le gros bout du

couteau. Lorsqu'on s'est retiré, une goutte d'eau qui est restée au couteau tombe à terre, et on n'a qu'à placer la noix à l'endroit même que la goutte d'eau a touché.

Lorsque le couteau tombera il devra infailliblement frapper et casser la noix.

— o —

LE CULTE DES DIEUX ETERNELS EN ORIENT

Les cultes religieux actuels de l'extrême orient ne sont que des survivances de culte qui ont passé à travers les révolutions que signale l'histoire. Alors que le modernisme balaie de son souffle destructeur des anciennes traditions, l'Europe et une partie de l'Amérique, les doles antiques de Boudha, rongées par les siècles et vêtues de mousses multicolores, continuent à être l'objet de la vénération des peuples asiatiques.

Dans les contrées mahométanes, de colossales mosquées sont édifiées à l'éternel Allah et les muezzins auront bientôt à escalader des tours d'une hauteur invraisemblable, lorsqu'il leur faudra appeler les populations à la prière.

En dépit de toutes nos lumières, nous ne parvenons pas à ébranler les croyances du vieil orient, et aujourd'hui comme il y a quinze siècles, les pèlerins de Bénarès se plongent dans les eaux fétides du Gange pour s'y purifier.

Peut-être cet attachement aux mythes ancestraux épargnera-t-il à ces hommes la décevante constatation que l'omniscience des civilisés n'est pas meilleure que l'absolue ignorance.

LA ROMANCE DES CHIFFRES

Origine des chiffres

Si nous voulons écrire un nombre quelconque nous nous servons des chiffres arabes. Les chiffres romains que l'on trouve encore sur les horloges sont trop compliqués pour être utiles dans les affaires courantes.

Quoique ces chiffres viennent d'Arabie et de Rome, ils ont tous les deux la même origine et leur histoire est intéressante.

L'homme primitif, alors qu'il voulait exprimer, par écrit, un chiffre, faisait autant de barres que le nombre voulu avait d'unités; ainsi pour écrire 256, il faisait 256 barres. C'était un travail colossal pour celui qui écrivait

II NN 2

et pour celui qui lisait, tous les deux ayant à compter avec soin le nombre incalculable de barres.

Les deux systèmes sont partis de ce point et se sont orientés lentement chacun d'une manière différente.

Les premiers Romains se servaient de leurs doigts pour compter, tout comme les sourds-muets de nos jours. Pour simplifier, au lieu de montrer les cinq doigts pour former le chiffre cinq, ils se servaient de deux doigts qu'ils écartaient l'un de l'autre lui donnant ainsi la forme d'un V. De là la naissance du V qui tient la place de 5.

Plus tard le X, qui est deux V se tenant chacun par la ponte fut introduit. En combinant ces lettres on réussit à compter jusqu'à cent assez facilement.

III M W 3

La première lettre du mot latin Centum fut adopté pour le chiffre 100, et la moitié de cette lettre le chiffre L (50) qui s'écrivait jadis avec une courbe. M est la première du mot latin Mille et D (500) est une corruption de la moitié de cette lettre.

L'Arabie prit plus de temps à former ses chiffres que Rome, ce n'est que lorsqu'on apprit à écrire avec un roseau sur le papyrus que les chiffres se formèrent peu à peu.

On écrivait toujours de droite à gauche et dans le cours des temps les deux barres représentant le chiffre 2 se réunirent par une barre transversale allant de la base de la première barre au sommet de la deuxième barre. Le pas suivant fut de faire ces lignes courbes au lieu de droites.

۷ ۵ ۵ 5

La même chose se produisit avec le chiffre 3. Si vous tournez les dessins de nos vignettes vous verrez comment

2 et 3 ont trouvé leurs formes actuelles. En Arabie et en Turquie, cependant, ils ont conservé leur position penchée. La première abréviation de IIII eut la forme d'une croix, ayant quatre pointes.

Les scribes trouvèrent rapidement un moyen de l'écrire d'un seul trait ; ils commencèrent par la ligne horizontale (commençant toujours par la



droite) puis faisant remonter leur roseau ils le faisaient redescendre sur la ligne horizontale.

5 est simplement le chiffre 4 auquel on a ajouté une barre de plus. Dans le 6, qui a maintenant perdu la petite croix du sommet, une autre barre

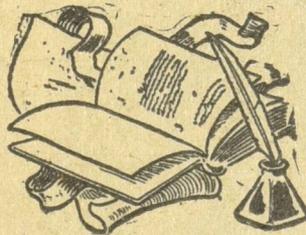
courbe avait été ajoutée au 5 primitif pour fermer la boucle.

D'autres symboles furent employés pour les chiffres, mais la plus grande découverte fut le point, et plus tard le 0 pour signifier zéro.

Simple comme cela paraît aujourd'hui, ce fut néanmoins cette innovation qui rendit les chiffres Arabes supérieurs à tous. Avec eux, tous les chiffres de 1 à 9 s'écrivent avec un seul chiffre; de 10 à 99 avec deux chiffres; de 100 à 999 avec trois chiffres, et ainsi de suite.

Tel n'était pas le cas avec les chiffres Romains qui employaient huit signes (LXXXVIII) pour écrire le nombre 88.

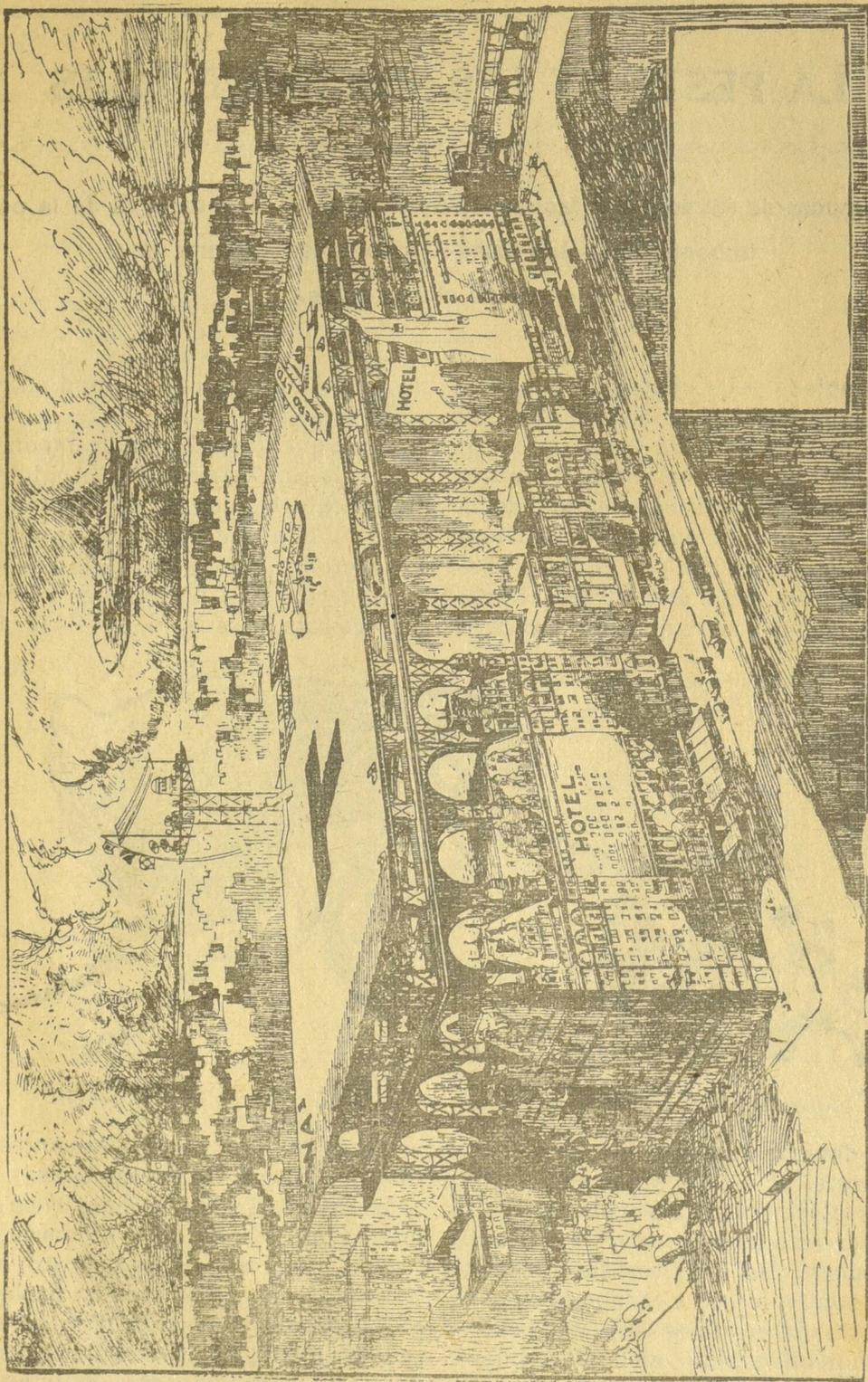
Si vous voulez connaître la supériorité des chiffres Arabes sur les chiffres Romains, amusez-vous à multiplier CXXVII par XCVII, en vous servant des chiffres romains.



UNE STATION POUR AEROPLANES

Un architecte vient de faire un plan pour une immense plateforme destinée à recevoir les nombreux aéroplanes qui, bientôt, sillonneront les nues dans toutes les directions.

Cette immense plateforme s'appuyera sur des piliers reposant sur des édifices qui communiqueront avec la plateforme par des ascenseurs et des escaliers.



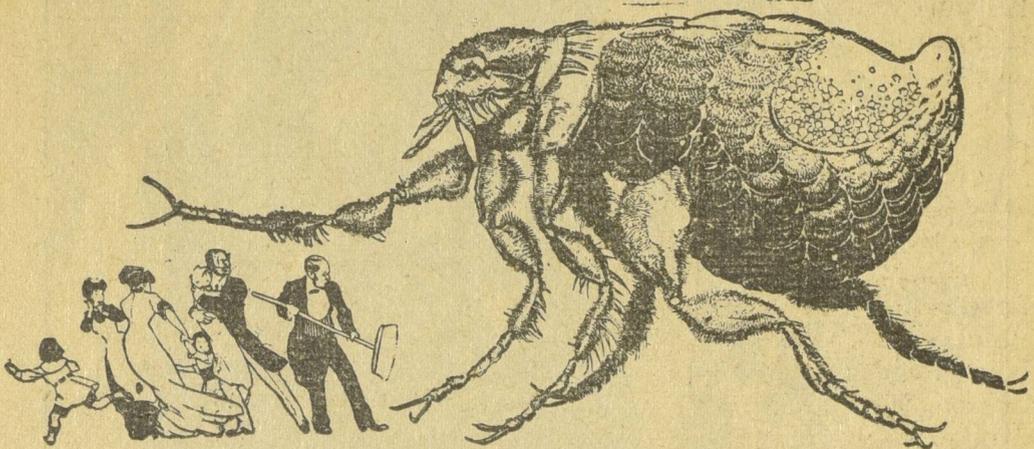
LA PESTE ET LES PUCES DE RATS

Les puces de rat sont des facteurs d'épidémies. — Les ravages de la peste bubonique. — Les soins hygiéniques à donner aux chiens et aux chats.

Les chiens et les chats sont les bêtes domestiques les plus inoffensives. On dit communément du chien qu'il est l'ami de l'homme; on pourrait ajouter que le chat est le compagnon de la femme. Nul ne s'en méfie. Pourtant ces animaux gardent en eux des germes de mort, et le chat même, si précieux pour la guerre qu'il fait aux rats,

séparer d'un chien fidèle ou d'un chat câlin et doux.

Il y a quelques années, le Japon, les Indes, le Sud-Africain et l'Angleterre furent infestés par la peste bubonique et le choléra. Le mal fit de nombreuses victimes. Les savants de ces pays attribuèrent à la petite puce voiturée par les rats la cause de ce fléau. Une



Comment apparaît la mortelle puce de rat sous la lentille d'un puissant microscope.

peut devenir aussi dangereux que ces rongeurs. Tout cela, parce que chiens, chats et rats sont susceptibles d'alimenter en leur fourrure des myriades de puces. De tous ces insectes, les plus nocifs, les plus redoutables, sont ceux du rat, ce qui est déjà une consolation pour ceux qui, en dépit des dangers qu'ils offrent, ne pourraient se

croisade fut donc entreprise contre les rats qui tombèrent par milliers.

Le rat est, d'ailleurs, depuis des siècles, tenu responsable de certaines pestes. Celui qui se tient par exemple dans les cales de navires en partance et qui débarque avec les passagers au port d'atterrissage transporte ainsi le fléau bubonique d'un pays à un autre.

Il ne faut pourtant pas se montrer trop sévère à son égard, car, sans puces, le rat ne peut propager aucune maladie. S'il en porte il les transmet à l'homme et la peste s'ensuit.

Le directeur du laboratoire de bactériologie de Bombay fit sur la puce du rat de décisives expériences. Il ne put cependant trancher cette question : "Les puces de l'homme peuvent-elles se trouver sur les rats et vice versa?"

Au Japon, les savants les plus éminents s'emparèrent de ce problème, comme avaient fait leurs confrères des Indes, et exterminèrent en un seul mois, pour les disséquer, plus de 50,000 rats, dans les seules villes de Kobe et de Tokio.

En Angleterre, où furent découverts des symptômes de peste bubonique, le Royal Institute of Public Health entreprit de détruire la vermine et organisa pour cela une terrible campagne contre les rats. Résultat : 60,000 restèrent en cinq jours sur le carreau. Le docteur Jacques Bertillon, dans une plaquette qu'il distribua alors à tous les habitants de l'île, déclare que la peste bubonique, la fièvre jaune, l'encéphalite ou maladie du sommeil et plusieurs autres épidémies exotiques sont propagées par la puce du rat voyageur.

Au cours de l'année 1901, des médecins de Glasgow examinèrent 1,641 rats dont quarante étaient infectés. L'expérience fut répétée dans la même ville quelques années plus tard et la moyenne des rats gangrenés était déjà moindre, ce qui démontra que le fléau avait dû être apporté d'Asie par un navire.

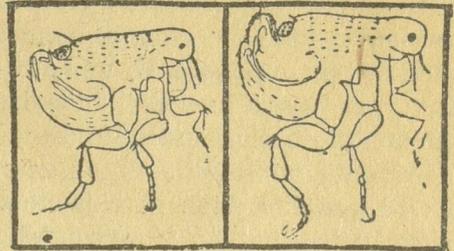
Jusqu'ici, le rat a été seul poursuivi et ennuyé par les savants. C'est maintenant au tour des chiens et des chats à faire les frais de la vivisection et à se faire épucer.

C'est à M. Howard, chef du Bureau d'Entomologie au ministre de l'Agriculture des Etats-Unis, que revient l'initiative du mouvement contre les puces de ces animaux domestiques.

Il donne dans un rapport officiel d'excellents conseils aux éleveurs de chiens et de chats. De tout cet article, la partie qui va suivre est certainement celle qui peut le plus intéresser le lecteur.

M. Howard dissuade les gens de garder des chiens ou des chats à la maison sous prétexte qu'ils charrient presque tous des puces avec eux.

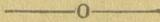
"Au cas, dit-il, où vous auriez une de ces bêtes, mettez une carquette à sa disposition et habituez-la à dormir dessus. Secouez et brossez fréquemment cette carquette et balayez la pous-



La puce de rat—agent de La puce de l'homme—
propagation de la peste. inoffensive.

sière qui en sort pour la brûler ensuite. Comme tous les oeufs de puces ne peuvent être exterminés par ce moyen, il serait sage de jeter de temps à autres quelques pincées de poudre pyrèthre dans les poils de ces animaux. Cet énergique insecticide les tuera dans l'oeuf. Ces carquettes ont aussi leur inconvénient, les puces pouvant y séjourner et passer de là dans toutes les interstices ou fissures du plancher. Il convient donc de tenir les parquets et les tapis dans un parfait état de propreté."

Comme l'on voit, les chiens et les chats sont souvent des véhicules de maladies. Il faut donc user de quelque hygiène à leur égard et avant tout les poudrer copieusement de pyrèthre. Aussi propres que fidèles, ils ne pourront plus ainsi offrir aucun danger aux familles qui les nourrissent.



LE DESSERT AVANT LE POTAGE

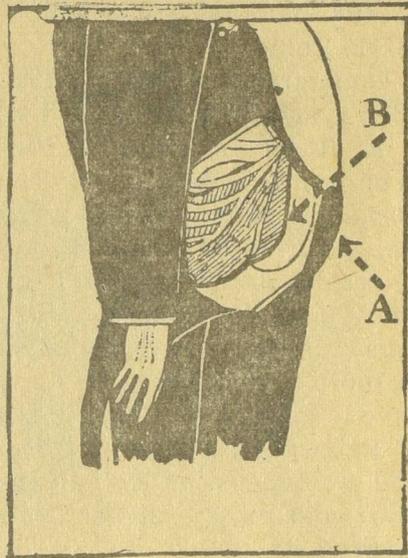
Vraiment, les médecins qui travaillent à l'amélioration de l'espèce sont impitoyables dans le choix de leurs remèdes. Ainsi, celui-ci, le docteur Eugène Christian, nous recommande, pour faciliter le travail de la digestion, de manger le dessert avant la soupe. Ce régime nouveau peut-être excellent mais rares sont les lecteurs qui le suivront, la chose est certaine. Accoutumés depuis l'enfance à commencer leurs repas par le potage, ils ne se résoudront pas plus à intervertir l'ordre de leur menu qu'à entendre un drame qui débiterait par le cinquième acte. D'un autre côté, à bien se raisonner sur cette innovation, on trouve qu'elle est toute simple et qu'après un entraînement de quelques semaines, il serait aussi agréable, même au bec le plus fin, de manger une crème italienne ou une compote de groseilles avant une soupe aux pois. La force de l'habitude inspire la plupart de nos actes et dicte nos goûts les plus capricieux. Tout se réduit à une question d'entraînement et les choses qui nous semblent impossibles parce que nous ne les avons jamais touchées deviennent faciles sitôt qu'on s'en approche.

Nos aliments doivent être combinés de manière à former un tout acceptable pour l'estomac. Ceci est un principe élémentaire de la chimie culinai-

re que bien peu de cuisiniers ou ménagères connaissent.

L'usage immodéré des desserts est, au dire de ce docteur Christian, dommageable à tous. De même, la pâtisserie est contraire au foie. Donc, pas de desserts, où, si l'on veut y goûter à tout prix, une légère gourmandise servie avant le potage.

Et pourquoi cette guerre aux crèmes et aux confitures? Parce que toutes ces petites choses sucrées sont prises par surcroît, alors que le corps est gavé, ou, du moins, a absorbé la nourriture nécessaire.



*Les desserts pris après un repas sont causes
(a) d'obésité, ou (b) de congestion du foie.*

Notre organisme ne réclame pas ce surplus. S'il est assimilé par l'estomac, l'embonpoint s'ensuit; sinon, les intestins se trouvent congestionnés, le foie embarrassé et tout le système ébranlé.

Si la moindre charlotte russe peut causer de telles perturbations, il ne serait réellement pas dommage de dire adieu aux desserts!



**SONNEZ,
CENTRAL,
SONNEZ.**



Nouvelle, par Paul Coullée

Il pleuvait ce soir-là. Il pleut tout le temps, mais je mentionne le fait pour que vous ne l'oubliez pas. J'étais seul, assis à ma fenêtre et je regardais tomber la pluie. J'avais dévoré tous mes quotidiens et je me sentais aucun goût au travail (comme tous les autres soirs, soit dit entre parenthèses), et la pluie tombait, tombait toujours me causant un effet déprimant.

J'étais exactement dans l'état d'esprit de celui qui se demande ce qui serait le moins douloureux ou d'un rasoir ou de l'acide prussique.

Je me levai et essayai de secouer ma nostalgie, je fis deux fois le tour de ma chambre, j'allumai ma pipe, je lus le courrier de Colette; rien, j'avais le spleen, comme on dit dans le grand monde, celui que je fréquente (ma chère).

J'envoyai balader Colette et ma pipe.

J'étais seul. Tout seul... et la pluie tombait toujours.

Ma vue se porta sur le téléphone. Je m'en emparai comme le noyé qui saisit un brin d'herbe. C'était un joint avec le monde extérieur. Il me fallait

quelqu'un à qui parler, mais qui ? C'était soir de veillée, par conséquent ma "blonde" avait son cavalier. Qui alors ? Ma première idée fut d'engager la conversation avec l'opératrice du téléphone, mais nous ne sommes pas en très bons termes. Néanmoins faute de mieux, je décrochai le récepteur, mais lorsque la proposée au téléphone vint me gratter l'oreille, je lui lançai le premier numéro qui me passa par la tête. Lequel ? Je ne puis vous le répéter, car cinq secondes après l'avoir demandé je l'avais déjà oublié. Du reste ça n'a aucune importance, car je suis certain que l'opératrice a dû me donner, comme d'habitude, un autre numéro que celui que j'avais demandé.

En attendant d'avoir la communication je priai ardemment.

—Oui, fit une petite voix. Ma prière était exaucée. Cette voix était douce, douce, comme une caresse, comme un souffle du printemps. C'était la voix qu'il me fallait par ce jour de pluie.

—Bonjour, dis-je, je vous téléphone à propos de l'éléphant.

Je ne savais quoi lui dire.

—Comment?

—Oui. L'éléphant. Vous savez. On vous l'envoie.

—Mais, monsieur, je ne comprends pas.

—Oui, il est très gentil, l'éléphant. C'est une bonne bête. Elle ne se prendra pas de querelle avec votre petit chat. Nous l'appelons Gabrielle. Non, il ne mange pas beaucoup. Une tonne ou deux de foin par jour... pas plus.

—Mais, monsieur, qui êtes-vous?

—Mon nom est Henri et mon père élevait des troupeaux dans la Beauce.

—Grand Dieu. Pas des troupeaux d'éléphants?

—Non, mademoiselle, pas d'éléphants, de moutons.

—Mais, encore une fois, monsieur...

—Mademoiselle, vous avez une voix délicieuse. On me l'avait dit, alors j'ai voulu savoir et voir par moi-même. Je vous ai appelé pour connaître la vérité. On ne n'a point menti. Votre voix est un nectar, en ce temps de prohibition pour gens pauvres.

—Je vous remercie, monsieur. Si vous voulez attendre une seconde, je vais rougir—là, je rougis, c'est fait—maintenant voulez-vous faire venir le gardien?

—Nous n'en avons pas; Gabrielle est si sage.

—Non, pas le gardien de l'éléphant, mais le vôtre.

—Oh, mademoiselle, vous me faites beaucoup de peine; attendez une seconde, je vais pleurer, là, je pleure.

—Oh, monsieur, ne pleurez pas, c'est si vilain, et puis, l'eau salée est très mauvaise pour les tapis, et... les éléphants ne savent pas nager.

—Vous n'avez jamais été au cirque?

—Si, au dernier qui est venu à Montréal.

—Je le savais, je vous y ai vue.

—Non?

—Si.

—Dépeignez-moi.

—Donnez-moi vos cheveux.

—Non, dépeignez-moi... du verbe dépeindre.

—Vous êtes petite, pas trop petite cependant, justement bien. Vous avez de grands yeux qui sont... qui sont bleus et vos cheveux sont... blonds et frisés. Votre teint est comme... un pétale de rose et votre bouche est jolie et faite pour le... vous avez une très jolie bouche.

—Oui, eh bien, vous n'y êtes pas du tout. Je suis tout l'opposé du portrait que vous venez de tracer.

—Je me suis trompé en tout?

—En presque tout, mais... mes yeux sont bleus.

—Je le savais. J'adore les yeux bleus plus que tous les autres. J'aime les jeunes filles qui ont les yeux bleus et la voix délicieuse. Ce qui veut dire que...

—N'allez pas plus loin et dites-moi où vous voulez en venir?

—Mademoiselle...

—Dites-moi qui parle où je coupe la communication.

—Ne faites pas cela, car je me pends à l'appareil.

—Mes amitiés là-haut, monsieur...

Pendant un instant j'entendis son joli rire argentin tinter dans mon oreille, puis... plus rien... le silence.

Je fit danser un Jazz au récepteur. Clic Clic. Clic. Clic. Clic. Clic. Clic... Clic. Clic. Clic.

—Allo, Central, donnez-moi la communication, au nom de tout ce que vous avez de plus cher; qu'il se nomme Albert, Alfred, Hysopompe,

Eustache, Hyacinthe, peu m'importe la communication, je demande la communication.

Un bruit sourd dans l'oreille, puis une voix :

—Est-ce la compagnie du gaz?

—Non, repris-je exaspéré, vous êtes au bureau central de la S. S. F. I.

—De la quoi?

—De la société pour la suppression des fous idiots. Je dirai à notre représentant de passer chez vous.

—Que dites-vous, monsieur. Je ne comprends pas un mot à votre langage.

—Je dis que je ne vous aime pas, là; vous comprenez. De toute ma vie, je n'ai jamais rencontré un individu que j'ai moins aimé que vous, vous comprenez. Chaque cheveu de ma tête me fait mal lorsque je pense à vous, vous comprenez. Et vous avez une cravate qui ne me plaît pas. Voilà. Je ne vous souhaite pas le bonsoir, monsieur. Je fermai la communication.



Avec votre permission, ou sans elle, nous allons sauter trois semaines plus loin. Durant ce temps j'essayai de me rappeler le numéro de téléphone que j'avais demandé, mais ce fut chose inutile. Je tombai, un jour, chez un entrepreneur de pompes funèbres, une autre fois, je m'adressai à mon tailleur qui me réclama un acompte. J'avais le coeur comme le vase de Sully Prud'homme :

"N'y touchez pas, il est brisé."



Ma soeur donna une grande soirée dont mon beau-frère payait les frais. J'étais invité. Je connaissais tout le monde, sauf une jeune fille que je voyais pour la première fois. Elle était belle à tenter un saint... et je ne suis

pas un saint... elle avait les yeux bleus. De grands yeux bleus qui semblaient un lac reflétant, par une après-midi d'été, le bleu des cieux. Des yeux adorables.

—Népomucène, dis-je à mon beau-frère, en lui désignant la jeune fille inconnue, elle est bien jolie cette jeune fille.

—Tu veux que je te la présente, arrange tes cheveux et suis-moi. Je le suivis.

—Mademoiselle D'Amour, dit-il à la jeune fille, il me déplaît souverainement de vous introduire ce monsieur, mais je ne puis m'en défendre. C'est mon beau-frère. Je ne l'ai su qu'après mon mariage, et je vous jure que j'en ai reçu un choc, mais il était trop tard.

La jeune fille partit d'un éclat de rire. Ce rire m'alla droit au coeur. Il me sonnait dans les oreilles depuis trois semaines.

—Je n'aime pas beaucoup vous laisser seule avec lui, dit mon beau-frère, mais ma femme a besoin de moi. Veuillez m'excuser et me pardonner.

—Ça va bien, repris-je, sonne la retraite et décampe. Je me passerai de toi.

Mademoiselle D'Amour ria encore. J'étais fou. Du coup je voulais en avoir le coeur net.

—A propos d'éléphant blanc, dis-je.

La jeune fille me regarda avec ses grands yeux étonnés.

—Vous dites?

—L'éléphant blanc.

—Je ne comprends pas, monsieur.



Ce n'était pas elle.

Sonnez, Central, sonnez.

Les fausses blondes et les fausses brunes

Il est relativement peu de femmes, chez nous, qui changent de cheveux avec les saisons ou les modes, dans la crainte des critiques ou des malices de leurs amies. Il arrivera bien quelquefois qu'une brune se fasse une tête blonde pour mieux faire briller ses grands yeux noirs ou qu'une rousse se teigne les cheveux fauves ou noirs avec un peu de café pour n'avoir pas l'air poil-de-carotte, mais ces dérogations à la règle générale sont rares. Les grandes dames et les petites bourgeoises de l'antiquité, du moyen-âge et des temps modernes n'avaient pas ces scrupules. De nos jours mêmes, en Europe et aux Etats-Unis, les blondes peroxydées sont certainement plus nombreuses que les blondes nature.

Il ne déplaira certainement pas à nos lectrices de savoir comment leurs soeurs des anciens temps nuançaient leurs cheveux. Elles apprendront que toutes les toilettes qu'elles portent aujourd'hui ne sont que des copies rajeunies des modes de l'antiquité et que les femmes de la Grèce ou de Rome employaient pour plaire leurs mêmes artifices, teintures, parfums, cosmétiques, poudres et tout le reste.

Les Egyptiens, le premier peuple dont nous connaissions la civilisation, avaient un goût prononcé pour les cheveux roux. Leur plus belle déesse, Hathor, portait une tête de vache et les nobles s'appliquèrent à donner à leur chevelure la teinte rouge de sa crinière.

Les dames grecques eurent plutôt un faible pour les cheveux blonds qui encadraient bien les yeux d'azur

d'Athéna ou de Junon. Puis, ces déesses perdirent un peu de leur influence et la mode fut aux cheveux noirs, peut-être parce que la favorite du peuple, la belle Phyrné, avait la chevelure d'un noir de bison et le teint jaune. Le goût revint dans la suite aux cheveux blonds et roux et ce teint jaune dut disparaître sous de savantes couches de poudre, de fard et de carmin.

Les patriciennes de Rome imitèrent les égyptiennes en usant d'une teinture dite aujourd'hui terre de Sienne, ocre brun dont on se sert en peinture. Elles lancèrent alors une véritable nouveauté, les cheveux jaunes. Pour jaunir ses cheveux, une grande dame les lavait d'abord au savon gallique et les laissait sécher. Elle les saupoudrait ensuite d'une fine poussière d'ocre et y ajoutait, comme troisième opération, une poudre d'or.

Les hommes avaient les mêmes coquetteries et sous l'Empire, l'homme chic remplacera les grossiers hommes de guerre de la République que furent Scipion, Caton et Brutus. Les grands généraux devinrent les arbitres des élégances, "elegantiae arbitri".

Les plus graves sénateurs, se rappelant que la magicienne Médée avait rajeuni des vieillards en donnant à leurs cheveux leur primitive couleur brune, se firent teindre leurs quelques rares mèches chez les coiffeurs à la mode.

Ainsi, l'empereur Commode, célèbre par ses extravagances et ses cruautés, avait les cheveux si artistiquement saupoudrés d'or que ses

courtisans se déclaraient incapables de l'imiter. Tandis que les patriciennes accordaient leur préférence à une douce couleur jaune, les jeunes nobles usaient d'une teinture d'or qui, savamment préparée, produisait un rouge flamboyant. Le littérateur romain Pline parle quelque part d'une décoction de plantes susceptibles de donner cette teinte recherchée.

Le christianisme mit fin à ces modes de rajeunissement, non pas que les Pères de l'Eglise y vissent un sujet de scandale ou une occasion de péchés, mais pour de simples raisons prophylactiques.

Au siècle dernier, le prince Napoléon fit revivre ces modes de l'antiquité. Lord Dufferin, qui connut Eugénie de Montijo avant son mariage avec Napoléon III, assure qu'elle avait à cette époque les cheveux aussi roux que ceux de la célèbre Cora Pearl. Une fois sur le trône de France, elle adoucit leur couleur pour leur donner des reflets d'or.

Louis Philippe, un habitué du Brighton Pavillon au temps du prince Régent, emprunta à son hôte royal sa perruque brune peignée haut. Il intro-

duisit même cette mode en France à son retour.

Les hautains aristocrates du cercle de l'Union — français et anglais — qui envahirent Paris dans les premières années de la Restauration adoptèrent la perruque des Georges, rois d'Angleterre. Tous les hommes d'importance d'un âge moyen voulurent porter cette coiffure à la mode.

Les dames de la cour gardèrent leurs cheveux naturels au temps de Marie Amélie, ce qui fut encore une innovation puisque jusque-là presque toutes les grandes dames de France et de Navarre avaient teint leurs coiffures au gré de la mode.

Il n'est plus guère de nos jours que les chefs de tribus arabes qui apportent à leurs grandes barbes de pareils soins. Une barbe tachetée diminuant leur prestige auprès des femmes du harem, ils lui donnent une nuance orange au moyen du henné ou du kohol.

Cependant, une barbe neigeuse comme celle de Charlemagne, a encore dans ces tribus le même cachet de distinction que les cheveux blancs d'une vieille dame française.



LES DRAGONS DU LAC BLEU DE LUCEL

Légende Suisse, par Solandieu

Le vallon d'Arolla est un des plus sauvages et des plus grandioses de tout le Valais. Il prend naissance vers la Combe de Ferpècle, ou hameau de Pralovin, en aval des Haudères, et finit au pied du Mont-Collon.

Nulle part la nature n'est plus imposante, plus sévère et plus belle qu'entre les hauts massifs de roc où les Dents de Veisivi et les Aiguilles Rouges dressent leurs pics argentés au-dessus des vagues fantastiques du grand glacier d'Otemma.

C'est sur le chemin dantesque de cet Eden alpestre que se trouve, au coeur des forêts, dominant le hameau de Satarma, le joli lac bleu de Lucel. Un tout petit lac d'azur, dans lequel se reflètent les géants sapins, noirs et séculaires, et que le voyageur ne contemple pas sans autant de mélancolie que d'admiration, tant son charme est étrange et impressionnant.

Tout alentour, ce sont des bois profonds et mystérieux, dont le silence troublant n'est rompu que par les voix terribles de la montagne: les torrents qui dévalent, les avalanches qui tombent, les vents qui hurlent, quand les éléments invincibles de cette nature majestueuse et puissante se déchaînent; aux premiers souffles du printemps et aux premiers frissons de l'hiver.

Rien d'étonnant, dès lors, que ce recoin inviolé, que cette haute et lointaine thébaïde ait été, pendant les an-

ciens âges, le séjour des nymphes, des sirènes et des sylvains, dont l'existence doit être merveilleuse, en ces temps où l'homme n'avait pas encore osé fouler le sol sacré de ces profondes solitudes.

Toutes ces divinités y vivaient à l'aise, tantôt dans les bois ténébreux, où des cavernes immenses leur servaient de retraite, tantôt sur les montagnes verdoyantes, tout embaumées du doux parfum des fleurs; dans les glaciers aux crevasses sans fond étincelantes comme des palais de cristal, ou dans les lacs alpins, aux profondeurs inconnues, temples mystérieux de la primitive nature.

Elles y coulaient heureuses des jours innombrables, sans que rien ne semblât jamais devoir mettre un terme à tant de privilèges et à tant de bonheur.

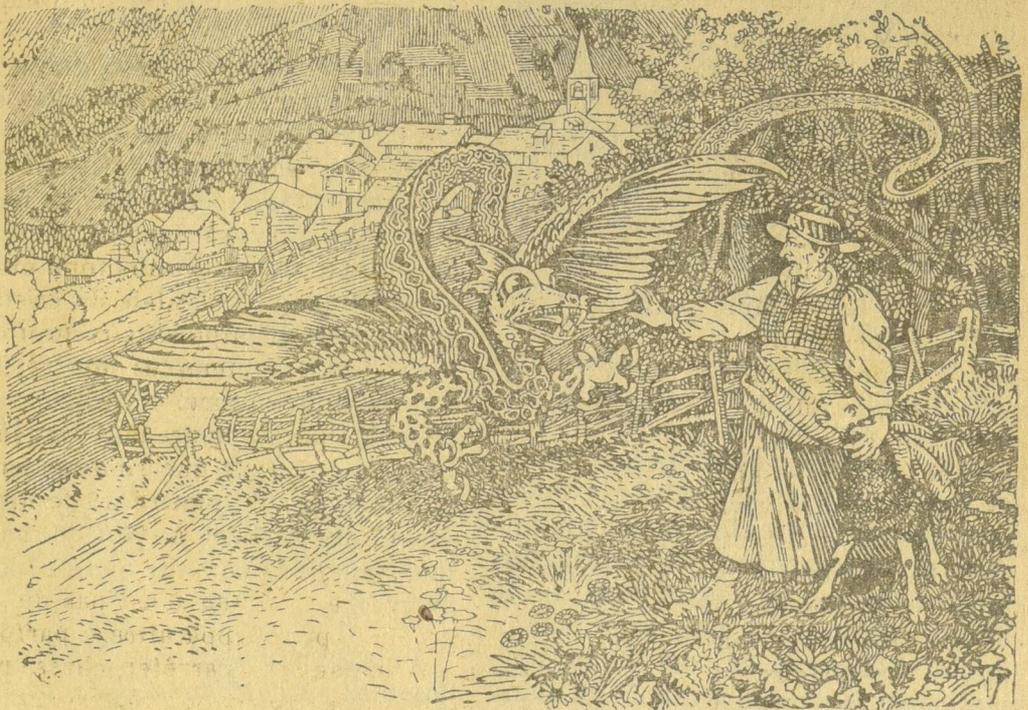
Hélas! le bonheur n'est pas de ce monde, il peut apparaître, parfois, mais il passe sans s'arrêter, chassé par un mauvais esprit qui règne sur la terre, et qui, vieux comme le monde, ne finira qu'avec lui.

Dans ce brillant refuge de la poésie alpestre, le mauvais esprit se manifeste sous la forme d'un dragon à sept têtes, énorme, hideux, aux écailles d'acier et aux yeux injectés de sang; il terrorisait les divinités douces et inoffensives d'Arolla, et leur rendait le séjour de ces lieux si beaux plein de périls et d'angoisses.

Quand elles étaient au bain, ou do-
mlement couchées sur l'herbe fraîche
des hauts monts, quand elles se réu-
nissaient dans les bois ou couraient
les glaciers, les rugissements épou-
vantables du dragon les glaçaient d'ef-
froi et les obligeaient à se réfugier
dans leurs demeures aquatiques ou
souterraines, où le démon de la terre
ne pouvait les poursuivre.

Que de fois elles faillirent être
anéanties par l'arrivée soudaine du

étonnement mêlé de crainte, dressé au
bord d'un lac d'ébène, un superbe dra-
gon à trois têtes dont les grands yeux
bleus respiraient la douceur. Son
corps était énorme et couvert d'écailles
bleues, ses formes étaient admirable-
ment proportionnées, et rien dans tout
son être qui pût le rendre laid et dis-
gracieux. Au contraire, il avait un air
majestueux, ses fêtes étaient d'une
beauté surnaturelle, il était en un mot



monstre au lieu de leurs réunions ;
alors, elles s'éparpillèrent en tous
sens, comme mues par un magique
coup de vent, et le dragon ne sachant
de quel côté s'élançer, restait sur pla-
ce, et se tordait en d'effrayantes con-
vulsions, poussant des hurlements de
colère qui réveillaient tous les échos
de la montagne.

Un jour, qu'elles étaient au repos,
les divinités alpestres virent avec un

aussi beau que son congénère à sept
têtes était hideux et effrayant.

Les divinités qui le contemplaient
de l'entrée de leurs cavernes, ne sa-
vaient trop que penser de ce nouvel
hôte de leur empire, bien qu'il leur
inspirât plutôt de l'attrait que de l'é-
loignement.

Elles étaient là, réunies en conseil
à l'entrée d'une grotte s'ouvrant sur le
lac au bord duquel le mystérieux dra-

gon, fier et immobile, s'était posté en sentinelle dans l'attitude de l'attente. Elles ne pouvaient se lasser d'admirer ce sphynx majestueux, dont l'ensemble respirait la douceur et la force, et qui pourrait bien être, pour elles, un gardien et un protecteur.

Tout à coup, elles remarquèrent un frémissement des écailles du colosse, ses têtes s'agitèrent et leurs yeux lançaient des regards fulgurants.

Au loin, on entendait un bruit de crécelle se rapprochant très vite, puis un rugissement énorme fit trembler toute la forêt, suivi bientôt de l'arrivée du dragon à sept têtes, qui apparut, menaçant dans une clairière. D'un bond, il se trouva devant son rival. Les deux monstres se toisèrent un instant, dressèrent leurs têtes grimaçantes, et, furieusement, se précipitèrent l'un sur l'autre, en poussant des hurlements terribles.

Les dieux champêtres, dissimulés derrière un roc couvert de sapins rabougris, assistèrent, terrifiés, à ce combat singulier, qui dura longtemps, et fut d'une beauté tragique. Une à une, les sept têtes du dragon malfaisant furent tranchées par les formidables mâchoires de son adversaire, le dragon bienfaisant qui, sans aucun doute, était venu en ces lieux pour mettre un terme à la tyrannie du mauvais esprit dans l'inviolable empire des dieux.

Le combat terminé, le dragon vainqueur dressa de toute sa hauteur son corps massif et gigantesque; ses têtes sculpturales et marmoréennes, qui atteignaient le faite des plus hauts sapins, poussèrent un long cri d'adieu, aussi harmonieux que les accords de la flûte de Pan, puis on le vit se précipiter dans le lac, dont les ondes tourbillonnèrent et débordèrent, inondant

tous les alentours. Aussitôt un formidable orage se déchaîna, les montagnes tremblèrent, les arbres se tordirent sous les puissantes rafales du vent, les torrents mugirent, le ciel nébuleux fit pleuvoir des cataractes, d'immenses éclairs déchiraient la nue, le fracas du tonnerre dominait tous les éléments déchaînés, le spectacle était d'une ampleur titanique, d'une incomparable grandeur. Les dieux s'étaient enfuis au fond de leurs cavernes, émus de la scène grandiose à laquelle ils venaient d'assister.

Quand l'orage eut cessé, qu'un religieux silence régna de nouveau dans ces lieux olympiens, les divinités sortirent précipitamment de leur retraite. Le soleil ruisselait à travers les ramures des pins sylvestres, la dépouille du dragon vaincu avait été emportée par l'ouragan, et le lac, où le vainqueur avait disparu était devenu d'un bleu d'azur, comme s'il reflétait dans son onde, la couleur du dragon bienfaisant. On l'appela dès lors le lac Bleu de Lucel, du nom d'une nymphe qui, tombée subitement amoureuse du dragon mystérieux, se précipita à son tour dans le lac où elle espérait le retrouver.

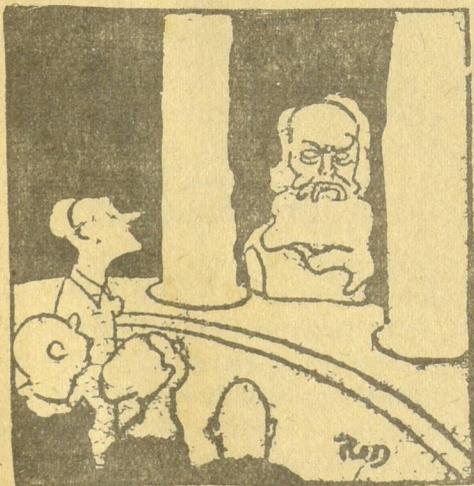
Puis, bien des siècles plus tard, des hommes eurent l'audace de pénétrer dans ces parages jusqu'alors inviolés, ils y abattirent des forêts tout entières, escaladèrent les plus hauts sommets, construisirent sur les mamelons herbeux des chalets qu'ils habitèrent une partie du temps. Dès lors, les divinités alpestres quittèrent pour toujours leur dernier refuge et le sauvage vallon d'Arolla ne conserva de sa physionomie originelle que la prestigieuse beauté qui en fait un des fleurons des Alpes valaisannes.

Le dragon à sept têtes incarnait, dans sa laideur, celle des sept péchés capitaux, tandis que le beau dragon à trois têtes symbolisait la beauté des trois vertus théologiques: la Foi, l'Espérance et la Charité, sauvant le monde.

— 0 —

L'ODYSSEE DU BUSTE DE WHITMAN

La vogue dans tous les arts est aux esprits libres, affranchis du rigoureux esclavage classique. En France, les jeunes littérateurs sont décadents, les peintres impressionnistes ou cubistes, la dernière trouvaille géométrique des indépendants. Il en est de même aux Etats-Unis où de fervents intellectuels, pour venger la mémoire du Prince des poètes américains, Walt Whitman, qui n'a pas encore pris place au Hall of Fame, parmi les célébrités du pays, y portèrent son buste



en grand cortège, pendant une belle nuit de l'été dernier. Le buste, il est vrai, ne resta qu'une après-midi dans sa niche, mais, qu'importe, la protestation contre le boycottage des écri-

vains libres, était éclatante et ceux qui en firent les frais s'en trouvèrent soulagés.

Les admirateurs et disciples de Whitman célébraient son centenaire au mois de mai dernier. Les plus enthousiastes d'entre eux imaginèrent alors de porter le buste de leur défunt Maître au Panthéon des grands hom-



mes américains: "Pourquoi l'auteur immortel de "Leaves in Grass" ne pourrait-il pas y avoir sa place? Il a sûrement autant de titres à cet honneur que l'étoile du base-ball Hans Wagner dont les chaussures trouées ont été déposées dans une des galeries pour l'émerveillement des siècles futurs!"

Après s'être ainsi convaincus de la beauté et de la noblesse de leur cause, ils se mirent à la recherche d'un buste de Whitman qu'ils trouvèrent dans le studio de Duncan MacDougall, écrivain. Ils le mirent dans une poche, le déposèrent dans un taxi et arrivèrent au Hall of Fame, sur les hauteurs de l'Université de New-York, après quelques arrêts obligatoires, dans différents cafés où ils portèrent les toasts d'usage.

Le buste fut posé dans une niche voisine de celle de Lowell et chacun y alla de sa poésie. Puis, aux petites heures grises du matin, nos artistes se quittèrent, le coeur léger.

L'esclandre fit scandale chez les modérés. Elle souleva dans les milieux révolutionnaires un vent d'enthousiasme qui ébouriffa toutes les longues chevelures d'esthètes et porta aux nues, dans un tourbillon de poussière, le nom glorieux de Whitman.

— 0 —

CE QUE LES AMERICAINS DEPENSENT POUR LE LUXE

Des gens que la guerre ne semble pas avoir affectés, ce sont les Américains. Leur énorme consommation d'articles de luxe indique plutôt qu'ils ont dû profiter de la misère des autres peuples, pour s'enrichir. C'est ainsi, qu'au cours de 1919, ils ont dépensé en articles de luxe \$8.710.000,000. Ce qui fait qu'en moyenne une famille a dépensé durant l'année \$348 environ \$7 par semaine, environ \$1 par jour.

Ces articles de luxe se répartissent en: gomme à mâcher, \$55,000,000 ; cigarettes, \$800,000,000 ; bonbons, \$1,000,000,000 ; liqueurs douces et sorbets à la glace, \$350,000,000 ; parfums et cosmétiques, \$750,000,000 ; cigares, \$510,000,000 ; tabac et tabac à priser, \$800,000,000 ; fourrures, \$300,000,000 ; tapis et vêtements de luxe, \$1,500,000,000 ; automobiles et accessoires, \$2,000,000,000 ; savon de toilette, \$400,000,000 ; pianos, orgues et phonographes, \$250,000,000.

Voilà une raison du haut coût de la vie.

Et, disons le mot, c'est honteux!

ETRANGE EXPLOSION D'UN CYLINDRE D'ACIER

Un curieux accident survint, il y a quelques semaines, dans un grand laboratoire industriel des Etats-Unis. Un ouvrier vit éclater dans sa main une pièce d'acier. Cette pièce, de forme cylindrique, était constituée d'acier carboné, un genre d'acier rapide. Elle mesurait 4 pouces $\frac{1}{2}$ de longueur sur 4 de diamètre. L'ayant extraite d'un four électrique dont la température atteignait 1.38° F., l'ouvrier la trempa dans un réservoir, comme il avait déjà fait pour des milliers de pièces analogues et la prit ensuite dans sa main gauche pour l'examiner et l'éprouver à l'aide d'une lime.

Quelques chose détourna son attention et la pointe de la lime frappa une des extrémités du cylindre. Ce dernier explosa avec un bruit sec et les quatre morceaux volèrent dans la salle. On donne comme explication que l'extérieur du cylindre se refroidit trop rapidement et que cette circonstance entraîna une si forte tension des molécules de la surface qu'une fracture violente fut provoquée par l'attouchement léger de la lime.

— 0 —

PETIT CONSEIL

Très peu de gens connaissent la grande utilité du son pour le nettoyage. Pour la boiserie peinte ou vernie, il est indispensable, car il enlève les saletés sans détruire le fini. Les cotonnades de couleurs qui se déteignent au lavage, gardent leur couleur quand on les lave dans l'eau de son. Pour préparer l'eau de son, remplissez de son un petit sac — un petit sac à sel fait très bien — placez-le dans un seau, versez-y de l'eau bouillante et tout est prêt.

LA PLUS VIEILLE GRAVURE DU MONDE

Découverte remarquable dans une caverne de France

Il y a vingt mille ans que l'homme qui a fait la plus vieille gravure connue est mort.

C'est la conclusion de recherches faites par Sir Ray Lankester, l'éminent savant anglais.

Dans les temps où le monde était encore un désert peuplé par les hommes des cavernes et les monstres préhistoriques, un artiste prit un andouiller de cerf et grava ce dessin dessus.

Ce travail est certainement dû au ciseau d'un homme ayant appartenu à

charbon de bois. Il est prouvé qu'on imprimait déjà à cette époque sur des peaux de bêtes et des étoffes.

Ce dessin a été assez bien conservé et même de nos jours on peut encore imprimer. Le dessin est parfait et l'exécution splendide.

L'andouiller a été légèrement endommagé par le temps, mais l'impression montre encore trois cerfs et six poissons placés d'une façon décorative entre les jambes et les têtes des cerfs.



une famille préhistorique, et qui avait cultivé cet art depuis des siècles et se l'était transmis de générations en générations.

Cette découverte se fit dans une caverne du sud de la France, où on trouva également plusieurs ossements de l'homme préhistorique. Ce dessin a évidemment été gravé dans l'andouiller, dans le but d'imprimer sur autre chose à l'aide de gras d'animal et de

Les deux formes en losange au sommet de la gravure devaient représenter la signature de l'artiste.

M. Walter Winans qui a assisté Sir Ray Lankester à restaurer l'andouiller prétend que l'artiste a certainement voulu représenter des cerfs traversant une rivière ou un ruisseau, si on en juge par les positions des poissons et la position des jambes des cerfs.



LE SANG, C'EST LA VIE

Pour le traitement de l'Anémie, de la Neurasthénie, de la Tuberculose, du Rachitisme et de toutes les affections pulmonaires

L'HISTO-FER GARNIER

est le remède tout indiqué. C'est le tonique le plus puissant de nos jours. Résultats assurés.

PRIX : \$1.25 LA BOUTEILLE.

EN VENTE DANS LES MEILLEURES PHARMACIES ET AUX

PHARMACIES MODELES DE GOYER

AGENTS SPECIAUX :

217 rue Ste-Catherine, Maisonneuve
Lasalle 1664

180 rue Ste-Catherine Est
Tel. Est 3208

DANS LE PROCHAIN No DE LA "REVUE POPULAIRE"
NOUS PUBLIERONS UN AUTRE EPISODE DES
AVENTURES DU MYSTERIEUX DOCTEUR
CORNELIUS

COEUR DE GITANE

par GUSTAVE LEROUGE

Le mois suivant, nous publierons un splendide roman
sentimental.



EXAMEN DES YEUX GUERISON DES YEUX sans médicaments, opération ni douleur. Nos E. sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de Verres Toric, nouveau style A ORDR PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le Meilleur de Montréal. Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144 rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL

AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité : Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers", ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

AVIS A NOS LECTEURS

Fidèles au programme que nous nous sommes proposé et désireux de donner satisfaction à nos lecteurs en général, voulant en un mot que la *Revue Populaire* soit impeccable comme revue canadienne-française, nous tenons à informer nos abonnés, surtout les *Directeurs et Directrices d'Établissements d'Éducation, les Pères de famille*, bref, tous ceux qui s'intéressent à la *saine culture de l'esprit* de notre jeunesse, que nous venons de sacrifier les intérêts pécuniaires de la *Revue Populaire* pour qu'elle soit absolument sans reproche.

On nous reprochait souvent de publier certaines annonces au vocabulaire plutôt déplacé dans une revue de famille comme l'est la *Revue Populaire*. Or, ayant compris la justesse de ces réclamations, nous tenons à affirmer qu'à l'avenir aucune annonce de ce genre ne paraîtra dans la *Revue Populaire*.

Nos amis voudront bien prendre note de notre résolution à ce sujet, et, nous n'en doutons pas, ils recommanderont la lecture de la *Revue Populaire*, désormais à l'abri de tous commentaires fâcheux.

ÉCRIVEZ-NOUS.—Si les articles ne vous donnent point satisfaction ou si vous êtes trompés d'une manière quelconque par les annonceurs de cette revue, écrivez-nous et nous verrons à vous faire rendre justice.



DEPARTEMENT DU SERVICE NAVAL

COLLEGE NAVAL ROYAL DU CANADA

Le Collège Naval Royal a été fondé dans le but de donner un enseignement complet en Science Navale.

Les diplômés ont les qualités voulues pour entrer dans les services Impérial ou canadien comme aspirants. Ils ne sont pas obligés, cependant, d'embrasser la carrière navale. Pour ceux qui ne désirent pas entrer dans la Marine le programme comprend des études complètes en Science Appliquée qui les qualifient pour l'entrée, en qualité d'étudiants de deuxième année, dans les universités canadiennes.

Le plan d'éducation comprend encore le développement de la discipline et de la capacité d'obéir et de commander; d'un sentiment élevé de l'honneur physique et mental; une bonne instruction en Science, Mécanique, Mathématiques, Navigation, Histoire et Langues Vivantes, comme base d'un développement général ou d'une spécialité.

Les candidats doivent avoir de quatorze à seize ans le 1er juillet suivant leurs examens.

On peut obtenir des renseignements sur l'entrée en s'adressant au Département du Service Naval, Ottawa.

Pendant la durée de la construction des édifices devant remplacer ceux qui ont été détruits au cours du désastre de Halifax, le Collège Naval Royal est situé à Esquimaux, près de Victoria, C. B.

G. J. DESBARATS,
Sous-ministre du Service Naval.

Ottawa, 1 février 1920.

Il n'y aura pas de rétribution pour la publication non autorisée de cette annonce.

ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL

LE PASSE-TEMPS

(Fondé en 1895)

Dans chaque numéro on trouve :	{	SEPT ou HUIT chansons; DEUX ou TROIS morceaux de piano; Aussi Musique de Violon; Conseils et Renseignements sur les Disques.
---	---	---

ABONNEMENT :

Canada, \$2.50 — Un an. — Etats-Unis, \$3.00

Un numéro, 10 : - : En vente partout.

Adresse : 16, rue Craig - Est, — — Montréal.

👉 Demandez notre catalogue de primes. 👈

LE PANORAMA

25c le No. dans tous les Dépôts

— ou aux Bureaux des Editeurs-Propriétaires —

POIRIER & CIE., - 131, rue CADIEUX, - MONTREAL

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus, veuillez trouver la somme de \$3.00 pour 1 an ou \$1.50 pour 6 mois (excepté Montréal et banlieue) d'abonnement au "Panorama".

Nom

(M. Mme ou Mlle. Spécifiez votre qualité.)

Rue

Localité

Adressez comme suit:

MM. Poirier & Cie, 131 rue Cadieux, Montréal.

BEAUTE, FERMETE DE LA POITRINE

Disparition des Creux des Epaules et
de la Gorge par l'emploi du

Traitement DENISE ROY

En 30 Jours.

Le **Traitement Denise Roy**, réalisant les plus récents progrès, garanti absolument sans danger, approuvé par les sommités médicales, **développe** et **raffermit** très rapidement **la Poitrine**.

D'une efficacité remarquable, il exerce une action reconstituante certaine et durable sur le **buste**, sans faire grossir les autres parties du corps.

Très bon pour les personnes **maigres** et **nerveuses**.

Bien faisant pour la **Santé** comme tonique pour renforcer, facile à prendre, il convient aussi bien à la **jeune fille** qu'à la **femme faite**.

Prix du TRAITEMENT DENISE ROY, (de 30 jours) au complet \$1.00

Renseignements gratuits données sur réception de 3 sous en timbres.
Mme DENISE ROY, Dépt. 5, Boîte Postale 2740, MONTREAL.

**NE SOUFFREZ PLUS!**

Pourquoi rester une malade languissante quand il ne tient qu'à vous d'être bien portante? La guérison est assurée avec

LE TRAITEMENT MEDICAL GUY

C'est le meilleur remède connu contre les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu le beau mal, les déplacements, inflammations, tumeurs, ulcères, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines.

Avec ce merveilleux traitement, plus de constipation, palpitation, alourdissements, bouffées de chaleur, faiblesse nerveuse, besoin irraisonné de pleurer, brûlements d'estomac, maux de coeur, retards, pertes, etc.

Veuillez à votre santé surtout si vous vous préparez à devenir mère ou si le retour d'âge est proche.

Envoyez 5 cts en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de 32 pages avec échantillon du Traitement F. Guy.

CONSULTATION: JEUDI et SAMEDI, 2 à 5 P. M.

Mme Myrriam Dubreuil, 250 Parc Lafontaine
Boîte postale 2353 Dépt. 20, Montréal, Qué.

Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



LES

PILULES PERSANES

de Tawfisk Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de dé-
velopper le buste, de
corriger la maigreur
excessive, de suppri-
mer le creux des
épaules et d'effacer
les angles disgra-
cieux qui déparent

une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre
la quatrième boîte de vos fameuses PILU-
LES PERSANES; l'effet est merveilleux—
j'en suis enchantée."

SOCIETE DES PRODUITS PERSANS

Boîte Postale 2675, Dépt. A., Montréal.

LE PANORAMA



est le seul grand
magazine de
"Vues Animées"
rédigé en français,
de tout le conti-
nent américain.

25c le numéro dans tous les Dépôts
et chez les édit.-propriétaires.

POIRIER & CIE,

131, rue Cadieux, - - Montréal.

Pourquoi

DEVEZ-VOUS LIRE

LE SAMEDI

PARCE QUE :

l'on y trouve des histoires
sentimentales ou dramatiques
complètement inédites;

PARCE QUE :

chaque semaine il publie
quinze pages d'un magnifique
roman;

PARCE QUE :

de plus, on y lit un deuxième
feuilleton, genre détective et
très mouvementé, des articles
d'actualité, des notes instruc-
tives, quantité d'historiettes
et de mots amusants;

PARCE QUE :

pour le modique prix de
10 cents, il donne au moins
quarante-quatre pages grand
format et est un véritable
modèle de bon marché.

PARCE QUE :

le tout est illustré de
nombreuses gravures;

Si vous ne le connaissez pas
encore, essayez-en un
numéro et

VOUS SEREZ CONVAINCU.



UNE REQUETE A NOS AMIS

Nos lectrices et nos lecteurs ont pu constater qu'à de multiples reprises, nous avons fait de notables améliorations dans notre hebdomadaire "LE SAMEDI" et dans notre publication mensuelle "LA REVUE POPULAIRE".

Ces améliorations sont, naturellement, dispendieuses, surtout lorsqu'il s'agit d'un tirage important comme le nôtre, car le prix des matières premières est très augmenté, depuis quelque temps.

Nous n'avons cependant reculé devant aucun sacrifice pour plaire à notre clientèle, et les encouragements qui nous sont venus, d'un peu partout, nous prouvent que nous avons réussi.

Nous ferons mieux encore.

Mais cela dépend de nos abonnés et de nos acheteurs au numéro. Que les uns et les autres nous fassent un peu de propagande autour d'eux. Cela leur est très facile. **Que chacun d'eux nous procure un abonné ou un lecteur de plus** et nous serons ainsi rapidement en mesure de pouvoir exécuter les projets que nous formons pour le perfectionnement de nos magazines.

Beaucoup de gens ne lisent pas "LE SAMEDI" ni "LA REVUE POPULAIRE" parce qu'ils ne les connaissent pas. Parlez-en, faites-les connaître et vous serez les premiers à en bénéficier.



Lait Condensé
marque "Eagle"
Lait Evaporé
"St-Charles"
Lait Malté
noquets carrés

Borden's

Café Condensé
"Reindeer"
Cacao Condensé
"Reindeer"
Lait Condensé
"Reindeer"

Le lait Borden Eagle Brand tient les bébés en santé

Au cours des 63 dernières années on a nourri plus de nouveaux-nés à l'aide de **Bordens Eagle Brand** (lait Borden, marque Eagle) qu'avec toutes les autres espèces de nourritures pour bébés, combinées.

La **Borden's Eagle Brand** doit être la plus recommandée parce qu'elle constitue la nourriture idéale de l'enfant, la plus rapprochée de la nature.



Borden's Eagle Brand consiste en lait avec toute sa crème, scientifiquement mélangé avec du sucre granulé, susceptible de fournir en tout temps une alimentation reconstituante pour le corps, entière, délicieuse, toujours égale sur laquelle on peut compter:

Particulièrement au cours des chaleurs **Borden's Eagle Brand** a une valeur toute spéciale pour l'enfant. Il ne cause aucun désordre organique et ne fatigue pas la digestion délicate du nouveau-né.

*Demandez un exemplaire
gratuit sur les soins et l'alimentation
des bébés.*

Chez tous les épiciers et pharmaciens

MONTREAL *The Borden Co. Limited* VANCOUVER